



HAL
open science

La mobilité des jeunes dans les territoires ruraux La construction de la mobilité des jeunes dans un territoire rural

Gérard Hernja, Alain Mergier

► To cite this version:

Gérard Hernja, Alain Mergier. La mobilité des jeunes dans les territoires ruraux La construction de la mobilité des jeunes dans un territoire rural. [Rapport de recherche] Laboratoire de la Mobilité Inclusive. 2020. ⟨hal-02962033⟩

HAL Id: hal-02962033

<https://hal.science/hal-02962033v1>

Submitted on 8 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

La construction de la mobilité des jeunes dans un territoire rural



HERNJA Gérard

MERGIER Alain

Laboratoire de la Mobilité Inclusive

Janvier 2020

Contact auteurs :

Hernja Gérard : hernja@aol.com

Contacts LMI :

V.dreyfuss@mobiliteinclusive.com

Remerciements

Nous voudrions remercier les habitants du village qui ont accepté de répondre à nos questions, qui ont souvent prolongé les échanges au-delà même du cadre de la recherche et qui ont accueilli avec beaucoup de bienveillance l'équipe des documentalistes.

Nous remercions également les parents des jeunes que nous avons suivis pour la confiance qu'ils nous ont accordée et les possibilités qu'ils nous ont données de dialoguer avec leurs enfants en toute liberté, de les photographier et de les filmer.

Nous remercions les jeunes du village qui se sont prêtés à l'exercice, pour leur disponibilité et à leur engagement dans le processus de recherche.

Nous espérons mériter leur confiance en donnant une image de la ruralité et de Thuillières correspondant à la réalité telle qu'ils la vivent.

Résumé

La mobilité ne va pas toujours de soi. Il est donc nécessaire d'accompagner sa construction dans le cadre d'un processus éducatif. La jeunesse est un moment particulier de la construction de cette aptitude à être mobile, avec des choix déterminants dans la perspective des mobilités géographiques, résidentielles et sociales futures. Elle est également le temps où des changements majeurs s'opèrent, faisant passer celui qui reste jeune de l'enfance à l'adolescence puis à l'âge adulte. Le territoire rural est un lieu particulier pour cette construction, avec très souvent une absence de diversité dans les solutions de transport mais aussi dans les métiers et les avenir sur place.

Relier les problématiques des jeunes et de la ruralité dans la perspective d'une mobilité inclusive a été au cœur de cette recherche, à travers une immersion dans un village Vosgien de 120 habitants, Thuillières. Au-delà des représentations sur la ruralité et sur les populations des campagnes, la recherche a permis de voir émerger des discours et des connaissances permettant de mieux comprendre la réalité telle qu'elle est vécue et exprimée dans la ruralité par les habitants eux-mêmes, et plus particulièrement les jeunes.

Mots clés : ruralité, jeunes, mobilité, autonomie, éducation, formes de vie...

Table des matières

REMERCIEMENTS	2
RESUME.....	3
TABLE DES MATIERES	4
INTRODUCTION	5
ETAT DE L'ART.....	8
METHODOLOGIE.....	19
APPROCHE DE LA RECHERCHE	20
ELEMENTS STRUCTURANT LA RECHERCHE	21
TRAITEMENT DES DONNEES	25
TERRITOIRE D'INVESTIGATION.....	27
LES SUJETS.....	29
LE VILLAGE ET SES HABITANTS	33
THUILLIERES, UN VILLAGE ELOIGNE DES METROPOLES	34
HABITER LE VILLAGE ET HABITER DANS LE VILLAGE	47
S'INSTALLER DANS LE VILLAGE.....	52
RENDICATIONS, CULTURE ET AVENIR DU VILLAGE.....	62
LES JEUNES ET LE VILLAGE.....	77
LES ENFANTS	80
LES ADOLESCENTS.....	106
LES JEUNES ADULTES	121
ETRE HANDICAPE A THUILLIERES.....	123
INTERPRETATION DES RESULTATS ET DISCUSSION.....	125
INTERPRETATION DES RESULTATS	126
DISCUSSION.....	139
PRECONISATIONS	142
RAISONNEMENTS POUR DES PRECONISATIONS.....	143
LES AXES DE PRECONISATION	147
CONCLUSION	151
BIBLIOGRAPHIE.....	153

Introduction

La mobilité est omniprésente dans les discours. Elle est une injonction adressée aux citoyens qui répond très largement aux besoins d'une société tournée vers le déplacement et la consommation. Elle est mise en avant comme une nécessité, avec l'idée qu'il suffirait parfois de multiplier les offres de transport pour qu'elle devienne effective.

Caractériser la mobilité uniquement en lien avec le transport et les déplacements, sans prendre davantage en compte les caractéristiques particulières de ceux à qui l'on enjoint de bouger, est pourtant une impasse. Il ne suffit pas de mettre à disposition des moyens de transport pour que les personnes soient « transportées », quels que soient les territoires et les solutions envisagées, qui plus est dans la perspective d'une mobilité que l'on voudrait inclusive.

Si le versant observable de la mobilité peut être le déplacement, la construction de ce qui peut se caractériser comme une aptitude à être mobilité passe donc par la mobilisation d'éléments reliés à des savoirs, des savoir-faire mais aussi à des savoir-être et des savoir-devenir. La mobilité est alors à considérer comme la capacité d'une personne singulière à se projeter dans un environnement et un futur habitable, tout en sachant choisir les solutions adaptées à la concrétisation de cette projection. Dans cette définition, la mobilité peut précéder le déplacement au moins autant qu'elle pourra résulter du déplacement¹.

Parce que la mobilité ne va pas de soi, surtout pour les personnes fragiles et isolées, elle doit alors se construire à partir d'un processus d'apprentissage et d'éducation. Ce focus sur l'éducation est d'autant plus important que la mobilité peut s'apprendre mais aussi se désapprendre, se gagner mais aussi se perdre. Dans ce cadre, la mobilité doit être intégrée à un processus éducatif pour être mobilisable à un moment précis d'un parcours de vie, un moment qui ne sera pas toujours le plus favorable mais un moment où elle sera nécessaire.

¹ La mobilité peut favoriser le déplacement tout comme le déplacement peut faciliter la mobilité.

La mobilité est par ailleurs située, mais bien au-delà de l'aspect physique et géographique. Il y a sans conteste des mobilités mais aussi des immobilités des villes et des champs. Aborder la mobilité ne peut donc pas faire abstraction des lieux, des milieux, des environnements, des histoires et des formes de vies. Elle ne peut pas non plus se comprendre sans faire référence aux particularités de chaque individu, au regard de leurs capacités à prendre conscience de toutes les formes d'immobilité qui le guettent.

La jeunesse est un moment particulier de la construction de cette compétence mobilité, avec des choix déterminants pour le futur dans la perspective des mobilités géographiques, résidentielles et sociales. Elle est aussi le temps des passages structurants, de l'enfance à l'adolescence et de l'adolescence à l'âge adulte, soumise à l'ensemble des changements psychogénétiques associés et à leurs conséquences sur la manière d'envisager le monde.

Le territoire rural est un lieu particulier pour cette construction, avec très souvent une absence de diversité dans les solutions transport mais aussi dans les métiers et les avenir sur place.

La mobilité inclusive ne peut par ailleurs pas être celle qui permet juste de quitter le territoire, de bouger hors du territoire, de bouger pour en sortir. C'est en cela, qu'envisager une mobilité inclusive sur un territoire rural par rapport aux jeunes dépasse très largement les questions du transport et des déplacements et se décline sur un volet humain, sociétal, social et même politique. Le territoire inclusif est à ce titre moins celui qui permet à ses habitants d'en sortir que celui qui permet d'y vivre et de s'en sortir quand même.

Relier les problématiques des jeunes et de la ruralité avec la perspective d'une mobilité inclusive nous a semblé dans le contexte de cette recherche une nécessité. Cette mise en relation passe par la connaissance du territoire, de son passé, de ses transformations et de sa projection dans le futur. Les connaissances que nous voulons faire émerger sont moins celles de l'expert, du chercheur ou du politique que celles de ceux qui vivent sur le territoire et peuvent aspirer, si c'est leur choix, à y rester.

L'objectif premier de cette recherche est donc de mieux comprendre comment se construit la mobilité des jeunes dans un territoire rural, en relation avec leur environnement et leurs formes de vie ainsi qu'avec leurs avenir et leurs devenirs.

Pour cela, nous présenterons succinctement dans une première partie les différents éléments de connaissance qui nous ont permis de cerner plus précisément l'objet de cette recherche, sachant que, dans une recherche tournée vers l'action, la théorie est davantage tirée de la pratique que mobilisée en amont. Nous préciserons ensuite l'ensemble des éléments méthodologiques qui caractérisent l'approche que nous avons choisie. Nous présenterons enfin les résultats de nos observations et leur interprétation afin d'introduire les préconisations concrètes concernant la mobilité des jeunes dans les territoires ruraux, au-delà même du cas particulier observé. Ces préconisations devraient permettre d'envisager le territoire rural comme un espace inclusif dans lequel les jeunes pourraient espérer continuer à vivre, un territoire qui attirerait également les personnes en âge d'avoir des enfants pour assurer le renouvellement des générations.

I. ETAT DE L'ART

L'état de l'art, dans le cadre de ce rapport, doit permettre de faire un focus sur les connaissances et concepts qui structureront notre approche du phénomène de la mobilité des jeunes dans les territoires ruraux. Ces connaissances et concepts seront néanmoins, dès cette étape, mis en discussion et reliés à notre problématique de recherche, en relation avec le cadre spécifique d'une recherche tournée vers l'action et immergée dans un territoire.

La mobilité

La mobilité n'est pas simplement définie dans sa dimension spatiale, en relation avec un déplacement possiblement objectivé et mesurable et avec des comportements qui se limitent à leurs versants observables. La mobilité ne pourrait alors s'évaluer qu'à partir des preuves concrètes de son existence et des traces du déplacement effectif réalisé. Elle ne pourrait pas non plus être explorée en termes de potentialité de gestes et d'action. Elle devrait en outre s'inscrire dans le cadre d'une approche comportementaliste, limitant singulièrement le champ d'action en termes de pédagogie et d'éducation.

Pour autant, nous prendrons en compte, dans cette recherche, la dimension spatiale de la mobilité, mais en la croisant avec les approches sociales du phénomène, dans leurs dimensions verticales (changement de position sociale) et horizontales (changement de statut) avec la volonté d'inscrire « *les problématiques de déplacements dans un contexte plus large, et de les associer aux approches sociologiques sur les modes de vie (Gallez, Kaufmann, 2015)* ». Des approches sociologiques qui elles aussi ont évolué et se sont transformées, surtout si l'on retient « *l'hypothèse que la mobilité ne consiste pas à prendre une place dans un ordre, mais à s'approprier une ressource pour en faire usage (Bourdin, 2005)* ».

Nous ne considérerons pas non plus comme acquise l'idée selon laquelle nous serions entrés dans une ère de la mobilité généralisée, d'autant moins que cette mobilité généralisée se confronte aujourd'hui à l'ensemble des questions environnementales et qu'elle mérite de la sorte d'être fondamentalement questionnée.

Nous mettrons également en discussion l'injonction mobilité, avec une société qui ne pourrait être analysée et comprise autrement que par un mouvement qui lui permet de renforcer ses fondements. La mobilité en tant qu'injonction majeure ne saurait à nos yeux être une obligation, avec l'idée qu'il n'est possible de s'en sortir qu'en se mettant en mouvement et en bougeant concrètement.

Lorsque la mobilité dit se centrer sur l'individu ou être centrée sur l'individu, nous savons que cette centration est trop souvent une illusion dans la mesure où elle a vocation à amener l'individu à adopter le comportement attendu par la société, sans forcément tenir compte de ses aspirations : « *La mobilité est immédiatement mise au centre de l'existence des individus alors que, nous l'avons vu, elle leur est aussi imposée de l'extérieur (Ramadier, 2014)* ». Nous chercherons donc, derrière les mouvements que nous analyserons, à en faire émerger le sens, à la fois les directions, les significations et les sensations (Charlot, 1997), autant de dimensions qui seront centrales dans l'approche éducative de la mobilité. Ce sens est aussi celui du rapport au territoire et au milieu, sachant que, comme le rapporte Augustin Berque (2000) : « *c'est par les sens que nous avons du sens et que nous avons accès aux choses* ».

Nous croiserons également la question du droit à la mobilité, un droit qui, pour Florence Faberon (2015), pourrait donner des moyens pour une mobilité facilitée mais ne saurait imposer la mobilité. Nous observons que la mobilité ne semble être définie comme un droit qu'en contrepartie du devoir qui incombe aux individus eux-même de se mettre en mouvement. Les réponses collectives qui étaient apportées aux problématiques de déplacement, avant qu'elles ne soient définies comme des problématiques de mobilité, se sont ainsi de plus en plus individualisées. Ce faisant, elles ont transformé l'absence de mobilité en une maladie qu'il faut diagnostiquer et auquel il faut porter remède. En individualisant le droit et la responsabilité de bouger, c'est désormais l'individu qui doit veiller à faire l'effort de la mobilité. Un individu qui, pour Yves Jouffre (2015), « *lorsqu'il est autonome, devrait pouvoir choisir s'il se déplace ou pas* ». La mobilité ne peut, à ce titre, pas être considérée comme un droit supérieur au droit à l'immobilité, une immobilité qui

demande sans doute beaucoup de mobilité d'esprit et qui n'est pas à confondre avec de l'immobilisme. Par rapport au droit à la mobilité, nous reprendrons l'idée défendue par le Laboratoire de la Mobilité Inclusive (LMI) selon laquelle ce droit devrait avant tout être un droit à l'accompagnement vers une mobilité choisie plutôt que subie.

Nous chercherons donc à nous appuyer sur une mobilité porteuse de sens mais aussi de projets et des projections. Lorsque nous évoquons le sens, nous voulons faire émerger, dans les actes de mobilité, à la fois les directions, les significations et les sensations (Charlot, 1997), autant de dimensions qui seront centrales dans l'approche éducative de la mobilité. Le sens est aussi celui du rapport au territoire et au milieu avec l'idée, comme le rapporte Augustin Berque (2000), que : « *c'est par les sens que nous avons du sens et que nous avons accès aux choses* ».

Nous reprendrons également les analyses de Vincent-Geslin et Ravalet (2015) qui mettent en avant le fait que « *toutes les formes de mobilités géographiques s'accompagnent d'images et de représentations diversifiées qui varient selon le lieu, la manière dont elles se déroulent et les populations qu'elles concernent, révélant l'ambiguïté de la mobilité aujourd'hui* ». L'étudiant qui quitte le territoire pour des études à l'étranger fait une indéniable expérience de mobilité et construit des images et des représentations mentales. Celui qui l'accueille en construit également et fait lui aussi une expérience de mobilité, parfois tout aussi riche. Sans franchir de frontière, nous pouvons dire qu'il franchit bien des frontières. Nous incluons donc toutes les expériences, même sans déplacement physique, ainsi que toutes les formes d'ouvertures à d'autres territoires, à d'autres dimensions et d'autres personnes, dans notre approche de la mobilité.

La ruralité

Le rural, dans sa définition initiale, concerne la campagne, les paysans, l'agriculture, les paysages. Le territoire rural est imprégné d'un rapport particulier à l'espace et à la géographie mais aussi le plus souvent à l'histoire, à la temporalité et à la saisonnalité. La ruralité « *fait référence à l'ensemble des représentations collectives associées à la vie dans les espaces ruraux. Proche de l'idée de mode de vie, le mot est apparu à la fin des années 1990 pour désigner un lien, dans sa dimension*

anthropologique (Bouron, Georges, 2015) ». Le rural mais plus encore la ruralité, parce qu'ils ne sont pas forcément à confondre, se sont enrichis ou appauvris par la suite, à partir d'autres croisements, notamment avec le monde industriel, avec la production de biens et avec le phénomène de périurbanisation. Elle est parfois devenue une ruralité dortoir, une ruralité accueillant d'autres habitants, venant d'autres régions et traditions. Malgré toutes ces évolutions, l'image de la ruralité continue à être brouillée par des clichés dans lesquels elle est forcément paysanne : « *Comment exister, alors, quand on est du coin, et que l'on n'est pas l'héritier du travail de la terre (Confavreux, Renahy, 2008) ?* ». Nous adhérons pourtant, aussi à partir de nos expériences concrètes, à l'idée que cette ruralité n'existe plus (Viard, 2019) et que de continuer à faire comme si, nourrirait au contraire les antagonismes entre la ville et la campagne.

La ruralité est par ailleurs de plus en plus gagnée par les phénomènes urbains : « *L'urbanité s'est échappée du territoire de la ville d'hier pour finir par capter l'ensemble de l'espace non urbain (Viard, 1996) »*. Parmi les vecteurs de changement, le développement des réseaux sociaux, d'internet, le téléphone portable ont aussi trouvé leurs places spécifiques dans la ruralité. Ces changements signifient également que l'opposition entre communauté (où le tout prime sur l'individu) et société (où règne l'individualisme) mise en avant par Tönnies (1871), parfois encore reprise pour caractériser les différences entre l'urbain et le rural, en prenant comme exemple le village « paysan », est très largement obsolète. D'autant plus que les paysans sont devenus agriculteurs, exploitant la terre avec des profils et des méthodes d'entrepreneurs, sans plus, sauf exception, vivre comme naguère en autarcie (Dubois, 2005).

La ruralité s'est donc dans tous les cas beaucoup diversifiée et souvent vidée de ses habitants, essentiellement les plus jeunes. Le phénomène d'exode rural est déjà ancien, avec des motivations qui ont pu changer mais avec comme constante la baisse progressive du nombre d'habitants, tout au moins dans la ruralité éloignée des villes. Ce phénomène est aussi quelque part sélectif, dans la mesure où ce sont les plus jeunes qui partent, avant même de travailler, pour leurs

études. La ruralité pose donc de manière cruciales les questions de ceux qui partent, de ceux qui viennent ou, comme le fait Benoît Coquard (2019), de ceux qui restent.

La ruralité reste également aujourd'hui très largement dépendante de l'automobile, sans doute même plus que jamais. Ses paysages ne sont pas forcément façonnés par l'automobile, mais les services se sont progressivement éloignés des habitants, la rendant indispensable. Même si nous souscrivons à l'idée que « *l'automobilisme est une croyance, encore largement intériorisée par des agents* » mais qu'en fait elle est également « *conditionnée et conditionnelle (Courty, 2007)* », nous constatons que cette croyance a également validé l'éloignement et construit une dépendance réelle et pas simplement imaginaire à l'automobile. Une automobile qui est par ailleurs stigmatisée et pointée du doigt pour ses effets sur la planète. La hausse des carburants, les radars, les limitations de vitesse, deviennent, dans le cadre de la mobilité des ruraux, des thèmes de contestation et de révoltes dans les territoires. La mobilité automobile étant une nécessité, les contraintes de plus en plus importantes sur l'automobiliste créent des tensions qui ont par exemple servi de détonateur et alimenté le mouvement des gilets jaunes : *Les tensions se font jour lorsque l'écart est trop grand entre les injonctions et ce que les individus considèrent comme leurs possibilités réelles, qu'elles soient économiques, socioculturelles ou psychologiques (Massot, Orfeuil, 2005)* ».

Aujourd'hui certains services, même parmi ceux de de base, ne sont plus vraiment à portée d'automobile dans les territoires excentrés. Il en est de même pour le travail, qui s'éloigne également. Lorsque même l'automobile ne suffit plus pour travailler ou se soigner, la vie dans le territoire devient fragile et la vie du territoire est en jeu.

La ruralité que nous observerons sera discutée en termes de dialogue rural/urbain plus que comme une séparation entre deux espaces qui ne s'interpénètrent pas. Comme le souligne Rieutort (2012), nous ne présumerons pas que la modernité et le progrès seraient en ville et l'archaïsme dans la ruralité. Nous considérons également que « *la question de l'éducation en zone rurale est ainsi reconfigurée et doit être revisitée à partir de recherches menées sur divers terrains et de façon interdisciplinaire (Rieutort, 2012)* ».

Nous interrogerons également les enquêtes décrivant les jeunes ruraux comme assignés à résidence et comme manquant d'ambition par rapport à leur avenir, en premier lieu en examinant le sens du mot ambition. Si l'ambition est en lien avec les rêves et les désirs, alors l'ambition de rester dans la ruralité est aussi légitime que celle d'en sortir et d'accéder à des métiers ayant une forte reconnaissance sociale. Si l'ambition est en lien avec « *un désir ardent de légitimité, d'honneurs ou de gloire (Littré)* », le manque d'ambition des ruraux n'est pas à considérer comme forcément négatif.

Il est pour autant indéniable que, même lorsqu'ils ont le même capital social, économique et culturel selon la définition de Bourdieu (1979), l'accès potentiel à la culture et aux études est matériellement plus complexe pour l'habitant d'un territoire rural que pour nombres de citadins². Ce phénomène est renforcé par le fait que ces différents capitaux sont, pour Bourdieu, moins souvent acquis qu'attribués, et que symboliquement, le capital attribué à un jeune venant de la ruralité est sans aucun doute plus faible que celui attribué à un habitant de la ville.

Apprendre et être éduqué à la mobilité

Parler de mobilité dans les territoires ruraux, qui plus est à propos des jeunes, c'est aussi à nos yeux convoquer de manière centrale les problématiques de l'éducation à la mobilité. La question de la mobilité et de sa construction doit ainsi faire sens dans un espace rural où les modes de déplacement sont a priori peu diversifiés et où, par exemple pour les enfants, la mobilité n'est pas encore reliée au travail. Nous préférons à ce propos convoquer le concept de motilité (Kaufmann, 2002), défini comme « *l'ensemble des caractéristiques personnelles qui permettent de se déplacer, c'est-à-dire les capacités physiques, le revenu, les aspirations, les conditions sociales d'accès aux systèmes techniques de transport et de télécommunication existants, les connaissances acquises, comme la formation, le permis de conduire, l'anglais international pour voyager, etc* ». En cela, la motilité a l'avantage d'être associée à l'idée de potentialité d'action et de ne pas simplement se penser comme une compétence, ou même une ressource comme une autre. Cette notion de motilité

² Pour autant certains jeunes des villes ne profitent ni de la culture ni des universités à proximité alors que des ruraux savent le faire et le font.

peut également croiser les dimensions contextuelles des déplacements, ne pas rester collée au présent ou prisonnière du passé. Elle interroge la manière d'envisager « son à-venir » mais aussi son « advenir³ » ou enfin ses projets de vie. Parler de motilité réinterroge par ailleurs les notions d'inégalités sociales et territoriales et demande de les redéfinir par rapport à des potentialités de déplacement internes, en dehors même de l'offre de déplacement dans un territoire. L'inégalité peut alors résulter des différences dans les capacités de projection dans l'espace et dans le temps entre les individus.

La question de l'apprentissage de la mobilité a naturellement émergé lorsqu'il a été admis que la mobilité n'allait pas de soi, partout et pour tout le monde. La mobilité faisait et fait encore souvent partie des apprentissages dits implicites, des apprentissages qui se concrétisent sans même que le sujet en ait conscience, ce qui ne veut pas dire sans médiation. L'enfant qui apprend à marcher, comme acte premier de la mobilité, ne le fait pas seul. Sans cette médiation, tout comme l'enfant sauvage, il ne saurait sans doute pas marcher. Pourtant, de plus en plus souvent, face à la complexité des questions de mobilité, l'implicite ne suffit plus. L'apprentissage explicite, celui « *provenant de l'expérience scolaire, avec un mode d'introduction des connaissances soigneusement planifié (Pacton, Perruchet, 2004)* » essaye de prendre la relève mais montre également ses limites.

Si la mobilité se confondait avec le déplacement, l'apprentissage pourrait pourtant être la réponse à toutes les difficultés des acteurs empêchés de déplacement. La caractéristique de l'apprentissage c'est qu'elle s'appuie sur une matière à apprendre, selon le principe qu'apprendre c'est toujours apprendre quelque chose, et même quelque chose d'utile. Apprendre à circuler à vélo, passer son permis de conduire, prendre le train ou le bus sont des matières à apprendre. Ces apprentissages sont parfois complexes mais rarement problématiques pour qui en a les moyens et pour qui sait être accompagné. Les différents instructeurs, enseignants ou autres formateurs savent très généralement déployer les compétences pour arriver à un résultat probant dans ces domaines. En ayant formé nombres de candidats au permis de conduire, en ayant accompagné les réseaux

³ Nous évoquons l'advenir comme une manière de subir cet à-venir, comme un « advienne que pourra ».

d'auto-écoles associatives, mené l'évaluation de dispositifs mobilité centrés sur le déplacement et travaillé sur le terrain avec les praticiens, nous savons que faire du vélo, circuler en voiture ou savoir prendre le bus ne sont qu'en relation indirecte avec la mobilité. Nombre de personnes ayant mené à terme ces apprentissages ne sont pas pour autant mobiles et plus prosaïquement ne se déplacent parfois pas plus qu'avant. Nous savons aussi que lorsque ces apprentissages sont très problématiques, ils sont souvent entravés par des éléments liés aux contextes de vie et aux projets de vie des personnes qui les suivent. Nous pouvons à ce propos souscrire à l'analyse d'Eric Le Breton (2015) et à l'idée que « *les objets techniques et leurs usages s'inscrivent dans le monde social et culturel* » et au fait que « *ces dimensions sont encore négligées par les opérateurs des services pour qui le monde de la mobilité est d'abord technique* ».

Puisqu'apprendre ne suffit pas toujours, nous nous proposerons d'approcher le phénomène de la construction des potentialités d'action en nous centrant sur l'éducation à la mobilité. Une éducation dont la définition serait, à partir de l'étymologie, « apprendre et changer⁴ » et se concrétiserait comme un apprentissage amenant à des changements essentiels et internes à la personne et pas simplement dans les comportements observables. La mobilité pourra ainsi être considérée, pour celui qui en est éloigné, en relation avec un processus d'évolution de ses pratiques mais aussi de ses représentations et de ses désirs.

Eduquer à la mobilité c'est donc viser le changement et développer ses potentialités d'action. C'est également considérer la mobilité moins comme une compétence que comme une ressource pouvant nourrir les compétences et les faire évoluer. Nous considérerons que la construction d'une disposition à agir autrement, en termes de mobilité, se définirait à partir de quatre niveaux hiérarchiques suivant (Hernja, 2019) :

⁴ L'éducation, étymologiquement, signifie en tout premier lieu, "nourrir", par le latin "educare" et dans une autre acception plus tardive, "conduire hors de", par "educere". In, Barbier, Communication au Congrès International " Quelle Université pour demain ? Vers une évolution transdisciplinaire de l'Université " (Locarno, Suisse, 30 avril - 2 mai 1997).

1. La maîtrise (au moins partielle) des compétences techniques et des habiletés utiles à la mobilité
2. La mobilisation de ressources externes et internes pour s'adapter aux différents contextes de mobilité, à leur variabilité
3. La capacité à apprendre sur soi-même et par soi-même pendant et à l'issue de l'action, pour conforter ses choix ou adopter de nouvelles orientations en termes de mobilité
4. L'inscription de la mobilité dans un projet de vie pour construire des comportements dans la durée et leur donner du sens

Il est admis, dans le cadre de ces approches, que les niveaux dits supérieurs exercent des influences fortes sur les niveaux inférieurs. Les processus d'apprentissage, d'enseignement ou de formation sont traditionnellement montants. Ils intègrent les niveaux supérieurs en cas de difficultés d'apprentissage. Les processus d'éducation, basés sur l'accompagnement, ont vocation à être plutôt descendants et à partir des projets de vie. Ils intègrent pour leur part les éléments clefs des différents niveaux hiérarchiques dès le début.

Nous rajoutons que la construction d'une disposition à agir autrement et à changer s'inscrit dans un cadre social et sociétal déterminé⁵, pesant fortement sur chaque dimension de la mobilité. Dans cette perspective, changer pour répondre aux injonctions sociales n'est pas équivalent à changer pour aller à l'encontre de ces injonctions et des représentations collectives (Durkeim, 1888) ou sociales (Moscovici, 1976) qui y sont attachées, imposant aux individus des façons de penser ou d'agir⁶. Si nous parlons de la mobilité des jeunes ruraux, nous pouvons postuler qu'il est sans doute bien plus facile et valorisant pour eux d'imaginer la sortie du territoire que d'imaginer y rester. Pour la société, pour leurs proches et pour eux-mêmes, s'ils ont intégré le discours dominant, en restant

⁵ A la modélisation de l'activité de conduite sur quatre niveaux (Gregersen, 1999), Jean-Pascal Assailly rajoute par exemple un cinquième niveau pour montrer l'importance du social dans la construction des compétences de conduite. Cette influence est à nos yeux plus forte encore en ce qui concerne la mobilité.

⁶ Pour une femme notamment, la pratique du vélo peut par exemple aller à l'encontre de certaines représentations collectives. Il en a été de même pour les femmes au volant, même en France, il y a 50 ans.

dans la ruralité et en exerçant un métier manuel, ils feraient alors preuve d'un manque évident d'ambition.

L'éducation telle que nous la mobiliserons reconnaît le principe d'éducabilité, principe qui pour Philippe Mérieu (2009) « *permet d'être attentif et de contribuer à l'émergence de quelqu'un, d'une personne dans une société où c'est devenu difficile et où les jeunes trouvent souvent des alliés pour le pire et pas pour le meilleur* ». Elle s'appuiera enfin sur une vision constructiviste et socioconstructiviste des phénomènes d'apprentissage, dans la continuité des travaux initiaux de Piaget et Vygotski avec l'idée qu'apprendre c'est changer et que changer se fait beaucoup par les échanges et les interactions, ce qui, lorsque nous parlons de mobilité, est essentiel.

Nous pourrions également envisager le développement des potentialités d'action des jeunes dans les territoires ruraux, en mobilisant le concept « d'autochtonie », défini comme une manière de « *repenser le rapport renouvelé qu'entretiennent les individus avec leur environnement géographique le plus proche, « leur » village, « leur » quartier, « leur » ville, « leur » montagne, « leur » région... Aunis et al, 2016* ». Tout comme nous serons attentifs à l'influence des facteurs psychogénétiques dans la construction de l'autonomie des jeunes ainsi qu'à leurs capacités à imaginer les différents chemins de leurs mobilités futures.

II. METHODOLOGIE

1. Approche de la recherche

La recherche que nous avons menée sur la mobilité des jeunes dans les territoires ruraux est tournée vers l'action, à partir du principe que l'action peut générer des connaissances utiles pour comprendre la réalité des systèmes sociaux. Elle va ainsi au-delà de la simple description d'un phénomène. Elle s'inscrit dans un processus volontaire et participatif. Elle remet également en question la distinction habituelle entre théorie et pratique ou plutôt en inverse le process, avec une théorie qui émerge de l'action plus qu'elle ne la guide : « *La théorie permet ainsi de comprendre et d'agir sur les problèmes réels que l'on rencontre concrètement sur le terrain (Roy, Prévost, 2013)* ».

Elle est à ce titre une recherche qui s'appuie sur des méthodes inductives d'investigation, partant des actes et des discours du terrain, avec une volonté de généralisation, dans une approche et un protocole de recherche qui se revendique flexible : « *La connaissance est produite à partir des données par opposition au raisonnement déductif où les connaissances théoriques précèdent la lecture de la réalité (Anadon, Guillemette, 2007)* ». Elle est également une recherche réalisée avec les personnes et le terrain plutôt que sur les personnes et sur le terrain, avec l'idée que le chercheur « *participant à une recherche-action se trouve souvent pris dans le feu de l'action (Kanter-Kohn, 1984)* ». La recherche se révèle dans ce cadre, davantage reliée à une démarche et à ses objectifs qu'à une méthode et à ses impératifs.

Cette recherche entre plus globalement dans le cadre des études qualitatives, sachant que les réalités sont construites par les personnes, et ne sont pas réductibles aux faits. Elle prend donc pleinement en compte la subjectivité des acteurs de la recherche, autant des chercheurs que de ceux que l'on appelle des sujets mais qui sont des acteurs de la recherche. Elle emprunte l'idée selon laquelle « *La recherche est orientée vers la compréhension de la réalité à partir des points de vue des acteurs eux-mêmes car ceux-ci sont considérés comme les auteurs de la réalité sociale qui ne peut*

exister indépendamment de la pensée, de l'interaction et du langage humain (Anadon, Guillemette, 2007) ».

Cette recherche par l'action se veut aussi faite pour l'action. Dans le cadre d'une recherche-action, les éléments de compréhension qui sont tirés de l'investigation ont ensuite vocation à être réintroduits sur le terrain lui-même. Ils serviront à étayer les interventions destinées à résoudre le cas échéant les problèmes de mobilité des jeunes dans la ruralité, des problèmes qui peuvent être davantage considérés comme sociaux ou politiques que simplement techniques.

Les enjeux éthiques attachés à la recherche concernaient en premier lieu la libre adhésion des personnes à y participer et à en devenir les acteurs. Ils ont imposé aux chercheurs d'être attentifs à ces questions pendant tout le déroulement de la recherche, de vérifier régulièrement le libre consentement des participants, plus particulièrement lorsqu'ils étaient mineurs et d'assurer le traitement de la confidentialité et de l'ensemble des risques encourus par les personnes contribuant à la recherche. Autant de précautions qui, pour Martineau (2007), sont indispensables dans le cadre de recherches qualitatives pour des raisons techniques (coprésence du chercheur et des sujets sur le terrain), scientifiques (les données ne sont valides que si le sujet est dans le vrai) et épistémologiques : *« Le savoir naît du dialogue, de la co-construction et de la prise en compte des représentations des acteurs qui ne sont pas vus comme des « idiots culturels (Martineau, 2007) ».*

Les questions éthiques que nous avons mises au centre de notre recherche se sont posées et se poseront donc, *« tant en ce qui concerne les attitudes et les comportements du chercheur qu'en ce qui concerne l'usage des savoirs produits et les finalités de cette production (Martineau, 2007) ».*

2. Éléments structurant la recherche

2.1. Une recherche entre immersion et distanciation

Pour mener cette recherche sur la mobilité des jeunes dans un territoire rural, nous avons choisi des méthodes immersives, avec la volonté d'être impliqué dans la recherche et en assumant le risque d'être affecté par la recherche.

Être impliqué c'est accorder sa considération aux acteurs de terrain, avec la volonté de recueillir : « leurs arguments ou les preuves qu'ils apportent, sans chercher à les réduire ou à les disqualifier en leur opposant une interprétation plus forte » (Boltanski et Thévenot, 1991 : p. 22) ». Être impliqué c'est également se fondre dans le territoire et le village.

Être affecté était une évidence avant d'être un risque. L'un des chercheurs vit sur le territoire, y vivait avant l'idée même de recherche et y vivra à son issue : « Être affecté n'est pas être en empathie, qui demande par définition de la distance, car c'est bien parce que l'on n'est pas à la place de l'autre qu'on tente de se représenter ou d'imaginer les sentiments, les perceptions et les pensées qui provoqueraient une telle situation (Favret-Saada, 2009 : p. 15) ». Une évidence mais aussi le risque qu'il n'y vivra plus complètement de la même manière après la recherche, parce que contrairement au chercheur qui s'extrait de l'objet de sa recherche en quittant le lieu d'expérimentation, lui devra ensuite travailler à l'oubli, pour qu'il oublie ce rapport malgré tout particulier au village et à ses habitants, qu'on l'oublie et pour qu'il ne soit pas enfermé dans l'image qui lui sera attribuée.

Pour autant, pour que la recherche ait du sens au-delà du seul cas-type du village, nous avons également été attentifs à garder une distance permettant la critique et l'émergence de sens. A ce titre, l'image correspondant au rapport que nous avons entretenu avec terrain de recherche est moins celle de l'ajustement, avec aucune possibilité de mouvement indépendant, que l'articulation, avec la possibilité de changer de point de vue. La recherche sur la mobilité des jeunes dans un territoire rural que nous avons menée peut donc être caractérisée par un positionnement entre immersion et distanciation, caractéristique de ce type de recherche de terrain (Foucart, 2012).

2.2. Croisement des approches théoriques

Pour construire le protocole de recherche, nous avons croisé les regards de deux chercheurs, à partir de leurs expériences dans le champ de la Sociologie et des Sciences de l'Education. Nous avons également mobilisé leurs capacités à apporter des éclairages différents dans l'analyse des données et l'interprétation des résultats.

Nous avons abordé la question de la mobilité en la reliant avec le concept d'autonomie, un concept fécond dans l'ensemble des Sciences Humaines ainsi qu'avec l'idée que pour accéder à la mobilité, il fallait y être autorisé et se l'autoriser.

Les références à une Education à la mobilité située, sur un territoire et dans des formes de vies de ses habitants, ont été abordées de manière transversale.

Nous avons étudié différents moments de l'autonomisation/formation de la capacité de mobilité des jeunes. Nous avons observé les jeunes en premier lieu dans leurs spécificités, classe d'âge par classe d'âge, avec une attention particulière aux particularités et aux contrastes qui résultent des différentes appartenances et des liens avec leurs environnements. Nous les avons observés en second lieu dans les relations entre classes d'âge, avec une attention sur les transmissions ou les discontinuités en termes d'habitude, de modalités d'adaptation ou d'invention de formes de mobilités différenciées.

2.3. Les étapes

La recherche s'est déroulée à partir de la mise en œuvre de trois volets méthodologiques complémentaires.

Le premier volet méthodologique de cette recherche consistait à créer avec les jeunes étudiés une situation de réflexion sur leurs vies dans le village et la ruralité. Nous avons à ce titre développé une méthodologie d'entretiens permettant de ne pas imposer un cadre cognitif préétabli. Nous avons rencontré des groupes d'individus, lorsque ces groupes étaient constitués et naturels. Nous avons également pu rencontrer individuellement la majorité des jeunes dans le cadre d'entretiens semi-directifs. Il s'agissait dans tous les cas de comprendre comment les jeunes raisonnent sur les différents aspects de leurs vies dans le village, sur les interactions avec les autres jeunes et avec les adultes, leurs modes de déplacement et leurs projets d'avenir.

Le deuxième volet méthodologique de cette recherche consistait en un élargissement de la perspective de recherche en interrogeant les parents de ces jeunes mais aussi les personnalités du

village et les personnes en âge d'avoir des enfants. Ce deuxième volet nous a été imposé par la nécessité de mieux connaître l'environnement dans lequel vivaient les jeunes, notamment à travers l'évolution particulière d'un village et d'un territoire. Nous avons pris acte du fait que les jeunes sont en partance, de moins en moins nombreux dans le village et qu'il pourrait quasiment ne plus y en avoir à très court terme (10 ans). Il nous a semblé impossible de comprendre la mobilité des jeunes dans la ruralité en dehors d'une description précise de cette ruralité et de la prise en compte du regard de l'ensemble des personnes qui y vivent. Ce ne sont pas seulement les jeunes qui quittent le village mais plus sûrement les adultes en âge d'avoir des enfants qui ne s'installent plus dans le village.

Le troisième volet méthodologique de cette recherche consistait en des observations par immersion in situ. Elles ont été menées aux mois de mai et septembre 2019 par deux documentalistes, partenaires de la recherche. Il s'agissait d'observer des jeunes mais aussi des habitants du village dans le déroulement de moments de leur vie ordinaire, en les filmant et en échangeant avec eux. Ces observations ont été conduites de façon à décrire toutes les dimensions des situations dans lesquelles apparaissent les questions de la mobilité, en suivant des individus et les groupes dans lesquels ils évoluent, groupes familiaux, amicaux, affinitaires : « *Jouer un rôle acceptable pour eux, observer de près certains de leurs comportements et en donner une description qui soit utile pour les sciences sociales tout en ne faisant pas de tort à ceux que l'on observe (Hugues, 1996)* ». Durant ces immersions, les observateurs ont tenu un « journal de bord » dans lequel ils ont consigné des notes écrites, des transcriptions ou des enregistrements de discussions, des photographies et des vidéos.

Ce matériel avait pour les chercheurs une double fonction :

- Il devait constituer un ensemble complémentaire de données à analyser par les chercheurs dans la perspective de ce rapport.
- Il avait vocation à servir à la communication des résultats de cette démarche à partir de tout support de présentation enrichi par une documentation visuelle.

L'immersion dans des moments de vie des sujets mais aussi et plus largement dans la vie du village a permis de dépasser le cadre disjoint de ces trois volets et d'assurer la cohérence des données en les confrontant au vécu du village et au regard des personnes concernées sur les matériaux collectés.

La présence de personnes extérieures au village, participant aux manifestations et les filmant, suivant les groupes de jeunes dans leurs activités, n'a pas manqué de susciter de très nombreux questionnements de la part des habitants auxquels il aura fallu répondre de manière récurrente, autant pour expliquer les présences extérieures au village que pour les rassurer sur l'utilisation des données.

Le fait que l'un des chercheurs habite le village depuis près de quatorze ans a sans conteste facilité le déroulement de la recherche, sachant qu'aux yeux des habitants, il a tout naturellement été considéré comme le garant de l'intégrité de la méthodologie et de la sincérité des résultats.

Pour ce chercheur, vivre dans le village pendant ces huit mois de la recherche a généré un flux de conversations mais aussi de réflexions avec les habitants du village et entre les habitants du village. Si le chercheur sort sans aucun doute transformé d'une recherche action, le terrain, avec les personnes qui l'habitent, n'est plus non-plus complètement identique à l'issue de la recherche. L'arrêt d'une recherche tournée vers l'action fait que l'action et la réflexion continuent dans les lieux et chez les personnes qui l'ont vécue, heureusement d'ailleurs dans le cadre d'une recherche orientée vers l'action.

3. Traitement des données

Nous avons effectué un traitement qualitatif des données, avec un choix de différentes catégories d'analyses et un classement des données recueillis dans celles-ci.

Ces niveaux d'analyses et de traitement des données nous ont permis d'inférer des résultats de recherche bruts. Nous les avons largement illustrés à partir des verbatims des personnes interrogées (extraits d'entretiens) avant de les interpréter dans une perspective critique de généralisation pour produire les différentes orientations et préconisations de recherche.

Les éléments filmés ont été analysés et confrontés aux entretiens et aux observations de terrain pour en tirer les éléments confortant ou précisant le cas échéant les résultats des investigations ou encore pour illustrer les éléments de conclusion de l'étude.

Dans une recherche-action, avec la volonté de prendre en compte le point de vue des sujets de la recherche, il importe que ceux-ci reconnaissent la validité de éléments recueillis mais aussi la validité de résultats qui les concernent directement. De ce point de vue, nous avons exposé avec précision les enjeux de la recherche aux habitants du village choisi comme cible. Nous avons également été très clairs sur la confidentialité des données et sur le fait que les des utilisations potentielles des matériaux recueillis seraient limitées au cadre strict de la recherche. Nous nous engageons également à partager avec eux les résultats de la recherche.

4. Le territoire d'investigation

4.1. Le département des Vosges

Le rural concerne à l'origine la campagne, les paysans, l'agriculture. Le territoire rural reste à ce niveau imprégné de ce rapport à l'espace mais aussi aux paysages. Le département des Vosges dans son ensemble est à une dominante rurale, que l'on considère la montagne ou à l'inverse la plaine, même si ces ruralités et les paysages qui les constituent sont différents.

Comme autres signes du fait que ce département est symbolique d'une ruralité contemporaine, nous pourrions en premier lieu envisager l'exode des populations (exode rural) dont le département est victime et en second lieu le vieillissement progressif de la population, dans des proportions supérieures à la moyenne nationale.

4.2. La communauté de commune

Dans le département des Vosges, nous avons situé notre investigation du côté de la plaine, dans la communauté de communes « Terre d'Eau ». Cette communauté de communes intègre trois

villes de plus de 2000 habitants : Vittel, Contrexéville et Bulgnéville avec respectivement 5177, 3259 et 1517 habitants.

La population de Vittel est, selon les derniers chiffres officiels, de 5 177 habitants contre 6 343 habitants en 1968. Sur le long terme, la population a baissé de 1 166 habitants sur une période de 46 ans, soit une évolution de -18,38% entre 1968 et 2014. La tranche d'âge la plus importante de Vittel est la tranche des 45 à 59 ans avec 1 189 habitants, soit 23% de la population. La seconde tranche d'âge de la population la plus importante à Vittel est celle des 60 à 74 ans avec 1 119 habitants. La 3eme est celle des 30 à 44 ans avec 865 habitants. La 4eme est celle des 75 à 89 ans avec 706 habitants. La 5eme est celle des 0 à 14 ans avec 689 habitants. La 6eme est celle des 15 à 29 ans avec 665 habitants. La 7eme est celle des plus de 90 ans avec 85 habitants.

La communauté de commune « Terre d'eau » est composée par ailleurs de 45 communes, sur 415 km². Elle compte 18 122 habitants. A côté des trois villes déjà citées, très proches l'une de l'autre, elle intègre donc 42 villages et hameaux. Ces 42 villages et hameaux représentent à peine 45% de la population. Vittel à elle seule représente un tiers de la population de la communauté de communes. Vittel regroupe également une part importante et quasi exclusive des infrastructures sportives, culturelles, administratives, économiques et sociales utilisées par les habitants des villages alentours. Contrexéville et Bulgnéville restent par ailleurs bien équipés dans ce domaine.

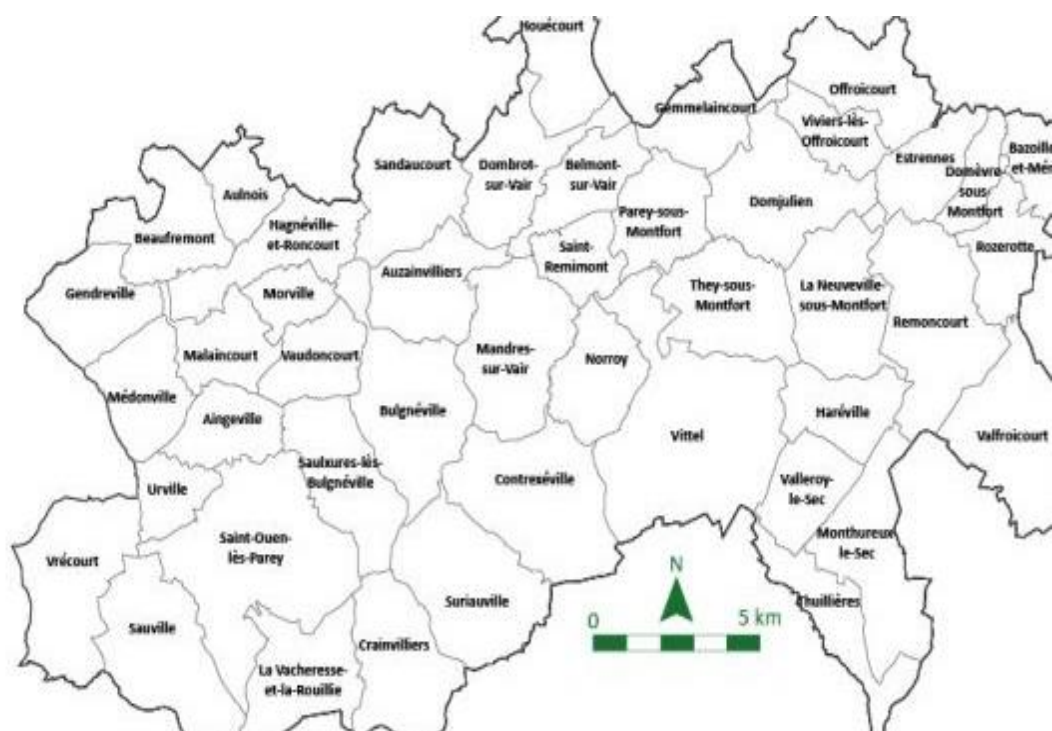


Figure 1 : La communauté de commune "Terre d'eau"

4.3. Le village

Thuillières, qui sera le point central de notre recherche, est un village. Avec 120 habitants (2019), nous pouvons même parler de petit village dans un territoire rural éloigné des métropoles. Thuillières a perdu de 30% de ses habitants en vingt ans. A son apogée, au milieu du 18^{ème} siècle, la commune de Thuillières comptait plus de 400 habitants. Avant cela, elle avait été le siège d'une baronnie qui « se réclamant de ses attaches françaises, sut au cours des siècles conserver une jalouse autonomie aux marches de l'immense Empire Germanique⁷ ».

Thuillières, comme quasiment tous les autres villages de la communauté de commune, se définit de moins en moins par ses présences, par ce qui reste, à savoir : une église, un cimetière, une mairie, plusieurs associations, un arrêt de bus pour les transports scolaires.

⁷ Extrait d'un petit opuscule rédigé par un ancien instituteur de Thuillières, Michel Meunier, en 1965.

Thuillières se définit davantage par ses absences actuelles, alors même qu'il y a moins de 30 ans, étaient présents : une école, un commerce, un café, des lignes de bus pour véhiculer les ouvriers à l'usine d'embouteillage.

5. Les sujets

5.1. Nombre et répartition des jeunes

Les jeunes que nous avons suivis et rencontrés dans le village sont au nombre de 21. Ils sont âgés de 10 à 24 ans. Ils sont quasiment tous les habitants jeunes du village, dans ces tranches d'âge. Parmi eux, se sont glissés deux jeunes venant de villages voisins mais présents très régulièrement à Thuillières.

Ages	Nombre	Genre
10-13 ans	9	7 filles
14-18 ans	9	7 garçons
19-24 ans	3	2 garçons

Pour les 10-13 ans, nous avons plus volontiers employé le terme d'enfants.

Pour les 14-18 ans nous avons le plus souvent parlé d'adolescents.

Pour les 19 ans et plus nous avons plutôt parlé de jeunes adultes.

Les distinctions par classe d'âge et surtout les qualifications des jeunes correspondent à des choix liés aux discours des habitants. Ce sont les jeunes interrogés et les parents qui nous ont dicté le vocabulaire. Lorsqu'ils évoquent les 10-13 ans, ils parlent des enfants. Ils parlent ensuite des adolescents⁸ en référence aux individus et au groupe de jeunes âgés de 14 à 18 ans et de jeunes adultes pour les plus de 19 ans.

⁸ L'adolescence est plus souvent définie comme allant de 10 ans à 18 ans, et parfois même au-delà.

Les distinctions par classe d'âge ont cependant parfois été inopérantes ou imprécises. La classe ou la catégorie d'âge n'est pas le groupe. Nous avons par exemple des adolescents qui se sont intégrés au groupe des enfants et d'autres qui sont restés isolés.

L'analyse par la seule catégorie aurait également une erreur dans la mesure où, notamment au sein des familles, les interactions entre enfants d'âge très différents et avec les parents structurent peut-être davantage la construction de l'autonomie des jeunes que les relations aux jeunes de leur âge. Nous avons donc systématiquement signalé et exploré ces interactions intrafamiliales.

5.2. Éléments de réflexion à partir du nombre

Le nombre moins élevé de 18-24 ans originaires du village pourrait laisser croire qu'il y a un renouveau au sein du village, puisque les adolescents et les enfants sont plus nombreux. Parmi les 18-24 ans, ayant grandi dans le village, au moins quatre d'entre eux n'y habitent plus. N'ayant pas choisi de les rencontrer, nous ne les avons tout naturellement pas comptabilisés parmi les sujets. Si les trois autres y sont encore, c'est avant tout parce qu'ils habitent encore, pour peu de temps parfois, chez leurs parents⁹.

D'autres jeunes passent par le village. Dans un contexte général de vieillissement de la population, avec les deux parents d'un même couple souvent actifs, nous observons que pendant les vacances scolaires, la population des jeunes, essentiellement les 10-13 ans, augmente singulièrement avec l'arrivée des petits-enfants. Ceux-ci viennent de villes ou de Régions très différentes, reflétant l'éclatement territorial des anciens enfants de la ruralité.

Si nous avions choisi de suivre les enfants plus jeunes, dans la tranche des 5 à 9 ans, nous n'en aurions eu aucun. Pour les moins de 5 ans ils sont pour l'heure encore cinq.

Le nombre limité d'enfants à Thuillières n'est pas problématique dans la mesure où nous avons choisi de mener une recherche qualitative. Il nous donne au contraire des éléments de compréhension significatifs dans l'étude d'un territoire rural. Une recherche quantitative aurait été possible il y a 20

⁹ Entre le mois d'octobre 2019 où nous l'avons rencontré et le mois de décembre où nous rédigeons ce rapport l'un de ces trois jeunes a d'ailleurs quitté le village et le département.

ans encore à Thuillières. Elle pourrait l'être en élargissant la recherche au territoire « Terre d'Eau » et en considérant l'ensemble des villages de moins de 150 habitants. Dans Thuillières, sauf au terrain de football lors de la fête patronale, nous n'avons jamais pu voir plus de cinq ou six jeunes de la commune réunis ensemble autour d'un projet ou d'une activité commune quelconque.

Trois des jeunes observés sont enfants uniques. Nous avons également une famille qui compte quatre enfants et deux autres trois enfants. Avoir des frères et/ou des sœurs ou être enfant unique n'est pas anodin dans la construction de l'autonomie et des compétences mobilité des jeunes. De la même façon, le fait d'avoir de la famille dans le village ou proche du village ou alors de n'avoir pas de famille à proximité, n'est pas non plus anodin.

Six de ces jeunes ont leurs parents et au moins l'un de leurs grands-parents qui habitent dans le village. Deux d'entre eux ont leurs parents et grands-parents dans le village. Quatorze ont uniquement leurs parents ou l'un de leurs parents dans le village.

Trois de ces jeunes sont en garde alternée et ne passent qu'une semaine sur deux dans le village. Le reste du temps ils sont dans un autre village distant d'environ 5 kilomètres. Une adolescente peut par ailleurs rejoindre très ponctuellement le village et se joindre au petit groupe d'adolescents du village.

5.3. Les adultes

Nous avons rencontré et croisé les habitants du village en prenant le parti, pendant les huit mois de la recherche, de recueillir les éléments qui pourraient être utiles à nos investigations, souvent de manière informelle, en consignant leurs réactions sur un cahier de recherche.

Nous avons rencontré l'ensemble des parents des jeunes observés pour des entretiens semi-directifs formels, enregistrés et retranscrits, ou informels.

Nous avons enfin mené des entretiens semi-directifs, enregistrés et retranscrits, avec différents habitants qui nous paraissaient être susceptibles d'apporter des éclairages complémentaires sur la vie dans le village. Nous avons interrogé, entre autres : le président d'une association du village, un jeune couple en âge d'avoir des enfants s'étant installé récemment dans le village, une habitante

accueillant les enfants du village après l'école ou pendant les vacances, un jeune homme de 30 ans en situation de handicap...

Nous avons choisi de nous cantonner au village et à ceux qui y vivent ou y ont vécu et de ne pas solliciter l'échelon politique, administratif ou social.

III. Le village et ses habitants

1. Thuillières, un village éloigné des métropoles

1.1. Le village et la ruralité tels qu'ils sont vécus

La ruralité existe avant tout en tant que représentation collective de la vie à la campagne (*Bouron, Georges 2015*) et, rajouterions-nous, de la vie de la campagne. Tel que nous l'envisageons, le village dans la ruralité est un lieu singulier de construction de ces représentations dans lequel l'espace et le temps se conjuguent à travers la manière dont les ruraux l'habitent. Le village est ainsi une construction collective qui dépasse sa géographie physique et humaine ou sa sociologie et qui agglomère l'ensemble des représentations individuelles, moins celles de ceux qui l'observent que de ceux qui le vivent.

Décrire le village de Thuillières, comme élément créateur de ces représentations structurant la ruralité, est un exercice essentiel, surtout lorsque l'objet de l'étude est de comprendre comment les jeunes développent, dans leurs milieux de vie, leurs capacités à accéder à la mobilité. Une mobilité qui paradoxalement donnera à la plupart d'entre eux les moyens de quitter le village pour aller vivre ailleurs. Une mobilité qui les fera sortir de cet espace supposé d'assignation à ruralité, de limitation de choix et de vie, de restriction face à l'ambition légitime que chacun devrait avoir d'habiter « *là où quelque chose se passe* ». Comme s'il ne se passait plus rien dans la ruralité et comme s'il n'y avait définitivement plus rien à en attendre.

La description du village que nous proposons intègre les points de vue de ses habitants, de certains d'entre eux tout au moins et surtout des plus jeunes. Le village en question est celui que chaque habitant voit de sa fenêtre, à partir de son regard sur les choses de la vie et de sa vie dans le village et dans la ruralité. Notre description sera à ce titre forcément imprécise et partielle. Nous n'avons pas regardé le village à partir de toutes les fenêtres et avons choisi de ne pas regarder par les fenêtres qui ne s'ouvraient pas de l'intérieur. Nous rappelons également que lorsque nous faisons le choix de décrire le village tel qu'il est raconté, il s'agit aussi et surtout du village tel que nous le ra-

contons, avec des interprétations et de la subjectivité. Nous n'avons quasiment pas interrogé ceux qui sont partis, ni ceux qui sont simplement passés et repartis, au bout de quelques mois ou quelques années.

Tout en y mettant des limites, nous inscrivons cependant notre description dans une forme de généralité qui donne de la compréhension sur les choses de la vie d'un village, même si elle n'épuise pas la diversité de ses expressions possibles.

Habiter le village, n'est pas un exercice évident. Beaucoup d'habitants peuvent habiter dans le village sans habiter le village, ou tout au moins en l'habitant à leur manière. A titre personnel, j'habite ainsi dans le village depuis 2006 mais je n'ai commencé à habiter le village que quatre ou cinq ans après, en nouant des relations aux lieux et aux personnes, en cessant d'habiter une maison dans le village comme on habiterait une presqu'île que l'on quitte en voiture pour aller faire ses courses, travailler, faire du sport ou se divertir. Rien n'impose aujourd'hui de vivre certains villages de l'intérieur, sauf le choix et le goût de le faire, même si l'impossibilité de faire autrement existe encore, notamment en l'absence de permis de conduire, de travail ou en présence de difficultés particulières.

Certains habitants, pour des raisons diverses, habitent donc dans Thuillières sans habiter véritablement Thuillières. Cette autre manière de construire une représentation du village rural est peut-être sous-estimée dans notre recherche dans la mesure où il nous été plus facile de questionner les personnes qui habitaient le village que celles qui habitaient juste dans le village. Cela augmente peut-être le sentiment de rester un peu dans le village d'autrefois, avec ses traditions et des codes. Nous serons cependant attentifs à pondérer les discours et les images en prenant en compte ceux que l'on aura moins vus et entendus.

Le sentiment d'être un villageois n'est ainsi pas lié au seul lieu d'habitation. Ce sentiment est parfois difficile à saisir pour celui qui se voit défini de l'extérieur comme villageois sans pour autant le ressentir de manière essentielle et sans forcément être reconnu ainsi de l'intérieur.

Même vu de la même fenêtre, le village est par ailleurs contrasté, avec des regards très différents sur les choses de la vie dans le village. Avec des sens qui peuvent paraître contradictoires, sauf à considérer que ces contradictions supposées forment le terreau d'une forme d'existence dans le village. Le village peut apparaître doux et accueillant, dur et fermé, moderne ou archaïque, selon les fenêtres ouvertes et le regard que l'on pose. Ne pas chercher à montrer la complexité du village, si tant est qu'elle est avérée, serait à ce titre une erreur manifeste.



Figure 2 : Vue de la fenêtre, rue de l'église

De ma fenêtre je peux voir et projeter trois images différentes, pour trois descriptions potentiellement différentes du village : une maison en ruine, un château ou une église. Autant de réalités d'un même village que nous croiserons avec d'autres réalités, vues d'autres fenêtres. Nous ne voyons aucun habitant, à ce moment, de cette fenêtre, et surtout aucun des enfants que nous suivrons.

Lorsque nous observerons le village en prenant un peu de hauteur, nous le ferons à partir de la manière dont les habitants peuvent le voir d'un coteau ou d'une colline et le décrire comme leur lieu d'habitation et de vie.



Figure 3 : Le village vu du sentier qui mène aux antennes-relais le surplombant

C'est au milieu de ce village-là, au cœur de cette réalité et des sentiments des habitants et des parents sur les choses de la vie dans le village, que les enfants font l'apprentissage de la mobilité et se construisent un avenir. C'est en cela, qu'il nous semble important de commencer par présenter le village et ses habitants et leur inscription dans le village, parce que cette présentation évoque déjà de manière essentielle les parcours et les formes de vie des jeunes.

1.2. Le village à partir de la manière dont il est raconté¹⁰

Le village que nous décrivons n'est pas tourné vers le passé, du temps où il a pu être une baronnie et un territoire Français enclavé en Lorraine ou même du temps plus récent où la fabrication de la dentelle ou de la broderie lui donnaient une forme de prospérité. Les habitants que nous avons rencontrés, quel que soit leur âge ne manifestent pas de nostalgie envers ce qui existait mais n'existe plus. Le temps n'y est ni arrêté ni suspendu, bien au contraire pourrions-nous dire dans la mesure où les évolutions et les transformations ont été permanentes. Sur un temps historique, Thuillières, en tant que village, s'est déplacé au moins à trois reprises, au gré des conflits, des destructions et des crises. Il est sorti exsangue de la guerre de Trente ans, puis a abrité en 1804 plus de 450 habitants, sans doute sous l'impulsion d'une immigration massive, avant de voir sa population baisser à nouveau très progressivement jusqu'à la sortie de la seconde guerre mondiale¹¹. Une embellie de quarante ans a permis de croire que le village pourrait à nouveau se développer, mais une baisse sensible de la population depuis vingt ans fait renaître l'inquiétude.

Le village et la ruralité qui accueillent cette recherche sont ainsi habitués à l'évolution et à l'adaptation. Même les paysages ont changé sur les 50 dernières années, notamment à travers des répartitions fluctuantes, au cours du temps, entre les bois, les terres labourables et les pâturages, en

¹⁰ La manière dont il est raconté et dont nous le racontons.

¹¹ Source : Michel Meunier, instituteur à Thuillières. Il lui semblait peu probable que l'industrie, qui avait façonné le village, avec la dentelle et la broderie, connaisse un renouveau à Thuillières. Il émettait également des doutes sur la place du tourisme, questionnait une agriculture associant polyculture et élevage et concluait il y a 55 ans, faisant preuve de beaucoup de discernement : « *savoir retenir l'élément humain à Thuillières ou disparaître, telle est l'alternative* ».

relation également avec les activités dominantes. Pour l'agriculture, rien n'a bougé dans l'approche générale, sans doute depuis des siècles, même si les méthodes et la modernité permettent aujourd'hui à deux personnes de faire le travail de dix naguère : « *Ici ce sont des exploitations polyculturelles, plusieurs cultures et de l'élevage en même temps. Le secteur est comme ça. Ça vient du terroir. Du coup on fait toutes les productions. On fait un peu de tout et on peut espérer qu'il y en a une qui va un peu fonctionner quand il y a des faiblesses de cours* ». Pour autant, ce positionnement de l'agriculture ne laisse pas de répit à ceux qui l'exercent : « *D'un autre côté on bosse tout le temps* ».

Les villageois se disent par ailleurs habitués à l'abandon par l'extérieur, « *par Paris, les élites, les politiques, le département, l'intercommunalité* ». Ils sont également habitués à être abandonnés ou quittés de l'intérieur, avec des départs volontaires et une baisse régulière du nombre d'habitants.

Le village tel que nous le racontons dans cette première partie est celui que voient, vivent et racontent les adultes. Nous verrons que les enfants et les jeunes peuvent percevoir le village différemment. Leurs existences et leurs formes de vies sont néanmoins situées dans un lieu chargé des petites histoires de ses habitants, des histoires qu'il convient d'avoir à l'esprit et de raconter pour comprendre la place de cette jeunesse et de son rapport à la mobilité dans la ruralité et pouvoir envisager un avenir.

Le village d'il y a 50 ans

Thuillières est racontée par les aînés, en âge d'être les grands-parents des jeunes observés lors de l'étude, comme une commune ayant été largement imprégnée par le monde paysan, même s'il n'y a que trois fermes, que dans d'autres villages proches il y en a davantage. A cette époque, les métiers exercés par les habitants sont déjà diversifiés. Si tous les habitants ne sont pas agriculteurs, tous ont néanmoins un mode de vie qui s'appuie sur un rapport étroit à une terre qui aide à vivre, même de manière complémentaire, avec à minima la culture d'un lopin de terre, d'un jardin, l'élevage d'animaux communs, des poules, des canards, des oies ou des lapins.

Les liens familiaux y sont étroits et structurent la vie dans la commune, avec essentiellement trois familles représentées ou représentatives de ce phénomène. Ces liens dépassent même le cadre familial pour investir la politique de la commune, « avec un conseil municipal familial où les décisions peuvent se prendre même en dehors des délibérations ». Le village fonctionne alors assez largement sur un mode communautaire, avec la possibilité pour les enfants, au moins ceux des familles principales, de frapper à presque toutes les portes, dans des maisons souvent ouvertes : « Je passais la journée chez les gens. On était accueilli à bras ouvert. Tiens je t'ai fait du gâteau. Viens m'aider au jardin, nettoyer les jardins. Je trainais chez tout le monde, voire dans les villages extérieurs ». Les enfants sont également sollicités pour travailler au profit de tous les habitants du village, surtout les plus âgés : « On sollicitait beaucoup la jeunesse à l'époque, pour aider. Il y avait des pères mères partout et on demandait aux enfants d'aider ». Les enfants sont encore plutôt nombreux, nés après-guerre, dans des familles ayant souvent de trois à sept enfants : « Nous avions l'école, et je vois bien encore l'instituteur sur place. Nous avions Monsieur le curé sur place, qui habitait dans le village. Une école ménagère, une colonie de vacances ». Les enfants restent beaucoup dans le village : « C'étaient des enfants qui restaient dans la ferme, avec des filles qui faisaient surtout des études ménagères ». Ils sont également très occupés : « Avec les bêtes c'est aussi un travail permanent. Tu t'en occupais dimanche compris et même, il y avait une occupation permanente ». Les loisirs sont limités mais attendus avec impatience : « Beaucoup de fêtes foraines, et là toute petite j'en ai profité ». Il n'y a bien sûr pas de téléphone portable. La télévision n'apparaît pas dans les discours de ceux qui, à l'époque, sont des jeunes gens.

La place de l'église reste encore omniprésente dans le village, à travers la figure du curé mais aussi celle des « dames catéchisme » et du patronage. La religion et les traditions font qu'on y prie pour qu'il pleuve et d'autres fois pour qu'il s'arrête de pleuvoir : « On avait la fête Dieu. On bénissait les champs au mois de mai ». Il est admis à ce titre que le paysan priait et prie sans doute davantage pour la moisson que pour son salut. L'école est au cœur du village, avec suffisamment d'enfants pour la peupler, au moins au primaire. Il y a même un cinéma et une colonie de vacances. Il est également

possible de passer du temps dans l'un des trois bars, de faire le plein d'essence et de faire ses courses à l'épicerie.

La vie peut se dérouler quasiment sans sortir du village, ou à de rares occasions : « *Les commerçants passaient dans le village, le boulanger tous les jours, le boucher tous les trois quatre jours. L'épicerie, les vêtements, les chaussures... tout pouvait se trouver sur place. On avait tout, tout. Notre sortie avec papa, maman, c'étaient les foires, une fois par mois, notamment sur Darney qui était très rural, pour les outils, les cordes, le matériel pour traire, à la main naturellement...* ». Dans ce village, à mi-chemin entre Darney et Vittel c'est, au moins pour ceux qui sont agriculteurs, Darney l'agricole qui attire plutôt que Vittel la bourgeoise : « *Le docteur à Darney. Il y en avait trois mais j'étais toute petite. Darney était très commercial, mais un commercial qui correspondait au monde rural, tandis que Vittel était toujours un peu plus huppé. Papa, maman ne trouvaient pas ce qu'il fallait et ne s'y trouvaient peut-être pas bien et ni à leur place. On disait toujours : pour aller à Vittel faut se changer, à Darney on y va avec nos bottes* ». Darney permet aussi de répondre aux besoins des familles : « *Maman avait de la très, très belle vaisselle qu'on trouvait sur Darney. Il y avait de la bonneterie. On cousait sans arrêt chez papa maman. On refait tout. Il y avait les voitures. On vendait les voitures sur Darney* ».

A cette époque, la vie semble prévisible à Thuillières, avec des mariages qui, même s'ils ne se déroulent pas eu sein du village, réunissent le plus souvent des jeunes du territoire, avec le même rapport au territoire et au terroir.

La population augmente alors de manière sensible, en raison des naissances dans le village mais aussi de l'arrivée de nouveaux habitants, notamment ceux qui travaillent à Vittel ou Contrexéville, des habitants en âge d'avoir des enfants. Entre 1968 et 1975, 29 naissances sont comptabilisées dans le village contre 7 décès. La population, pendant la même période, passe de 113 à 149 habitants, soit un solde positif de 36 habitants.

A Thuillières comme dans les villages alentour, les agriculteurs poussent leurs enfants à ne pas compter sur les métiers de la ferme. Ils ont la volonté de ne pas les voir passer leur vie « *derrière*

le cul des vaches, dans des exploitations trop petites pour espérer un avenir meilleur ». L'idée forte est que la mobilité sociale passe par les études : « *Et l'université ça voulait dire quelque chose pour mon père. Le fait d'être instit pareil, c'était accéder à un autre statut social* ». La vie de paysan est d'ailleurs dure dans la ruralité : « *Je ne voudrais pas avoir la vie de mes parents, parce qu'ils ont quand même crevé de mal* ». Pour ces fils ou filles de paysans, il est néanmoins encore possible de trouver du travail à proximité, sans forcément quitter le territoire.

Le village, il y a 20-30 ans

Le village est encore le lieu où l'idée d'un développement continu est envisageable. Pourtant le nombre de naissances commence déjà à chuter, avec 15 naissances entre 1982 et 1990, 14 de moins que sur la période allant de 1965 à 1972. La population a tout d'abord tendance à se stabiliser, à un niveau élevé cependant, avec 156 habitants en 1975, 155 en 1982 et même 160 habitants en 1999.

A ce moment, Thuillières est vécu par les parents des jeunes observés lors de l'étude, comme un village qui reste rural mais qui est de moins en moins paysan : « *Il y avait les quelques vieilles familles de Thuillières mais à mon époque c'est déjà énormément de gens qui travaillaient chez Nestlé. C'était déjà plus un village dortoir* ». Un village assez largement habité par des citadins, travaillant à Vittel ou à Contrexéville, pour une usine exploitant les eaux encore en croissance ou pour le tourisme. Ces citadins ont acheté des maisons à Thuillières et ont eu des enfants qui côtoient les enfants du village, à l'école du village, à l'église ou sur le stade : « *C'est vrai qu'on était nombreux à jouer dans le village. On était en classe unique, de la maternelle au CM2, mais on remplissait la classe* ».

Thuillières fonctionne sur le mode d'une société, avec des attentes, des besoins et des modes de vie différents selon les individus : « *On connaissait encore tout le monde parce que le village est petit mais on ne se serait pas permis d'aller toquer à toutes les portes en pensant y être accueilli à bras ouvert comme ce que racontent les aînés* ». Le village est dorénavant tourné vers Vittel. Darney a perdu son attrait : « *Darney n'a pas su garder ses petites entreprises, sa parqueterie, tout ce qui était la cuisine, les beaux plats, les beaux couverts. Maintenant on est parti sur du léger. Les gens*

ne veulent plus l'argent ou la porcelaine, comme dans le temps. Aujourd'hui toutes ces petites industries sont mortes. Il n'y a plus rien à Darney. Beaucoup de maisons sont vides, pas entretenues. Maintenant tu n'as plus envie d'aller sur Darney ».

L'école reste active à Thuillières, avec des enfants encore en nombre suffisant : *« L'école c'était la classe unique, des plus petites sections jusqu'au collège. Les miens ont dû rentrer vers 5 ans. Ce n'était pas 3 ans comme maintenant ».* L'école à Thuillières c'est le rapprochement entre les enfants du village pendant toute la scolarité au cycle primaire. L'école à Thuillières c'est la distinction et parfois la confrontation quand ces jeunes arrivent au collège : *« Il y avait une transition brutale. On était quinze à vingt, ensemble à Thuillières, et on se retrouvait six ou sept cents au collège à Vittel. A mon époque on marquait bien la différence entre ceux qui venaient de la ville et ceux qui venaient de la campagne. On ne connaissait pas les jeunes de Vittel et eux ne nous connaissaient pas non plus ».*

La ferme à l'entrée du village est reprise par l'un des fils, ce qui n'est pas forcément du goût de sa mère à l'époque : *« Maman m'avait plutôt poussé à ne pas reprendre. Elle, c'étaient des études, ce n'était que ça. Peut-être qu'elle s'était retrouvée agricultrice par la contrainte. Elles étaient trois filles et c'est peut-être elle qui montait le plus sur le tracteur. Elle disait qu'elle ne se marierait pas avec un paysan et du coup elle a rencontré un paysan et voilà. Mais je crois qu'elle aurait préféré être institutrice. Pour nous, je crois qu'elle voulait qu'on sorte de là ».* Un deuxième fils part travailler en Région parisienne.

L'église pour sa part décline très rapidement, comme partout ailleurs, même dans la ruralité : *« Nous n'avions déjà plus de curé. Plus de colonies de vacances non plus ».* La vie associative perdue : *« Nous avons aussi une association et nous faisons Noël, la Saint Nicolas, la fête patronale mais les objectifs culturels étaient limités. C'était respecter Noël, respecter Pâques, les fêtes religieuses... ».* Le village mobilise les enfants des petits villages à côté pour garder son école : *« On partageait beaucoup avec le village du dessus, Saint-Baslemont. Ils venaient d'ailleurs à l'école chez nous. Au début il y avait une école à Thuillières et à Saint-Baslemont. Ensuite on a mis les petits à Thuillières et les grands à Saint-Baslemont pour garder les deux écoles. Ensuite tout le monde est*

venu à Thuillières. *Moi j'ai été à Thuillières, mon frère a expérimenté le CM1 et le CM2 à Saint-Baslemont* ». Les enfants de l'époque, surtout lorsqu'ils sont fils d'agriculteurs, déclarent ne jamais avoir trouvé le temps long : « *A dix ans on conduisait déjà le tracteur, même plus... les voitures et parfois les camions un peu plus tard. Tiens recule le camion il me gêne. Va chercher tel outil...* ». Les mentalités dans le village ont pourtant déjà changé. Les maisons ne sont plus aussi ouvertes. Seuls les enfants de la ferme vivent encore véritablement au cœur du village : « *Ici c'était la facilité et on avait besoin des enfants dans le travail* ». De manière générale, les enfants sont certes encore dans le village, mais plus au cœur du village paysan. Ils commencent surtout à être en dehors du besoin et de l'obligation d'aider les parents ou la famille dans le travail quotidien. Les enfants sortent également beaucoup plus souvent et plus facilement du village, surtout à partir du collège. Ils trouvent d'autres amis, en dehors du village : « *Mon fils, il était apprenti donc c'étaient les copains du travail. Ma fille était interne à Epinal, donc ses amis étaient sur le lycée. Elle ne supportait pas d'être à la campagne* ». Les boosters et autres scooters donnent alors une certaine indépendance aux garçons, avec des déplacements possibles à Vittel, notamment pour les activités sportives, avec des parents qui ont « *une grande confiance en eux, beaucoup plus qu'aujourd'hui mais la période a changé. Il n'y a pas plus de crimes aujourd'hui mais les médias nous influencent, alors on a plus peur de leur laisser des libertés* ». L'école est à ce titre un autre élément rapprochant de Vittel : « *Dans les années 80 on était déjà très orientés vers Vittel, de par la piscine, la bibliothèque... Mes enfants sont allés faire du sport à Vittel, pas à Darney. De toute façon à Darney il n'y avait pas de collègue* ».

Des différences dans les aspirations des familles se font sentir lorsqu'il est question de l'avenir. Il y a ceux qui veulent rester proches : « *Chez moi, tout le monde reste tout près, Vittel, Concrexéville, Epinal. Même s'ils rencontrent des personnes d'ailleurs, ils reviennent vivre ici. S'ils s'éloignent je dépéris* ». Il y a ceux qui s'éloignent : « *Nous on est éparpillés. C'est bien de ne pas rester les uns sur les autres et c'est l'histoire des rencontres, avec des frères qui ont rencontré des femmes de la région parisienne. On était une famille très ouverte* ».

Ces mêmes différences existent au sein même des familles : *« L'une de mes filles ne supportait pas de vivre à la campagne. Mon autre fille était très village. Ses amis étaient dans le village. Mais ses amis ont aussi pris des directions différentes »*. Tout comme elle d'ailleurs puisqu'elle n'est plus dans le village.

La perte de la prédominance de l'agriculture ou tout au moins des familles d'agriculteurs dans le territoire, le départ de leurs enfants a un temps été compensé par les besoins de l'industrie ou du tourisme, mais un temps seulement. Les usines alentour cessent d'embaucher même si elles ne dégraissent pas forcément encore leurs effectifs. Le départ de quelques familles avec enfants et de certains jeunes du village vers d'autres territoires met alors l'école en péril. Le commerce local et le café souffrent également du fait que les usines n'assurent plus le transport vers les lieux d'activité : *« Ça s'est terminé avec les lois sur l'alcool, les changements d'habitude, l'arrêt des bus pour ramener au travail à la société des eaux, l'essence moins chère dans les supermarchés et aussi l'arrivée de l'euro »*. Paradoxalement, lorsque l'école ferme par manque d'effectifs, la population du village est au plus haut et continue même encore d'augmenter pendant 7 ans encore pour atteindre 160 habitants en 1999. Ce sont pourtant déjà les enfants qui sont en âge d'aller à l'école primaire qui commencent à manquer. Pour les parents, quitter le village est parfois nécessaire : *« On a quitté notre petit village. On a acheté un petit pavillon, proche du lycée, proche de tout, mais pas complètement proche de ce qu'on espérait. Les enfants pouvaient aller à l'école, faire leurs activités à vélo. C'est vraiment ça qui a fait qu'on est parti »*. C'était, il y a encore moins de 30 ans

Le village depuis 10 ans

Tant que l'école reste à Thuillières, même si les parents peuvent déjà vivre dans le village sans participer pleinement à sa vie, les enfants du village ont une jeunesse en commun, au moins jusqu'à 10 ans et l'entrée au collège.

La perte de l'école n'est pas vécue d'emblée comme un traumatisme, surtout par ceux qui n'ont plus de jeunes enfants : *« On nous a alors offert l'école à Vittel, aussi pour renflouer les classes de Vittel. Sur le coup on a été satisfaits »*. Cette perte est pourtant un élément supplémentaire du

désenchantement du village pour les parents potentiels : « *C'est quand on a perdu notre école que ça a changé* ». La perte de l'école est néanmoins avant tout la conséquence du manque de perspectives professionnelles à proximité. Les couples avec enfants qui viennent habiter le village et qui y restent sont rares. Les couples qui ont des enfants dans le village ou qui sont en âge d'en avoir sont également rares : « *C'est à la fin des années 80 que c'est arrivé. Bien sûr, des maisons sont achetées mais quand c'est par des personnes de 70 ou 80 ans, ce n'est pas pareil que quand c'est des jeunes couples* ».

A Thuillières, il y a sans doute encore des « pépères et des mémères » que les enfants pourraient aider, mais les enfants dans le village sont moins visibles et disponibles, surtout dans ce rôle, à une ou deux exceptions près. Les enfants de la ferme restent toujours à la ferme : « *Ils sont beaucoup avec nous. C'est vrai qu'étant gamin, j'ai plus trainé dans le village qu'eux aujourd'hui* ». La différence c'est aussi la peur qui gagne les campagnes et qui fait que les parents laissent moins d'autonomie à leurs enfants : « *Moi j'ai peur qu'il arrive quelque chose à nos enfants, qu'ils soient enlevés. En plus j'ai eu une éducation où il fallait travailler à la ferme et pas trainer dans le village* ».

Les personnes qui quittent le village s'éloignent de plus en plus. Il ne s'agit plus seulement d'aller à Vittel, Contrexéville ou Mirecourt mais parfois déjà de quitter la région, d'aller à Paris, Nancy, dans des agglomérations où il y a aussi la place pour des métiers plus prestigieux. L'idée d'une extension et d'une accélération du phénomène, comme un Big Bang pour la ruralité, ne paraît pas usurpée : « *Ça s'éloigne. Comme le Big Bang, du centre vers la périphérie* ». Cette idée a d'autant plus de sens que celui qui l'exprime remet la ruralité à l'origine et au centre, avec comme périphérie la ville, et comme point le plus éloigné la grande ville ou la capitale.

L'éloignement du village répond encore et toujours à un désir des parents. Il laisse cependant déjà poindre une crainte : « *Ça correspond à ce que l'on veut pour nos enfants. Mais en même temps on ne veut pas que tout soit perdu. Moi ça me fait plaisir que mes enfants connaissent les légumes de saison. Et que cela vienne de nous ici. Mes parents ont exercé cette éducation. Nous on l'exerce moins qu'eux, mais quand même* ».

L'éloignement est également celui des services, de l'administration et des soins, avec des distances à parcourir toujours plus importantes : « *Le problème c'est qu'il nous faut aller toujours plus loin. Jamais on ne dit qu'on pourrait de nouveau rapprocher les services, rouvrir le bar, un commerce, ramener de l'activité* ». La dépendance à la voiture grandit encore tandis que les problématiques environnementales font le procès du déplacement individuel en voiture : « *On nous a rendus dépendants de la bagnole, on nous éloigne de tout et maintenant on nous montre du doigt parce qu'on pollue, mais ce n'est pas nous qui avons voulu que tout parte. Pour avoir un rendez-vous chez l'ophtalmologiste il faut patienter de 12 à 18 mois, au point que les médecins nous conseillent parfois de prendre rendez-vous à Paris* ».

Le village d'aujourd'hui se caractérise avant tout par ce qu'il n'y a plus : il n'y a plus d'école, plus de commerces et, nous le constatons, presque plus d'enfants et de jeunes. Le nombre d'habitants est au plus bas, moins de 120 sans doute. Le solde naissances/décès est négatif depuis près de dix ans déjà.

La pyramide des âges marque un accroissement toujours plus sensible de la population de plus de 50 ans. La catégorie sociale la plus représentée à Thuillières est celle des retraités. Près de 40% des ménages sont retraités (INSEE). Les couples dans le village en âge d'avoir des enfants sont rares. La ruralité, telle qu'observée à Thuillières, est donc celle où les jeunes couples rechignent toujours autant à s'installer et où rien ne peut les inciter davantage à le faire aujourd'hui, surtout s'ils ne veulent « *pas passer leurs mercredis, leurs samedis et leurs dimanches à véhiculer leurs enfants pour leur permettre de faire du sport ou de la musique* ». Même les habitants de souche ne voient d'ailleurs pas l'intérêt qu'auraient les personnes extérieures, avec des enfants, à venir dans le village : « *Pourquoi ils viendraient ? Bonne question mais c'est à vous qu'il faudrait la poser. Moi je ne vois aucun intérêt. Déjà pour les enfants ça veut dire des déplacements pour tout, ça veut dire de l'internat, voire plus. Les miens ont fait des études ça fait plein de frais. Franchement je ne vois pas ce que vous êtes venus faire dans nos villages. A part le calme. Faut se déplacer pour tout. Ici ou à proximité on n'a plus rien* ».

Les nouveaux habitants sont pourtant plutôt bien accueillis. De ce point de vue la ruralité ne manque pas d'urbanité, surtout lorsque les nouveaux habitants participent à la vie du village. Mais tout le monde pourtant ne s'intègre pas dans le village ou n'y est pas visible : « *Il y a des tas de personnes que je ne connais pas. C'est un peu dortoir parfois : Foutez-nous la paix. On travaille énormément. Ce n'est pas la peine de nous solliciter* ». Même s'il y a à peine 120 habitants, ils ne se connaissent pas tous entre eux : « *Je rencontre parfois des personnes à Vittel qui me disent habiter Thuillières et on ne se connaissait même pas* ». D'autres habitants n'ont fait que passer. Le temps d'une location et de trouver quelque chose en ville.

L'instituteur du village décrivait en 1965, le devenir possible du village, après que les usines à Vittel et Contrexéville auront fermé : « *Dans l'avenir, Thuillières est appelé à perdre la moitié de ses habitants, à rester une minuscule localité ou quelques retraités voisineront avec quelques agriculteurs. Thuillières sera alors ce village mort comme on en voit déjà tant d'autres, où les orties disputeront aux chardons le désolant privilège de camoufler des ruines* ».

Et pourtant, aux dires de quasiment tous les habitants, le village est encore agréable, agréable à vivre et à habiter, même si le phénomène décrit par l'ancien instituteur semble inéluctablement en marche.

2. Habiter le village et habiter dans le village

Il y a plusieurs façons d'habiter dans le village ou d'habiter le village. Vue de loin, la manière d'y habiter paraît homogène, vue de plus près, qui plus est de l'intérieur, nous découvrons qu'elle est diverse et contrastée, qu'elle donne du sens aux mouvements qui font qu'on y vient, qu'on le quitte ou qu'on y reste.

La question de la distance est à ce titre centrale dans un questionnement sur la mobilité. La distance à partir de laquelle on observe et analyse, comme la distance à partir de laquelle des solutions sont proposées, avec la chance qu'elles soient acceptables et acceptées. Cette relation à la dis-

tance est alors une relation au cheminement qu'il faudra imaginer dans sa tête pour construire la mobilité.

2.1. Habiter le village

Des racines ou/et des ailes

Pour habiter le village, il faut sans doute avoir des racines : « *Il y a des gens qui ont des racines et d'autres des ailes. Dans le village c'est plutôt des racines qu'il faut. Nous si on reste debout dans le jardin 5 minutes on a des racines qui poussent* ». Ceux qui sont issus du village ou d'une ruralité paysanne évoquent très volontiers leurs racines, parfois même pour se différencier des autres : « *Nous la commune on la connaît par cœur. Le moindre lieu-dit, le moindre chemin. On voit des choses que vous ne voyez pas* ».

Les racines font alors de l'autre comme quelqu'un de différent, celui qui n'a toujours pas la même place que les autres, même s'il est là depuis plusieurs générations : « *Même Monsieur le maire, il était paysan, mais il n'est pas du pays* ».

Les racines sont aussi celles qu'invoquent ceux de l'extérieur pour se différencier des villageois de souche : « *Nous on est d'un petit village à côté. Thuillères ce n'est pas pareil. La mentalité n'est pas la même. Chez nous il y avait plus de solidarités. Les gens ne votent pas pareil non plus. On y vote plutôt à gauche tandis qu'ici c'est plus conservateur* ».

Les racines ce sont aussi, le 1^{er} novembre, les visites au cimetière, comme autant de mobilités vers ceux qui ne le sont plus, avec les personnes qui viennent de l'extérieur du village, parfois de la ville, pour fleurir les tombes du cimetière communal, avec les personnes qui sortent du village pour aller vers d'autres lieux, souvent d'autres territoires et avec celles qui ont tous leurs morts dans le village lui-même.

Les racines sont enfin celles des tombes qui n'appellent plus aucune visite, des tombes abandonnées et qui vont être vidées pour libérer des places, avec des histoires qui ne seront plus

transmises, des noms et des formes de vie qui disparaîtront ou ont déjà disparu, et des racines mortes¹².

Avoir des racines ou des ailes est alors une manière de regarder et d'analyser la vie dans le village. Ceux qui y viennent ont sans doute eu besoin de leurs ailes pour s'y transporter avant de prendre racine, qu'ils viennent de Moselle, du Luxembourg ou du village à côté, pour des raisons professionnelles ou privées d'ailleurs. Ceux qui sortent avaient à contrario des racines dans le village ou la ruralité, mais aussi des rêves et des envies de s'envoler : *« Le couple qui habitait la maison que j'ai achetée est parti pour le bord de mer. Ils avaient des rêves qui n'étaient pas des rêves de ruralité. La seule fois où je les ai appelés, lui était en pleine mer, sur un bateau. Il a vécu dans la maison plus de 20 ans et n'est jamais revenu dans le village »*.

Les racines sont aussi les liens qui vous rattachent à ceux qui vous ressemblent, à ceux que vous ressentez comme semblables. A vittel, j'ai pu entendre, avec un peu de condescendance : *« Vous habitez Thuillières, mais c'est le bout du monde, c'est comme la Sibérie, il y fait froid. C'est bizarre d'avoir choisi un bled comme ça »*. Et pourtant, lorsqu'un Thégulérien¹³ rencontre un Vittellois à Epinal, ils se reconnaissent comme habitants de la plaine. Lorsque ce Thégulérien rencontre un Spinalien à Nancy, ils se reconnaissent comme Vosgiens. Sur l'île de Rey, tous les Vosgiens se reconnaissent comme venant du même territoire : *« La territorialité a quand même encore de l'effet. Quand tu vas à l'île de Rey et que tu rencontres un Vosgien il n'est pas comme tous les autres. Il y a une forme de reconnaissance, c'est un peu l'idée d'avoir les mêmes racines »*.

En revanche, le sentiment d'être considéré par le messin ou le nancéen et que dire du parisien, comme « un plouc », est omniprésent dans le village. L'affaire Grégory, et la manière dont elle a

¹² Cette volonté de bouger à tout prix, de vouloir s'en sortir avec le mouvement, d'affirmer que l'immobilité doit être provisoire m'a toujours semblé cacher la peur de cette immobilité permanente du cimetière. Avec l'image que les disparus resteraient encore un peu en vie tant que quelqu'un se déplacera pour fleurir et nettoyer leur tombe. Ce ne sont plus les personnes qui doivent donner signe de vie mais leurs tombes qui doivent le faire à travers la mobilisation et le déplacement vers elle.

¹³ Habitant de Thuillières.

été relatée par les médias, est souvent évoquée dans les échanges, avec le sentiment d'avoir été caricaturé en tant que Vosgien, même si, entre Thuillières et Granges-sur-Vologne, il y a un monde.

Pour les habitants du village, ce qui différencie les ruraux des autres, c'est quand même l'enracinement, dans cette forme particulière, avec le lien à une terre et un territoire singulier. Et ceux qui disent habiter le village, revendiquent à ce titre des racines profondes, un attachement à la terre, et à cette terre en particulier.

Et pourtant, le village et les autres villages du territoire se vident, avec depuis des générations nombre de leurs habitants qui partent ou sont partis. Lorsqu'ils sont allés en ville, ils ont parfois fait des enfants et eu des petits-enfants qui aujourd'hui ne savent même plus que leurs racines sont rurales, qui pensent autrement et sentent autrement les odeurs et les bruits de la campagne : *« Il y a des gens qui viennent à la campagne et qui voudraient que les animaux ne fassent pas de bruit, qu'il n'y ait pas de mouches, pas de bouse de vache. Ils voudraient vivre comme dans une ville à la campagne. Le pire c'est que parfois leurs parents et même eux sont nés à la campagne »*.

Avec la mobilité comme injonction sociale, l'invitation expresse et paradoxale est donnée aux jeunes ruraux de déployer leurs ailes, pour aller faire des études, être ambitieux en matière de métier, se rapprocher des villes et des zones d'activité. Il est aisé de comprendre qu'ils devront prendre racine ailleurs : *« Avec le travail qu'il fait, il faut qu'il soit à Paris. En plus il a rencontré quelqu'un là-bas »*. La mobilité sera donc souvent un aller sans retour, sauf au moment des fêtes pour revenir dans la famille, tant qu'elle reste sur place ou qu'elle reste en vie : *« Mes enfants reviennent pour Noël. Parfois, pendant les vacances, ils me laissent les petits enfants. Parfois aussi on se déplace chez eux »*.

En termes de mobilité, parce que la mobilité est autre chose que du déplacement, parce qu'elle pourrait aussi et surtout être *« le chemin que l'on a et que l'on se fait dans la tête »*, la question des racines doit irriguer celles des ailes, pour ne pas se limiter à vider le village de ses habitants et de son âme. La question est donc moins comme *« comment je bouge mes ailes »* que d'où je viens et vers où je vais et comment pourrais-je déployer mes ailes dans la ruralité.

2.2. Habiter dans le village

Habiter dans le village sans habiter le village, c'est malgré tout y habiter quand même et parfois y rester, même en étant un citadin à la campagne.

Ils sont originaires de Vittel et de Contrexéville. Ils sont venus à Thuillières parce qu'ils ont eu un coup de foudre pour la maison : « *On ne cherchait même pas de maison mais on l'a vue à vendre, on a eu un coup de foudre et on l'a achetée* ». Elle vivait alors dans une maison, son futur mari dans un appartement : « *Et une maison dans un village comme Thuillières c'est quand même moins cher qu'à Vittel* ». Lui travaille aujourd'hui à Contrexéville et elle à Vittel : « *Donc il nous faut absolument deux voitures. Sur la durée, vu les kilomètres que l'on fait, je ne suis pas certaine que l'on fasse des économies* ». Ils ne sont pas venus pour le village en lui-même et pour avoir des relations sociales ou amicales avec les habitants : « *Nous c'était la maison. Les gens en fait, même après près de 20 ans ici, je ne les connais pas, ou très peu. Au début les gens du village étaient un peu curieux, et moi je n'aime pas ça spécialement. Donc on a choisi de rester plutôt pour nous* ». Pour eux, les personnes à la ville et dans les villages sont différentes. Ils ont pourtant choisi d'habiter le village comme ils habiteraient en ville : « *On ne s'occupe pas des gens et c'est bien comme ça* ». L'arrivée des enfants n'a pas véritablement changé leur rapport au village. Ce qui a changé en revanche « *c'est la route. On fait des kilomètres tout à coup. Et c'est vrai il n'y a plus rien ici, donc rien pour nous et rien pour eux* ».

Leur fille est encore au collège. Leur fils est entré au lycée : « *Je l'amène le lundi matin à Mircourt et je vais le chercher le vendredi soir. Il passe le week-end à la maison, ou sur sa moto pour aller à Vittel. Parce que ses copains sont à Vittel. Il en a aussi à Thuillières, mais il les emmène avec sa moto à Vittel, la plupart du temps* ». La moto donne de l'indépendance à leur fils mais leur donne aussi un peu plus de temps libre : « *Sinon il faudrait que je l'emmène partout. Ou alors il resterait à la maison devant la PS4 ou le téléphone, et ce n'est pas mieux* ». Sa fille passe beaucoup de temps à la danse, et sur la route : « *C'est Toul, Nancy, Vittel. Il y a trois écoles de danse dans lesquelles elle va* ». Elle aurait pu partir à Paris l'année dernière, à l'opéra Garnier, mais sa mère n'a pas voulu : « *Je la*

trouve jeune pour se retrouver seule là-bas. Mais si elle a vraiment envie cette année, je ne pourrai pas dire non ».

Son fils de 15 ans est déjà en internat, sa fille de 11 ans pourrait donc elle aussi déjà partir. Si les parents du village sont souvent avec les enfants lors des trajets en voiture, ces enfants peuvent très tôt quitter la maison, notamment pour les études : *« Si elle part, là on se retrouverait seuls ».* Pour elle, ses deux enfants sont très différents l'un de l'autre : *« Lui est plutôt un enfant du village. Il y est à l'aise. Elle c'est une enfant de la ville, pas du village en tous cas ».* Elle est elle-même assez proche, en termes de comportement, de sa fille. Dans Thuillières, ils y sont assurément mais sans en être vraiment.

L'association trouve pourtant grâce à leurs yeux : *« Ce qu'ils font est vraiment bien, mais il nous faudrait du temps pour participer. On travaille tous les deux, avec des horaires décalés, on a les enfants... c'est compliqué de s'impliquer ».*

Le jour où ils seront à la retraite, ils partiront : *« Aujourd'hui on passe peu de temps dans le village, avec notre travail. Demain à la retraite on ne se projette pas dans le village ».* Ils pensent que leurs enfants ne resteront pas non plus dans le village, ni à Vittel d'ailleurs : *« La population de Vittel vieillit également¹⁴. Il y a de moins en moins de travail. Quand la mairie reçoit les nouveaux arrivants ce sont quand même de plus en plus souvent des retraités ».*

3. S'installer dans le village

3.1. Revenir à la source

Le retour au village est plus facile pour ceux qui reviennent dans la ruralité après l'avoir temporairement quittée, ceux pour qui cette mobilité résidentielle répond à un désir, ceux pour qui la question de la mobilité sociale n'est plus d'actualité, notamment parce qu'ils sont retraités. Ils peuvent alors se rapprocher d'un idéal, parce qu'en plus du village, ils choisissent leur mode de vie : *« Je*

¹⁴ Entre les recensements de 2011 et 2016 Vittel a perdu 200 habitants (3% de sa population). Le pourcentage d'habitants de moins de 29 ans est passé de 27,4% à 24,9%. Le pourcentage d'habitants de plus de 75 ans est passé de 12,6 à 15,2% (source INSEE).

n' imagine pas vivre dans un village et avoir un comportement présumé de celui qui habite la ville. Ne pas rencontrer son voisin de palier. Ne pas connaître la maison d'à côté... Si on vit à la campagne c'est pour avoir du lien. On n'a pas voulu avoir une maison isolée. On a voulu être au centre d'un patelin ». Ce retour au village, même si ce n'est pas le village natal, est alors une manière d'appliquer une philosophie de vie, parfois plus difficile à mettre en œuvre ailleurs, même dans de petites villes : « On voulait avoir un lieu d'habitation avec une porte toujours ouverte pour ceux qui passent. On peut le faire ici. Parce qu'il y a des choses qu'on ne risque peut-être pas ici ».

Les histoires de vie de ceux qui reviennent à la ruralité influencent leurs choix : *« Le village dans lequel j'ai grandi était un village paysan. Avec le tas de fumier devant la maison. Avec les vaches qui entraient et sortaient le matin et le soir pour la traite. Moi je n'ai jamais vu la maison fermée. Ce n'est pas évident de voir la fermeture des maisons, avec des barrières, des tuyas dans le bâti rural lorrain. Il y a des lieux, en champagne avec des fermes closes. Ici tout est ouvert, la grange, l'écurie et l'habitation sont ouvertes sur la rue ».*

Aujourd'hui, dans Thuillières, cette ouverture totale est pourtant une exception : *« Ce sont quand même des barrières vertes qui encadrent les maisons de la rue principale ».* A des degrés divers, les maisons se ferment, sinon s'enferment : *« les gens qui habitent dans des patelins comme le nôtre sont des citadins ou ont dans la tête des modèles citadins, et l'enfermement, la délimitation de son espace comme un espace privatif devient la norme. Quand on a acheté la maison c'était fermé. Devant il y avait une haie de tuyas, qui faisait 6 mètres de haut, à 5 mètres des fenêtres. La première chose qu'on a fait c'était d'ouvrir ça sur la rue ».*

Revenir dans le village, c'est d'autres fois faire la paix avec une ruralité qui a pu être très dure pendant son enfance. Même si ce n'était pas Thuillières, c'était également la ruralité : *« J'étais contente de quitter la ruralité pour habiter une cité. Je suis née dans les Vosges mais je n'aurais jamais voulu revenir dans les Vosges, c'était trop pauvre, trop la misère et la méchanceté. Aujourd'hui j'y suis quand même bien ».*

Le retour au village peut aussi être le fruit d'un hasard, sans avoir été pensé : *« Mon fils qui habite Thuillières s'est cassé la jambe, et je suis venu l'aider. Il m'a proposé de venir habiter ici et m'a envoyé des photos de maisons. Au départ je voulais aller à Vittel parce qu'il y a tout sur place, mais en même temps Vittel c'est cher. A Vittel, il y a la pharmacie, des magasins, des médecins alors qu'à Thuillières il n'y a quand même rien. Maintenant je trouve que c'est un bon choix. La vie à la campagne me correspond tout à fait ».*

Revenir au village, c'est enfin prolonger un rêve d'enfant, reconstruire ailleurs ce qui a disparu là où l'on est né : *« J'habitais aux Forges, près d'Epinal. C'était rural quand j'étais gamine mais ça s'est construit tout autour. Moi c'est l'attrait du métier. Mes parents étaient agriculteurs. Mon mari et moi on a ça dans le sang. Mon bonheur, ce sont mes enfants et de pouvoir aller à ma passion, aller à la ferme. Les enfants ce n'est pas une difficulté, hormis le fait qu'il faut parfois les véhiculer ».*

L'image évoquée dans ce paragraphe est celle d'une mobilité inversée, un retour dans un village qui n'est plus le même : *« On revient au milieu des saumons sauvages qui sont restés toute leur vie à la source » ; « mais dans cette source, on y trouve sans doute des carpes et des perches ».*

Dans ces cas précis, revenir aux sources c'est souvent y revenir sans enfants, et sans perspective d'en avoir, mais avec la possibilité de s'occuper de ses petits enfants ou d'accompagner les enfants du village en leur faisant pratiquer l'équitation ou en partageant ses compétences en matière de travail du cuir et de confection de porte-monnaie.

3.2. S'installer quand on est jeune et sans enfant

Ils sont jeunes, autour de 30 ans. Même s'ils ne rentrent pas dans la catégorie des jeunes que nous projetions initialement d'observer, ils font partie des rares habitants qui ont comme projet d'avoir un ou des enfants dans le village. Elle travaille à domicile : *« Je gère mon temps comme je l'entends, ou à peu près ».* Lui travaille dans une verrerie, à 20 minutes de route. Elle est originaire de Contrexéville et habitait Lignéville, à côté de Vittel. Lui est originaire de Lamarche et a habité Contrexéville : *« On est vraiment du secteur, de la plaine des Vosges, mais on n'a pas le même vécu ».*

Ils ont cherché une maison à acheter. Il voulait plutôt Vittel ou Contrexéville : « *Parce que ça ne me dérangeait pas de rester en ville* ». Elle préférerait un village, et c'est à Thuillières qu'ils ont choisi d'habiter : « *On n'a pas trouvé ce qu'on voulait parce que Vittel c'est super cher. Et moi je voulais du terrain pour les chevaux. Je voulais aussi de l'espace. On a trouvé la maison là et c'était le coup de cœur* ». Ils n'ont pas de voisins immédiats. Il relie ce choix à son enfance : « *Mon père est agriculteur. On vivait dans une maison sans voisinage* ». Elle lui rappelle : « *Tu préférais Vittel parce que tu ne voulais pas, si on a des enfants, faire les allers-retours pour les ramener partout* ». Les difficultés en tant qu'enfant par rapport aux déplacements il les a vécues : « *Les difficultés pour se déplacer pour m'emmener au foot quand j'étais gamin. Moi c'est Lamarche, mais à l'écart de Lamarche, à l'écart de tout. Quand tu es p'tiot t'es obligé de demander sans cesse pour te faire emmener. Donc je voyais la difficulté le jour où on aura des enfants de tout le temps les emmener partout. Maintenant qu'on est là on s'arrangera* ». De son côté, elle pouvait aller à l'école à pied ou à vélo et avait des activités à proximité. Elle considère de toute manière qu'à Thuillières, ils ne sont pas si loin que ça de Vittel : « *C'est à dix minutes en voiture. C'est un peu le bon compromis. Avec nos horaires, le fait que je travaille souvent à domicile, on aura toujours moyen de le gérer plus que de le subir* ».

Ils remarquent qu'en fait, à l'heure actuelle ils ne sont pas si souvent que ça à Vittel : « *On est quand même beaucoup à la maison. Mais si on sort boire un verre c'est à Vittel* ». Lui a encore beaucoup d'amis d'enfance qu'il fréquente : « *J'ai beaucoup de copains sur Lamarche. Il y en a qui sont à Nancy mais on se retrouve sur Lamarche* ». Elle l'interpelle : « *Toi par rapport à moi, la plupart de tes copains sont restés sur place quand même. Moi mes copains du lycée, mais en fait j'étais à Nancy au lycée. Mais même du collègue il n'y en a plus beaucoup* ». Il répond : « *Moi ce qui nous a rassemblé c'est aussi le foot. Nous on est aussi copains depuis la maternelle. Je crois qu'on se fait plus de bons copains à Lamarche, dans un village, qu'à Contrexéville. Il y a moins de monde et plus d'affinités*¹⁵.

¹⁵ Il y a un petit collège à Lamarche, ce qui fait que les enfants de Lamarche se côtoient jusqu'à la fin de la troisième. Il y a aussi un collège à Contrexéville, mais avec des enfants qui peuvent être très différents entre eux et qui sont plus nombreux également.

Nous on était souvent dans des classes uniques, et au maximum il y avait deux classes, donc on était toujours ensemble ».

Même s'ils sont tous deux issus de la ruralité, leurs ruralités sont différentes et créent des relations aux autres tout aussi différentes. En ce sens Thuillières, sans école aujourd'hui, ne permet plus de tisser des liens comme cela se fait encore à Lamarche, avec ses 939 habitants¹⁶, d'autant plus que les enfants de Thuillières sortent de la commune dès la maternelle pour entrer dans le monde scolaire de Vittel.

Leur vie est celle qu'ils voulaient : *« C'est vraiment comme ça que je voyais ma vie. Dans un village où il y a des animations, où on s'entend bien avec les voisins. Où on se côtoie quand on en a envie, mais où quand t'es chez toi, t'es chez toi ».* Ils ne seraient jamais allés dans des grandes villes (Metz, Nancy ou pire Paris) : *« On n'aurait jamais pu. Il n'y a pas d'espace. Ça me rend anxieuse moi. La circulation, le monde. Moi ce n'est même pas le monde, moi c'est avoir un chez soi, avec de l'espace, pas collé aux autres. Nous on n'a personne à droite ni à gauche, personne derrière nous sauf les vaches. Des gens en face mais il y a la route entre ».* Ils évoquent également les odeurs de la campagne, en comparaison des odeurs de la ville, un peu comme la madeleine de Proust : *« Il y a l'odeur de l'herbe, de l'herbe qu'on coupe, du foin, des animaux ».* Lorsque je suggère que l'odeur du cheval pourrait être désagréable, elle me reprend. *« A ben non. Pas du tout »* pour elle. Pour lui ça dépend : *« Parce que quand tu passes toute une journée à cheval et que tu rentres... ».* Elle trouve que c'est la vache qui a une odeur, lui que c'est le cheval. Il a l'expérience de la ferme et des vaches, elle des chevaux, ce qui a forcément de l'importance dans les discours qu'ils tiennent :

- *La vache ça sent plus fort*
- *Ah ben non, la vache ça sent la vache, tandis que le cheval...*

Ils sont d'accord sur un point : *« C'est différent, ce ne sont pas les mêmes odeurs »*¹⁷.

¹⁶ Un modèle sans doute en péril quelque part puisque la population de Lamarche baisse de manière sensible, 1338 habitants en 1982 et 938 aujourd'hui.

¹⁷ Je suis issu d'une ruralité plus ouvrière que paysanne. L'odeur des vaches et des chevaux ne m'apparaît pas comme franchement agréable. Ma fille, qui est née ici, trouve ces odeurs très agréables.

Ils évoquent les bruits de la campagne : « *Quand tu rentres à minuit à la maison et que tu vas derrière, il y a les vaches, et les chouettes. On entend même parfois le brâme du cerf. Les hérissons. Les hérissons ça fait du bruit, oui, oui, oui !* »

Le père du jeune homme était agriculteur. Il n'aurait pas voulu reprendre ce métier, mais reste empreint de ruralité : « *Ah non, c'est un métier passion celui-là. Si tu n'es pas passionné tu ne le fais pas. Et moi ça ne m'a jamais passionné. J'ai un frère qui habite Verdun. Il va dans les fermes, il contrôle, il conseille, et mon autre frère fait une école d'ingénieur. Je pense qu'il n'y en aura aucun qui reprendra la ferme* ». Et l'avenir de la ferme : « *Après la famille est grande. Mon père travaille avec mon oncle. Il y aura peut-être un cousin qui reprendra* ».

Elle est d'autre part secrétaire de l'association chèvre-roche : « *L'association, c'est ce qui nous a permis de rencontrer des gens dans le village, de s'intégrer dans le village. Dès qu'on a pu, on est allé aux soirées, aux vœux du maire et ça nous a fait rencontrer du monde* ».

Lorsque la question de la mobilité, ou plutôt du déplacement est abordée, ils évoquent leurs déplacements en voiture : « *Nous ça va. On a chacun une voiture et on fait les déplacements qu'on a à faire* ». Ils ne pensent pas limiter leurs déplacements aujourd'hui : « *Essayer de regrouper des choses, pas vraiment pour l'instant. Covoiturage, dans mon boulot ce n'est pas possible, sauf pour les réunions où on se rejoint sur le parking, près de l'autoroute* ». Evoquer des solutions comme BlaBla-Car, qu'utilise une voisine retraitée alors qu'eux-mêmes sont très jeunes, les laisse dubitatifs : « *Peut-être pour de longs trajets, mais ici c'est surtout la somme des petits trajets qui fait le kilométrage* ». Pour autant, lorsqu'ils vont à plusieurs dans le village sur une même activité, ils essaient de ne prendre qu'une voiture : « *Je suis pour l'économie d'énergie, mais ce n'est tout simplement pas possible la plupart du temps* ». En dehors de la voiture ils ne voient pas de solution : « *Sans la voiture je prendrai le cheval, et moi la moto* ». La moto est pour lui à la fois un moyen de transport et un loisir. C'est la météo qui dicte le choix : « *Le plaisir il est quand même avec la moto* ».

Dans cette ruralité, la question de la mobilité est moins celle des derniers kilomètres que celles des premiers, et souvent des dix premiers. Se donner rendez-vous à Vittel pour partager une

voiture qui ira ensuite à Nancy nécessite de faire dix kilomètres en amont. Se donner rendez-vous à Thuillières et en partir est une gageure.

Nous voyons également que la place de l'enfance est essentielle dans les choix liés à la vie dans un village. Même s'ils n'appartiennent pas à la même génération, nous avons ainsi deux enfants d'agriculteurs qui emménagent dans le village, l'un pour revenir à la source, l'autre pour construire une famille. Le premier a un coup de cœur pour une maison au centre du village, parce que la ferme Lorraine, celle de ses parents était au cœur d'un village, ouverte et tournée vers le voisinage. Le second, plus jeune, emménage à l'écart de ses voisins, avec l'image de la ferme de son père, plus isolée et à l'écart du centre du village. Même lorsqu'elles sont paysannes, les ruralités ne se superposent pas toujours.

3.3. S'installer avec des enfants

Les couples avec enfants qui se sont installés récemment à Thuillières ou dans les environs sont rares. Pour l'un de ces couples la situation semble plutôt favorable, pour l'autre couple cela paraît plus compliqué.

Le premier couple s'est installé par commodité, avec ses trois enfants en garde alternée. Il faut dire qu'ils étaient originaires d'un village voisin : « *Je suis originaire d'Esley, juste à côté de Thuillières. D'abord on était locataires dans le village et ensuite on a acheté. Je suis venue à Thuillières en premier parce que ça permettait aux enfants de rester dans le même collège, qu'ils soient chez moi ou chez leur père. Ils ne changeaient pas d'école et il n'y avait pas plus de déplacements voiture à faire. Il y a le bus qui passe à Thuillières et il y a le bus qui passe à Esley et qui ramène les enfants à Vittel* ». S'ils sont venus à Thuillières c'est aussi pour éviter de se retrouver à Vittel, qui plus est dans un immeuble, alors qu'ils étaient habitués à vivre dans une maison : « *Mes enfants ne voulaient pas aller à Vittel et surtout en HLM. Habiter Thuillières c'était éviter le HLM et je n'ai pas voulu leur imposer ça. Mon fils surtout, qui a 22 ans, voulait vraiment rester à la campagne. Il adore la forêt, la chasse, le bois. Lui Vittel ce n'était pas la peine. De toute façon on est vraiment des campagnards* ».

Parce qu'ils sont issus du monde rural et parce que l'installation à Thuillières a même un côté pratique, les choses se passent plutôt bien : « *Maintenant on s'y plaît. Mon compagnon fait partie du conseil municipal. On a fait partie de l'association. On a de bonnes relations avec nos voisins, avec tout la monde. C'est un village où on se sent chez nous* ». Leurs enfants sont également satisfaits d'être à Thuillières, même si, pour l'un d'eux, le fait d'être adolescent dans un village où les enfants sont rares et les sensibilités vis-à-vis de leurs potentiels débordements exacerbés, peut parfois être problématique.

Pour un autre couple, venir habiter un village à côté de Thuillières a résulté d'un calcul intégrant de multiples composantes : « *Mon père est de Paris, ma mère d'Alsace, ils se sont rencontrés à Tours et avec les mutations se sont retrouvés à Vittel dans les années 70. Mon mari est de Bulgnéville, avec une famille implantée ici* ». Leur maison est à l'origine à mi-distance entre le lieu de travail du mari ou de la femme, avec des temps de trajets équivalents : « *Et c'était le bon compromis, à l'époque. La mobilité était inévitable, vue la conjoncture à l'époque (il y a 10 ans). Donc on n'a pas vu de contraintes, tout de suite, de la garde de ma fille qui venait de naître parce que maman était à Vittel* ».

Les choses ont cependant changé : « *Avec la crise économique mon mari a été licencié donc toutes les cartes ont été rebattues. Lui a retrouvé quelque chose sur Vittel, maman est décédée. Le village n'est plus au milieu de nos activités* ». Ils ne voient plus l'avantage de rester dans le village : « *Habiter ici c'est une contrainte surtout vis-à-vis de la petite. C'est nous qui pallions les difficultés et qui la véhiculons. Faut faire les trajets mais surtout s'organiser pour être disponibles. Et c'est compliqué* ». Pour l'école ils n'ont pas le bus : « *Donc c'est tous les jours quinze kilomètres par quatre. Ensuite il y a la musique et tout le reste. Ça fait beaucoup de kilomètres par semaine et beaucoup de difficultés d'organisation* ». S'ils font tout cela, c'est avant tout pour ne pas pénaliser leur fille : « *La petite n'a jamais été gênée. On s'arrange toujours pour lui faciliter un maximum les choses. Mais elle est complètement dépendante de nous pour ses déplacements, même pour l'école, parce qu'elle n'a aucun moyen de rentrer à la maison toute seule. Même si par ailleurs elle est vraiment autonome,*

avec l'habitude d'être seule et de se gérer. Déjà toute petite, même à 6, 7 ans elle savait être autonome, du fait que nos horaires de travail décalés faisaient qu'elle se retrouvait par moment seule ».

Ils regrettent également de ne pas pouvoir bénéficier des mêmes services que les enfants de Vittel : *« En étant de l'extérieur de Vittel tu n'es en fait prioritaire pour rien. Donc il a fallu qu'elle aille aussi à droite à gauche, avec des gens que je ne connaissais pas forcément pour nous dépanner ».* Ils voient malgré tout un avantage à cette situation. Leur fille est ainsi très autonome : *« Mais aujourd'hui elle rentre au collège et elle connaît énormément d'enfants, de centres de loisirs différents, des gens qu'elle a côtoyés ailleurs, par la force des choses. Donc elle a vachement d'ouverture. Autant pour nous, c'est hyper compliqué, autant pour elle c'est une aisance au niveau personnel. Elle a gagné en confiance en elle, en ouverture ».*

Ils aimeraient cependant encore s'installer à Vittel : *« Avant tout pour elle. Je voudrais qu'elle puisse réellement fonctionner en autonomie. Aller à l'école, à la musique... si elle veut aller à vélo à l'école qu'elle puisse le faire, si elle veut rentrer parce qu'elle a permanence, pareil. Pour son épanouissement personnel ».* Ce choix serait également financier : *« Sur la durée on gagnerait forcément, même si la maison est plus chère au départ. Moi seule je fais déjà 100 km par jour et je bosse sur 5 jours. Donc le calcul est vite fait ».*

Ils ne voient pour autant pas l'avenir de leur fille dans le secteur : *« Moi je veux qu'elle ait un maximum d'ouverture, qu'elle puisse voyager partir, peut-être dans un pays francophone. Il faut qu'elle puisse sortir de ça. Ici il n'y a aucune possibilité. Il n'y a pas d'entreprise. Et elle est préparée à ça. Ah oui ».*

Même eux pourraient quitter la région : *« Si on a la possibilité de partir on le fait. Mais il faut pouvoir vendre et c'est compliqué. On aurait déjà eu d'autres perspectives, mais c'est dur de vendre un bien dans une campagne qui se vide ».* Pourtant, eux aussi vantent la qualité de vie dans le village : *« Ici on a une super qualité de vie. Ma fille ne se verrait pas dans une grande ville. Elle adore la nature. Ici on a de l'espace dans la maison. Elle n'aura pas ça ailleurs. En partant on sait qu'on y perdra,*

mais un moment on a plus le choix parce qu'on aura des avantages au niveau praticité qui prendront le dessus¹⁸ ».

3.4. S'installer seul à Thuillières

Parmi les nouveaux arrivants, certains peuvent également s'installer seuls, avec une grande part de hasard : *« J'aurais pu me trouver en Normandie, mais j'ai pu trouver dans les Vosges ». Le hasard d'un emménagement à Thuillières est néanmoins lié au choix de conditions particulières : « Je travaillais à Lignéville¹⁹. Je ne voulais pas trop m'éloigner de mon travail et je cherchais une maison avec du terrain. J'ai atterri à Thuillières parce que je connaissais la propriétaire de la maison ». Ces conditions n'étaient pas réunies à Contrexéville : « J'habitais Contrex à l'époque. C'était un appartement, un HLM. Je voulais une petite maison avec un bout de terrain pour mon chien. Et là j'ai pu avoir le chien et la place pour mes chevaux. C'était plus un rêve de gamin d'avoir mes chevaux et de trouver une maison comme ça, que ce soit à Thuillières ou ailleurs c'était, n'être pas trop loin du travail, avoir une maison avec les chevaux derrière ».*

Il était originaire d'une ville moyenne et ne pense pas y retourner : *« Maintenant que je suis établi ici je n'ai plus spécialement envie de repartir là-bas. Le village est à taille humaine. On se connaît plus ou moins tous. On est à la campagne. Ce n'est pas pollué. C'est vrai qu'il faut prendre la voiture pour tout faire mais on est quand même dans un village agréable et propre ».*

Pour nouer des contacts dans le village il est allé au-devant des gens : *« Je suis arrivé en hiver, avec pas grand monde dans les rues, c'est donc plus moi qui suis allé vers les autres. J'ai aussi participé aux activités de l'association et j'ai pu rencontrer des gens ».*

Il est aussi impliqué dans la vie municipale : *« Je suis membre du conseil municipal depuis 4 ans. Je venais d'arriver. On m'a demandé si ça m'intéressait d'être sur une liste et finalement ça s'est fait et c'est intéressant. Ça se terminera l'année prochaine ou ça continuera, ça dépendra du projet.*

¹⁸ Ils devraient déménager en avril 2020 à Vittel.

¹⁹ Petit village proche de Thuillières.

D'être de l'extérieur ça a même été une chance. Les gens du village avaient envie d'idées nouvelles et de changer de têtes. Presqu'aucun des membres du conseil municipal n'est natif de Thuillières ».

4. Revendications, culture et avenir du village

4.1. Les revendications

Les revendications ne sont pas forcément nombreuses dans le village, tout au moins au premier abord : *« Comme c'est là c'est bien »*. Les villageois ont le plus souvent intériorisé le fait qu'ils ne retrouveront plus les services publics, ni les commerces, ni les médecins : *« Une fois que les choses sont parties, elles ne reviennent plus »*. Ils aimeraient qu'on ne remette pas en cause ce qu'il leur reste. Ils attendent surtout qu'on les respecte : *« Les gens de la campagne méritent d'être respectés pour ce qu'elles sont. J'ai longtemps fréquenté des gens des villes qui avaient par rapport à la campagne une espèce de surplomb, une certaine condescendance. Des fonctionnaires qui viennent administrer les petzouilles, les paysans et qui reviennent dans leurs villes le vendredi soir. Moi je crois que dans la ruralité les gens ont besoin qu'on les respecte, qu'on comprenne ce qu'ils sont, pas des attardés, pas des gens sur lesquels on va greffer des clichés »*.

Pour ceux qui ont une activité professionnelle mais sans doute au-delà, les faiblesses du réseau internet et téléphonique sont un handicap. Thuillières n'est pas dans une zone blanche, mais certains endroits, notamment dans le village du bas, sont peu propices aux liaisons internet : *« Il y a des coupures tout le temps. Quand je fais un paiement je dois parfois m'y reprendre à trois fois »*. Les attitudes des opérateurs sont à ce propos parfois surprenantes : *« Quand j'ai déménagé, je n'avais plus de réseau ici, j'ai donc voulu résilier. L'opérateur n'a pas voulu couper la ligne. Pour eux je n'avais qu'à emménager dans un village où il y avait du réseau et pas dans un bled perdu »*.

Lorsque nous demandons directement aux habitants s'il faudrait remettre des bus en circulation, les réponses sont pour le moins peu enthousiastes : *« Les bus ne changeraient rien. Les femmes de mon âge, on a aujourd'hui acquis notre liberté avec et grâce à la voiture. Je ne me vois pas revenir en bus avec mes sachets de course. Je serai la première à ne pas le prendre et ça ferait des frais inu-*

tiles pour le conseil général ». Une habitante évoque pourtant une initiative intéressante, dans le village à côté, avec la possibilité donnée aux aînés de prendre le bus scolaire : « *A Monthureux, le bus de l'école, le vendredi matin, prenait les personnes plus âgées pour les ramener à Vittel. Et il faisait le plein. Ma belle-mère disait, je prends le bus avec toutes mes copines* ». Elle tempère cependant : « *Mais ici les gens ont des voitures et tiennent à garder cette indépendance* ». Le covoiturage existe mais sans être ni organisé ni demandé. Pour les habitants, il n'est pas évident d'avoir, dans un petit village, des offres qui correspondent à leurs besoins. Dans tous les cas, les réponses sont empreintes de doutes : « *Des bus, des moyens de transports, je ne crois pas que les gens à la campagne ont besoin de ça ; Pour moi je n'ai pas l'impression qu'il manque grand-chose, surtout quand on est jeune, peut-être un petit café* ».

Lorsque nous évoquons avec les villageois le fait que leurs demandes sont finalement rares, notamment en termes de mobilité, leurs réponses vont le plus souvent dans cette direction : « *On ne demande rien et on n'attend rien parce qu'on sait qu'on n'aura rien. De toutes façons, on a toujours été déçus* ». Une autre réponse mérite pourtant notre attention : « *Il n'y aura pas de réponse et c'est normal. Ceux qui posent la question ont souvent les mains vides ou des solutions toutes faites. Il faut d'abord respecter les gens, partager, donner confiance, faire découvrir pour avoir des réponses* ». La réponse est accompagnée d'une métaphore : « *C'est comme si tu demandes à quelqu'un qui n'a jamais lu que des romans grands publics quels sont ses goûts en poésie ou en théâtre ? Laisse-le d'abord découvrir et désirer, ou accompagne-le avant de lui poser la question* ».

Nous avons croisé peu de gilets jaunes en 2018 ou en 2019 dans le village. Certains villageois étaient peut-être sur les ronds-points, aux abords de Vittel, Contrexéville ou Bulgnéville, dans des endroits stratégiques qui ne sont plus non plus au cœur des villages. Aujourd'hui, bloquer un village ou même une petite ville aurait moins d'impact que de bloquer les ronds-points. Les flux qui vont le plus souvent des villes vers d'autres villes, évitent les villages qui les ralentiraient.

Le jugement sur les politiciens ou les élites parisiennes est très souvent sans appel : « *Ils nous augmentent l'essence et nous mettent des limitations à 80, mais ceux qui pondent ça habitent à*

Paris ou dans les villes. Ils n'ont pas besoin de voiture et ne roulent jamais à 80 ». La duplicité supposée et pour eux avérée des politiciens est dénoncée : « *Ils disent avec le 80 qu'ils se préoccupent de nos vies sur la route. C'est bien la première fois qu'ils se préoccupent de nous, c'est juste une histoire de fric* ». Leurs discours et les leçons qui sont données sur l'écologie, notamment par rapport à l'usage de la voiture passent parfois mal : « *Quand j'entends qu'on vient nous parler d'écomobilité, je crois rêver. C'est quoi ce nouveau truc, ça vient d'où. Qu'ils nous ramènent des services, on se déplacera moins* ». Les villageois se sentent indéniablement maltraités, également par des médias qui véhiculent une image fautive de la ruralité : « *Quand ils parlent de nous, je ne me reconnais pas. Ici ce n'est pas l'amour est dans le pré. L'idée c'est de faire du fric, pas de nous rendre service* ». Les affaires touchant les politiques ont des effets ravageurs sur des populations qui traditionnellement, dans cette ruralité plutôt conservatrice, avaient foi en la politique. L'intercommunalité ne trouve pas non plus véritablement grâce à leurs yeux : « *L'intercommunalité, rien, rien, rien... à part une ligne supplémentaire sur les impôts. Surtout une intercommunalité qui ne semble pas équitable, sachant que Vittel ou Contrexéville sont surdimensionnés par rapport aux petits villages qui la constituent : « L'intercommunalité profite avant tout à Vittel. Nous on sera toujours la dernière roue du carrosse* ». Le sentiment général vis-à-vis des décideurs est la méfiance ou plutôt la défiance : « *J'ai trouvé curieux que des politiques se penchent vers nous pour rouvrir des cafés alors qu'ils ont tout fait fermer et qu'ils ne voyaient pas la valeur du café en tant que lien social* ».

Le respect est à nouveau invoqué pour faire en sorte que les décisions soient comprises et acceptées, ce qui a priori n'est pas le cas dans le traitement des questions relatives à la ruralité : « *Si tu vas voir les gens et que tu les respectes, et c'est vrai partout dans la ruralité, ça se passe bien* ».

La référence dans le village reste encore le maire : « *C'est quand même une référence pour beaucoup de personnes. Même si les cartes d'identité, les permis de conduire, on n'a plus rien. Dans un petit village comme le nôtre, le plus important c'est de savoir choisir un maire valable* ».

4.2. La culture

La culture n'est pas absente du village, au contraire même : *« On croit parfois qu'il n'y a rien au niveau culturel, mais quand on regarde dans un rayon de 30 kilomètres il y a vraiment de quoi faire ».*

La culture peut être incarnée et cachée au sein du village lui-même : *« On a mobilisé des personnages de l'intérieur, notamment un musicien qui habite le village, qui chante dans un groupe qu'il a créé. Il a été invité à chanter dans le village et les gens d'ici l'ont découvert, quasiment personne ne l'avait jamais vu. Ils ont découvert un gamin du village que personne ne connaissait ».*

La culture est également incarnée par la présence de plusieurs personnes dans le territoire dont l'activité est la peinture, des peintres qui peuvent être reconnus et participer aux activités au sein du village ou alors des peintres que l'on croise sur les sommets de Saint-Baslemont en train de représenter la campagne environnante. La culture, dans le village, c'est tout ce qui est visible, mis en avant ou mis en scène, mais c'est aussi, et sans doute surtout, tout ce qui se partage en dehors de l'espace public, en dehors du regard de l'autre, dans la solitude de créations personnelles, d'écriture privées, de lectures, d'imagination ou de bricolages. Dans les personnages que nous croisons aujourd'hui à Thuillières, cette culture que nous ne savons pas mesurer, est incontestablement présente dans beaucoup de lieux et de têtes.

Dans sa version visible tout au moins, la culture passe beaucoup par l'association Chèvre-Roche, du nom d'un ermitage en forêt de Thuillières. L'association attire également les nouveaux habitants : *« L'association, quand on vient dans le village, on y adhère, on y va doucement et on s'implique. C'est un groupement de personnes qui fait que tu as envies d'avancer là-dedans ».* Les membres du bureau de l'association sont aujourd'hui majoritairement des personnes venues dans le village récemment, tout au moins depuis moins de dix ans. Ceux qui participent aux animations viennent du village, mais aussi bien au-delà du village, de tout le territoire.

Le projet culturel de l'association est également pédagogique : *« Même l'appétence pour la culture ça s'éduque ou ça dépend beaucoup de l'éducation qu'on a eue ; On essaye d'utiliser les compétences de chacun, la culture, le bricolage, la peinture... pour créer des ateliers avec un objectif pé-*

dagogique ». La finalité des actions entreprises est l'ouverture vers l'extérieur : « *L'idée de l'association c'est aussi d'élargir le regard. Parce qu'on pourrait rester fermé sur soi. Il y a bon nombre d'associations qui fonctionnent comme ça, et qui fonctionnent bien. Des comités des fêtes qui organisent le bal du 14 juillet, une choucroute et la Saint-Nicolas. Mais là, on reste dans une communauté qui reste entre elle, sans chercher à s'ouvrir et ouvrir* ».

La méthode employée pour s'ouvrir vers l'extérieur est aujourd'hui éprouvée : « *Le but ce n'est pas seulement de faire venir des choses à Thuillières. Le but c'est que les gens aient vu des choses à Thuillières, vérifient qu'ils sont à même de pouvoir goûter ça et éventuellement puissent aller y goûter ailleurs* ». L'association a ainsi proposé un spectacle de marionnettes à destination de l'ensemble de la population, et pas simplement des enfants. Très peu de personnes se seraient déplacées directement à Neufchâteau pour un tel spectacle. En le délocalisant à Thuillières l'objectif culturel devient également pédagogique : « *Si les personnes ne vont pas à Neufchâteau pour aller voir un spectacle de marionnettes ce n'est pas parce qu'ils n'ont pas la voiture et les moyens pour y aller mais c'est parce qu'ils ne voient pas l'intérêt de le faire. Et là l'éducation peut faire la différence* ». Pour le président de l'association, il s'agit de : « *Tirer parti de tout ce qui existe à l'extérieur, faire venir des choses de l'extérieur mais également donner envie de sortir* ». Dans ce sens, la culture est un cheminement éducatif, demandant de ne pas brûler les étapes, imposant parfois des détours pour faire découvrir la nouveauté : « *Si je vais dans une bibliothèque, je vais spontanément aller vers ce que je connais. Tu ne peux pas me poser la question, quand j'entre dans la bibliothèque : vers quoi, que tu ne connais pas encore, tu auras envie d'aller ?* ».

Susciter la participation de tous les habitants à la vie associative n'est pas forcément évident : « *On essaye aussi d'ouvrir les esprits, et c'est nécessaire aujourd'hui* ». C'est d'autant moins évident lorsque l'objectif de l'association est le partage et l'ouverture, objectifs auxquels personne n'est par ailleurs obligé d'adhérer. Objectifs qui peuvent être controversés dans un village où, comme dans l'ensemble des Vosges, les votes se tournent assez largement vers le rassemblement national :

« Culture, échanges, ouverture d'esprit, acceptation de l'autre, c'est quand même ambitieux dans ce contexte. Ambitieux et indispensable ».

La crainte, lorsque sont évoqués des objectifs culturels, est de voir fleurir des propositions jugées « élitistes ». En cela, le programme des animations proposées sur la commune reste très éclectique, avec une culture qui se veut populaire et qui sait surtout s'appuyer sur les événements traditionnels, la fête du village notamment, pour y ajouter quand même un « *supplément d'âme* » et permettre une distanciation, sans pour autant l'imposer.

En 2019, lors de la fête patronale dont le thème est « *Traditions d'ici et d'ailleurs* », l'association « *La vie ensemble* » de Mirecourt a été invitée à offrir le thé à la menthe, des pâtisseries et des gourmandises préparées et servies par une trentaine de personnes de sept nationalités différentes : Maroc, Kosovo, Syrie, Turquie, Japon, Serbie et Albanie. Dans le contexte des élections européennes qui ont vu dans le village un mouvement de repli à travers des votes eurosceptiques ou nationalistes, cette visite est hautement symbolique.



Figure 4 : Fête du village, 2019, avec participation de l'association "Vivre ensemble" de Mirecourt

La culture visible c'est aussi le château. Le château de Thuillières est un monument historique construit par Germain Boffrand, architecte des Ducs de Lorraine en 1722. Il fait face à l'église du village et abrite le musée Eve Lavallière, célèbre actrice de la Belle Epoque qui est enterrée très simplement dans le cimetière du village, après s'être retirée à Thuillières.



Figure 1 : Château de Thuillères

Son propriétaire, un entrepreneur de la région parisienne, participe régulièrement aux activités du village. Le régisseur du château est par ailleurs président d'une association caritative d'aide à Madagascar. Le château est régulièrement ouvert au public. Les habitants de Thuillères y sont accueillis avec bienveillance. Pourtant, certains d'entre eux n'y sont jamais allés.

La place des enfants dans la culture au sein du village

La culture pour les enfants est une question qui a été posée au sein de l'association : « *Il y a deux ans on s'est recentré. On a dit qu'il fallait qu'on fasse des choses qui concernent plus les enfants* ».



Figure 5 : Les enfants, lors de l'après-midi poésie, organisée par l'association Chèvre-Roche

A son origine, lorsque l'école existait encore, l'association prenait les enfants en compte, notamment par rapport à leurs parents. Elle les utilisait à bon escient comme moteur de sa réussite : *« L'association avait au départ été très tournée vers les parents d'élèves et l'idée de leur proposer des activités. Et c'était halloween, carnaval, la fête foraine, et c'était des temps autour des enfants. J'ai vu des photos avec 15 à 20 gamins. Et ces 15, 20 gamins faisaient venir 40 à 50 personnes pour les activités et les repas qui les prolongeaient ».*

Vouloir se tourner vers les enfants, c'est aujourd'hui obligatoirement s'adapter au fait qu'il n'y a plus beaucoup d'enfants dans le village : *« Aujourd'hui on est dans un village où on a moins de dix enfants. Donc au départ on ne s'est pas centré sur les gamins. Ensuite on a essayé d'ajouter des choses, un atelier bricolage pendant les vacances, plutôt pour les enfants. Mais ils sont peu nombreux. Alors maintenant on est plutôt sur des propositions qui peuvent intégrer les couples, parents-enfants ou enfants-grands-parents. Si la grand-mère fait du pâté lorrain, elle peut le faire avec sa petite-fille ».* L'idée est aussi d'associer les enfants aux activités culturelles, même lorsqu'elles ne sont pas initialement construites pour eux : *« On a fait une animation théâtre qui habituellement recueille 7 à 8 personnes. Maintenant on était 20. Les gamins, au départ il n'y en avait qu'une. La deuxième, je suis allé sonner à sa porte. Et la troisième est venue parce que les deux premières venaient, et du coup, elle est venue avec sa grand-mère ».* L'association les sollicite également pour les activités à vocation environnementales, notamment à travers le ramassage des objets abandonnés sur le périmètre du village lors du traditionnel nettoyage de printemps.



Figure 6 : Ramassage des objets abandonnés dans le périmètre du village

Lorsque nous constatons que les enfants ne sont finalement pas si nombreux dans les activités de l'association, il nous est répondu qu'ils ne sont pas différent des adultes : « *Là encore il y a ceux qui viennent presque tout le temps, et ils sont trois ou quatre, il y a ceux qui viennent par intermittence et ceux qui ne viennent jamais* ». Lors de ces différentes manifestations, il n'est pas rare de voir les adolescents à proximité, observateurs de ce qui se passe, présents à leur manière, mais présents quand même.

La culture c'est aussi un peu le rapport à l'histoire. De ce côté, c'est surtout la mairie qui l'organise, notamment à travers les commémorations des armistices et plus particulièrement le 11 novembre. Là encore les enfants sont sollicités et, en proportion, répondent aussi présents que les adultes.



Figure 7 : dépôt de gerbe du 11 novembre par le maire du village, avec des enfants du villages et des habitants

Dans le cadre du village, même si elles sont complémentaires, les activités de la mairie et des associations sont séparées, et c'est sans doute important, aux yeux des membres de l'association : « *Même si la mairie subventionne l'association, on doit garder notre indépendance et notre droit de ne pas seulement nous adresser aux habitants du village* ».

La chasse

Entre culture et tradition pour ceux qui la pratiquent, parler de la chasse, c'est forcément s'ouvrir aux controverses, parfois virulentes. Tous les ruraux, même dans un territoire où la chasse est omniprésente, ne sont pas adeptes ou même compréhensifs vis-à-vis de cette pratique. Face à des chasseurs qui affirment avoir le souci de l'environnement et qui disent contrebalancer « *les effets pernicieux et dévastateurs de l'agriculture intensive* » en rétablissant les populations de gibier, nombres d'habitants sont pour le moins dubitatifs. Les représentations sur l'alcoolisme des chasseurs, leur inconscience et leur irrespect de ceux qui ne chassent pas et veulent se promener en sécurité dans les bois, ont chez eux la vie dure. La critique des chasseurs peut même venir de l'intérieur, des jeunes chasseurs qui considèrent qu'il faut « *chasser sans prendre l'apéritif, pas comme les aînés* », qui considèrent également qu'il faut laisser une chance à l'animal en ne tirant qu'une seule fois. L'association des chasseurs de Thuillières est sans doute la plus ancienne du village et ne désarme pas dans la défense de cette pratique.

Ceux qui ne viennent pas

La participation aux animations proposées restera toujours soumise à des aléas : « *Dans l'association, il y a des gens que tu verras tout le temps, quelle que soit la proposition. Il y a des gens que tu ne verras que si la proposition leur plaît, correspond au circuit qu'ils ont dans la tête. Et un peu comme au poker il y a des gens qui viennent pour voir. Et c'est sur ces gens-là qu'on peut encore progresser* ». On peut aussi distinguer des raisons différentes dans la non-participation : « *Il y a ceux qui sont nouveaux et qui ne viennent pas, on essaye d'aller les chercher mais sans insister s'ils ne le veulent pas, et il y a ceux qui sont natifs du village et qui ne viennent plus parce que dans un village, il y du passé et du passif* ».

4.3. L'avenir du village

Pour les habitants, l'avenir du village semble tracé : « *On reste dans une phase où on descend. On était 200 dans les années 50, on est peut-être 130²⁰ aujourd'hui et on descend encore. Je ne pense pas que ce sera possible d'inverser le mouvement parce qu'on n'a pas de travail alentour* ».

Rien ne semble à ce stade pouvoir attirer dans les années à venir, sauf à la marge, de nouveaux habitants : « *On peut y venir parce que les maisons sont moins chères, mais avec les enfants et les déplacements, la bonne affaire ne dure pas longtemps* ». Les habitants savent que dans le village ils vieilliront, un peu loin de tout, parfois isolés : « *Comment on fera ses courses, comment on ira chez le médecin, à la pharmacie ? On devient tout doucement une réserve d'indiens* ». Certains d'entre eux imaginent revenir en ville : « *Pourquoi pas un petit logement à Vittel, pour pouvoir acheter mon pain et faire mes courses sans voiture. En plus ici, ce sont de grandes maisons, difficiles à chauffer et pas toujours confortables* ».

Aux yeux des habitants, les jeunes vont continuer à partir, poussés par une mobilité qui les incite à sortir de la ruralité pour s'en sortir. Bientôt il n'y aura peut-être plus de jeunes et d'enfants dans le village. L'avenir devrait être la jeunesse : « *Mais ici il y en a quasiment plus, alors quel ave-*

²⁰ Les chiffres donnés ne sont pas forcément exacts mais ils expriment un ressenti et traduisent malgré tout un mouvement de baisse de la population.

nir ? ». Le ressentiment peut être plus marqué encore, teinté de politique : *« On nous fait mourir à petit feu. Il y a sans doute trop de villages à leurs yeux, alors il suffit de continuer à les laisser se vider de leur jeunesse et d'attendre qu'ils meurent en même temps que leurs habitants ».*

Le réseau de solidarité au sein du village est également appelé à se transformer et l'a déjà fait par ailleurs. Là où les anciens décrivent les enfants comme garants des solidarités avec les aînés, ce sont aujourd'hui et demain encore plus souvent, les sexagénaires qui se préoccupent des octogénaires : *« Je vais faire ses courses. Je lui rentre son bois, je regarde si les volets sont ouverts le matin... ».* D'autres types de solidarités s'exercent encore dans le village : *« Moi je n'ai pas de jardin, mais il y a des gens dans le village avec lesquels je partage. Je me retrouve avec des courgettes, des tomates et en contrepartie je m'occupe de leur maison, et ça, ça me va bien. Ce n'est jamais monnayé mais il y a un équilibre ».* Ces solidarités permettent également à certains habitants de ne pas acheter les fruits, les légumes, les œufs ou la viande dans les grandes surfaces de Vittel ou Contrexéville.

La question du territoire oublié et délaissé est abordée par deux habitantes.

La première récite le texte de la chanson de Gauvain Sers, les oubliés :

Devant le portail vert de son école primaire
 On l'reconnait tout d'suite
 Toujours la même dégaine avec son pull en laine
 On sait qu'il est instit
 Il pleure la fermeture à la rentrée future
 De ses deux dernières classes
 Il paraît qu'le motif c'est le manque d'effectif
 Mais on sait bien c'qui s'passe
 On est les oubliés
 La campagne, les paumés
 Les trop loin de Paris
 Le cadet d'leurs soucis

À vouloir regrouper les cantons d'à côté en 30 élèves par salle
Cette même philosophie qui transforme le pays en un centre commercial
Ça leur a pas suffi qu'on ait plus d'épicerie
Que les médecins se fassent la malle
Y'a plus personne en ville, y'a que les banques qui brillent dans la rue principale
On est les oubliés
La campagne, les paumés
Les trop loin de Paris
Le cadet d'eux soucis
Quand dans les plus hautes sphères couloirs du ministère
Les élèves sont des chiffres
Y'a des gens sur l'terrain de la craie plein les mains
Qu'on prend pour des sous-fifres...

Cette habitante ressent avec amertume cet oubli, par la république, de la ruralité et pour sa part surtout des agriculteurs, un oubli qui perdure et lui fait mal. Elle s'exprime avec émotion et colère : *« Si tu savais comme ils font des efforts, comme ils travaillent et aiment leur métier. Et on les traite comme des moins que rien, comme des empoisonneurs alors qu'ils nourrissent les gens et aménagent le territoire »*. Elle est rejointe sur ce constat par l'un des deux agriculteurs du village : *« L'avenir du milieu rural, de l'agriculture. Je ne vois rien. A part se moderniser sous les critiques. On met pollueurs sur le monde agricole. On n'est pas tous des grands céréaliers, surtout pas dans le village »*. Il fait alors référence au nombre élevé de suicides dans le monde agricole, même à proximité : *« Pour certains, pour s'en sortir, la seule issue restera le suicide »*.

La seconde habitante ne se sent pas oubliée de la même manière, plus aujourd'hui tout au moins. Cela fait trente ans finalement que l'école, les cafés et les commerces ont été fermés. Elle n'attend plus d'être secourue ou même prise en compte par ce qu'elle appelle la République : *« Est-*

ce qu'on est des oubliés de la République : non je ne me sens pas oubliée. Je reste mobile, je suis encore active. Je ne me sens pas oublié de la République. Je crois par contre qu'il y a et qu'il y aura surtout des oubliés du village, si on ne renoue pas avec les solidarités en interne. Si on ne se préoccupe pas de l'autre, de sa santé et de son bien-être ». Et là encore, comme d'autres villageois d'ailleurs, elle souhaite que l'initiative vienne des habitants eux-mêmes : « Moi je vois des choses du côté de la convivialité, et je me rends compte que la convivialité ne peut pas venir seulement du haut, d'un organisme, de la mairie et même de l'association du village ». Pour elle, la solidarité est aujourd'hui morcelée dans le village, avec le risque réel de voir des personnes laissées de côté : « Ce qui manque peut-être parfois, c'est le souci de l'autre. Et dans un village c'est hyper important, surtout quand on vieillit. Le village c'est plutôt des individus aujourd'hui ».

Lorsqu'ils se penchent sur leurs existences personnelles, les habitants estiment être bien dans le village : « On a une qualité de vie à la campagne que je présume bien supérieure à la qualité de vie en ville ». Une qualité de vie qu'ils veulent partager avec leurs enfants, lorsqu'ils reviennent au village, pour le week-end ou les vacances : « Maintenant ce qu'on fait a de la valeur. Nos enfants nous regardent quand même avec bienveillance. Quand ils viennent avec leurs amis, ils n'ont qu'un plaisir c'est leur montrer cette vie, même s'ils ne la vivent pas ».

Vieillir dans le village, et c'est une vraie question d'avenir et d'advenir, pose de véritables problèmes : « Aussi longtemps qu'on pourra rouler en voiture ça ira encore. Après ça deviendra compliqué. On dépendra des autres, si les autres s'intéressent à nous ou si on a de la famille ». Le deuil du permis de conduire dans le village est un vrai problème : « Ne plus conduire, c'est comme s'enfermer et mourir déjà. Ici on a toujours eu besoin de la voiture et de plus en plus d'ailleurs ». Et au moment où cela arrivera, où ils ne pourront plus conduire, adienne que pourra. Pour autant, vieillir à la ville ne leur semble pas beaucoup plus engageant : « Quand je vois les petites mémés à Epinal qui font leurs courses, elles sont vraiment toutes seules. En ville, mais toutes seules. Ici on est heureuses ».

Aujourd'hui, malgré les menaces sur l'avenir, le sentiment de ceux qui sont restés, sur leur vie dans le village, surtout parce qu'il s'agit aujourd'hui d'un choix, reste très positif : « *On est quand même heureux ici. Je ne me verrai pas ailleurs* ». L'idée d'un projet collectif à construire émerge également à travers les discussions avec eux. Tous les habitants ne cèdent pas au fatalisme : « *C'est aussi parce qu'on est un groupe qu'on va avancer, qu'on aura envie de bouger pour le village* ». Cette idée de bouger pour le village pourrait être possible à partir de l'engagement des habitants, de leurs capacités à agir et à être en mouvement : « *Que ce soit pour les adultes ou les retraités, ce n'est pas une ruralité d'ennui, c'est une ruralité d'activité permanente et de projets* ». Ces projets devraient alors être collectifs et naître au cœur de la ruralité, à partir de la certitude qu'ont les habitants de ne rien avoir à attendre de l'extérieur, surtout pas de la capitale : « *Les gens de Paris nous ont assez roulé dans la farine. Nous, on ne leur demande rien* ».

IV. Les jeunes dans le village

groupant les enfants de Thuillières avec ceux des villages voisins, en particulier Saint-Baslemont, les enfants seraient en nombre très insuffisant pour remplir ne serait-ce qu'une classe unique.

Les adultes qui sont issus de la ruralité voient les jeunes comme différents de ce qu'ils étaient eux-mêmes : « *Les jeunes d'aujourd'hui, ils sortent beaucoup moins que nous, ils ont le portable et pour se déplacer c'est les parents* ». Pour eux, ces changements ou évolutions sont en partie dus au fait qu'il n'y a plus d'école communale et beaucoup moins de liens entre les enfants du village : « *Aujourd'hui nos gamins c'est différent. Depuis tout petits, ils sont à l'école à Vittel. Les changements, comme l'entrée au collège, sont moins durs. Ils font déjà partie des groupes. D'ailleurs ils ne réclament pas forcément d'être ensemble dans les classes* ». Ces changements sont de surcroît la conséquence du fait que les jeunes qui ont une filiation longue à Thuillières sont actuellement très largement minoritaires. Ils sont enfin dus aux parents eux-mêmes, à leur rapport au village et à la ruralité, aux transformations réelles ou supposées de l'environnement et à la peur qu'il arrive quelque chose aux enfants. Un sentiment de peur qui, nous le verrons, peut même exister chez les parents issus du village.

Les jeunes dans le village actuel sont donc le reflet de leurs parents, mais avec des nuances cependant. Pour la plupart, ils sont les enfants des citadins qui sont venus à la campagne, il y a vingt ou trente ans. Les enfants en question, même fils et filles de citadins, sont malgré tout quasiment tous nés et ont tous grandi à Thuillières, dans la ruralité. Ils n'ont pour la plupart pas eu l'expérience concrète de la ville, ce qui fait peut-être qu'ils sont différents de leurs parents, peut-être plus ancrés et attachés au village.

Le regard des adultes sur les jeunes est différencié en fonction de l'âge de ces jeunes et de leur groupe d'appartenance. Ce regard est plutôt bienveillant envers les enfants (9 – 13 ans). Il est plutôt méfiant envers les adolescents (14-18 ans), surtout lorsqu'ils participent au groupe d'adolescents du village. Les jeunes adultes n'apparaissent pas vraiment à leurs yeux comme une catégorie particulière. Nous avons vu qu'ils sont peu nombreux ou ne font que passer dans le village pour rendre visite à leurs parents.

Les habitants estiment généralement que les jeunes sont quand même plutôt bien dans le village. Les parents pour leur part apprécient les moments de vie en commun avec leurs enfants, des moments provisoirement facilités par la vie dans le village : « *Pour moi les enfants sont mieux à la campagne. Ils sont aussi plus souvent avec nous, au moins jusqu'au lycée* ».

1. Les enfants (9-13 ans)

1.1. Les enfants et les interactions entre eux au sein du village

Les enfants de Thuillières sont au nombre de huit. Une autre est extérieure à Thuillières et habite Relanges, un petit village à quelques kilomètres de Thuillières, sur la route vers Darney.

Dans le groupe des enfants de Thuillières, quatre filles sont nées la même année, ce qui, dans un village qui a enregistré à peine trois naissances depuis cette année 2008 est remarquable. Au début de l'étude, lors des premières observations, elles étaient encore toutes à l'école primaire, à Vittel. Lors des entretiens, elles viennent d'intégrer le collège de Vittel, en même temps que la fille de Relanges.

Une autre fille est née une année plus tard. Elle reste aujourd'hui la seule enfant de Thuillières à l'école primaire de Vittel.

La dernière vient d'avoir quatorze ans. Elle est en troisième. Elle aurait pu être assimilée au groupe des adolescents mais elle ne les fréquente pas. Elle partage une partie de ses activités avec les plus jeunes, quand elle n'aide pas ses parents à la ferme. Ses trois frères et sœurs sont plus âgés qu'elle. Son cousin et sa cousine sont dans le groupe des enfants.

L'un des garçons a douze ans, l'autre en a treize. Tous deux sont au collège, respectivement en cinquième et en quatrième.

Malgré la proximité relative des âges, il ne nous est pas possible de parler à propos des enfants de Thuillières d'un groupe homogène, semblable à ceux que décrivaient les adultes, en parlant de leurs jeunes : « *Les enfants se voyaient dans le village. On passait énormément de temps ensemble à l'école primaire, faut dire que c'était une classe unique. Je me rappelle qu'on était à 22 en-*

*fants une année ». Lorsque ces enfants arrivaient au collège, après quatre années passées ensemble à l'école primaire de Thuillières, ils restaient encore soudés : *Il y avait le collège et on était aussi soudé ensemble. On retrouvait les enfants avec lesquels on était à la primaires les années d'avant. Faut dire qu'on était à plus de vingt de Thuillières au collège ».**

Aujourd'hui, les enfants de Thuillières ne sont réunis tous ensemble qu'à de très rares occasions, le plus souvent quand ils prennent le bus, ou quand ils rentrent de l'école. Et encore, certains d'entre eux ne prennent le bus que très rarement et sont le plus souvent véhiculés par leurs parents qui les ramènent à l'école en même temps qu'ils vont travailler. Deux des filles sont ainsi concernées : *« Moi je prends moins le bus. Mais parents m'amènent tous les matins parce qu'ils ont les mêmes horaires ».*

Dès la maternelle, les enfants de Thuillières ont été séparés dans plusieurs classes à Vittel. Il en a été de même à l'école primaire. Ces enfants, à l'école, n'ont quasiment aucune expérience scolaire commune. Ils ont très souvent été répartis dans des classes où ils étaient les seuls enfants du village.

Certains de ces enfants ont l'habitude de se retrouver les vendredis soirs chez une habitante qui se propose de les garder, pour un goûter en commun. D'autres enfants viennent alors les chercher à l'arrêt de bus pour s'entre-accompagner jusqu'au lieu du goûter. Ils ont adopté ce comportement pour des raisons de sécurité, en intégrant les craintes de leurs parents. Ils le font également pour des raisons de camaraderie.

Les enfants discutent ensemble lorsque les trajets sont communs, notamment entre le bus et leurs domiciles, mais sans vraiment s'attarder. Au collège, les enfants de Thuillières ont des amis différents et sont intégrés à des groupes comprenant des enfants d'autres village et surtout de Vittel.

Cinq enfants sont entrés au collège cette année. Les adultes décrivaient l'entrée en 6^{ème} comme un choc, une rencontre avec un autre univers, entre des enfants ne se connaissant pas, d'un côté les enfants des villes et de l'autre ceux de la campagne. L'entrée en sixième des cinq filles, en septembre 2019, s'est passée bien plus facilement. Le jour de la rentrée, elles sont toutes venues

séparément, avec leurs parents. Dans la cour, dans l'attente de l'appel et de la répartition dans les classes, elles ont retrouvé leurs amies de l'école primaire, hors village le plus souvent. Les grimaces de dépit ou les sourires à l'énoncé des noms qui s'égrainaient ont davantage exprimés leurs joies ou déceptions de ne pas être avec leurs amies hors village : « *La maman de ma copine de Vittel avait demandé que nous soyons ensemble. Je suis dégouté. Ils ont fait exprès de nous séparer* ». Le collègue ne tient d'ailleurs pas véritablement compte du village d'origine des enfants dans le regroupement des classes. Les filles entrant en sixième sont ainsi réparties dans les quatre classes de 6^{ème} du collège de Vittel²¹, et cela ne leur pose pas de problème particulier.

Dans la cour, elles ne sont que rarement ensemble et encore plus rarement avec les autres jeunes de Thuillières qui sont déjà en cinquième, en quatrième ou en troisième.

Dans le village, trois des filles ont joué régulièrement ensemble au printemps et pendant l'été. Depuis la rentrée, elles restent le plus souvent à deux ensembles. La troisième fille reste le plus souvent chez elle. Sur les cinq filles, nous en avons donc trois qui sont aujourd'hui plutôt isolées dans le village, c'est-à-dire avec des interactions très limitées avec les autres enfants du village mais aussi entre elles, malgré la proximité des âges.

Les deux garçons sont pour leur part plus régulièrement ensembles et complices dans le village. A l'école, ils sont à l'inverse plutôt dans leurs groupes d'âge et avec les enfants de leurs classes respectives. L'un avec les enfants de cinquième, l'autre avec ceux de quatrième. Dans le village, lorsqu'ils ont tous les deux l'autorisation de sortir, ils passent leur temps ensemble : « *S'il n'y avait pas mon copain, je passerai tout mon temps libre chez moi à jouer à la console. Dans quinze ans, si on est encore dans le village, on sera encore amis* ». L'un d'eux est néanmoins déjà attiré par le groupe des adolescents, mais son frère l'empêche encore de les fréquenter, trouvant qu'il est trop jeune.

Les activités différenciantes entre les garçons et les filles ne les séparent pas complètement. Le village leur donne des occasions de se rencontrer : le goûter du vendredi soir, les animations et les fêtes organisées par l'association du village (association Chèvre-roche) et la fréquentation des

²¹ Il y avait a priori quatre classes supplémentaires il y a encore 20 ans.

mêmes lieux. Dans ces lieux, filles et garçons ont toutefois le plus souvent des activités distinctes : à la source, dans la forêt, les premières passent beaucoup de temps à l'observation de la nature tandis que les seconds se retrouvent au même endroit pour des courses de vélo dans les ruisseaux.

La séparation entre filles et garçons est plus marquée hors du village : « *Dans le village les garçons et les filles sont parfois ensemble, parce que c'est un village et qu'on n'est vraiment pas nombreux. A l'école c'est les garçons d'un côté, les filles de l'autre* ». Les moments de proximité peuvent donner lieu à de la curiosité, de l'émulation ou parfois même de la rivalité : courses de vélo dans les chemins embourbés, « exploits sportifs » sur l'abribus, séances d'équilibrisme à côté de la fontaine.

Lorsque les filles discutent, elles restent entre elles : « *On est entre filles* » ; « *Discuter c'est entre filles* ». Lorsque les garçons bricolent, ils le font ensemble, même si les filles peuvent venir les observer, notamment lorsqu'ils aménagent une cabane.

La distinction entre garçons et filles est parfois rendue poreuse par la force des liens familiaux. Ainsi, l'un des filles cherche à s'intégrer aux activités de son frère, elle veille avec un tuyau d'arrosage lorsque son frère manie un chalumeau. Cette distinction est aussi affaiblie par des inclinations de certains pour les activités habituellement définies comme celles des autres. Une autre fille nous dit : « *Ah, si mes parents m'autorisaient à sortir plus, je serais toujours en train de bricoler avec les garçons* ». Cette distinction est aussi refusée, au moins par l'une des filles qui revendique une égalité totale dans les activités : « *Pourquoi on ne pourrait pas faire la même chose qu'eux. Si on ne le fait pas, c'est peut-être parce qu'on n'a pas envie et qu'on trouve ça débile* ». Les filles affirment également qu'à leurs yeux les garçons, et plus particulièrement ceux de leurs âges, manquent de maturité.

L'arrivée de l'automne et de l'hiver, et avant cela la rentrée des classes, ont réduit les interactions entre les enfants, ou du moins les ont ramenées à l'intérieur des maisons : « *En été on voit les jeunes sur leurs vélos dans le village, on hiver on voit leurs vélos devant les maisons. On reconnaît les vélos. On sait qui joue avec qui et chez qui ils sont* ». A cela, il faut rajouter qu'avec un départ du bus à 7 heures pour l'école, à un moment où il ne fait pas encore jour, et un retour à 16h45, lorsqu'il fait

déjà nuit, les occasions de sortir des enfants sont singulièrement réduites. Au moment où les enfants de Vittel se lèvent à peine, les enfants de Thuillières sont déjà dans le bus. Au moment où les enfants de Vittel finissent parfois leurs devoirs, les enfants de Thuillières arrivent chez eux. Au moment où les enfants de Vittel rentrent pour déjeuner chez eux, les enfants de Thuillières sont à la cantine, et cela depuis la maternelle. Cette vie qui se déroule entièrement hors du village et hors du contrôle direct des parents contribue pleinement à la construction de leur autonomie, ou tout au moins d'une forme d'autonomie, sachant que les règles sont parfois plus rigides à l'école qu'à la maison. Lorsque l'école était dans le village, la vie de certains enfants pouvait se dérouler entièrement dans le village, aujourd'hui ce n'est plus possible.

Les jours où il n'y a pas école, nous voyons le plus souvent dans le village les deux garçons d'un côté et deux filles, parfois trois, ensemble de l'autre côté. Certaines filles restent avec leurs parents, leurs frères ou leurs sœurs. Ce faisant, elles peuvent aussi s'adonner à des activités à l'extérieur du village.

Trois de ces enfants sont des enfants du village, par longue filiation, avec les parents et les grands-parents dans le village lui-même. Deux d'entre eux sont frère et sœur et ont deux ans de différence. La troisième, leur cousine, a un an de plus que le garçon. Dans les regards portés par les adultes sur les enfants, le garçon correspond encore complètement à la représentation de « *l'enfant du village* » ou « *l'enfant de la ruralité* » évoquée par les aînés, toujours dehors et actif. Il l'est dans ses attitudes et ses comportements, dans son rapport à la nature et l'environnement et peut-être même à l'école²². Sa cousine, fille d'agriculteurs depuis plusieurs générations, aide ses parents aux soins des animaux au retour de l'école et durant les week-ends. Elle ne fréquente quasiment pas les jeunes de son âge dans le village. Ce garçon et, à un degré moindre, cette fille sont aujourd'hui les seuls à incarner à leurs yeux cette position « *d'enfants du village* ». Ils en ont conscience, s'en amusent parfois à l'encontre de leur ami qu'ils surnomment souvent « *gars des villes* », alors que lui-

²² Pour les habitants, l'enfant du village est forcément un garçon. Les enfants eux-mêmes peuvent penser différemment.

même est aussi plutôt issu de la ruralité, mais pas du même village et pas avec le même rapport à la terre.

1.2. L'attachement au village et au territoire

L'attachement au village se déploie sous trois dimensions : la qualité relationnelle entre les enfants, l'expérience de la nature et la filiation. Pour chacun des enfants, on observe des différences de degrés d'intensité par rapport à chacune de ces dimensions, des différences qui font varier leur attachement au village et la manière qu'ils ont de le vivre.

Nous avons décrit plus haut la variété et la densité des différents rapports entre les enfants et cela participe de manière importante à l'attachement au territoire, au moins pour certains d'entre eux : *« je suis contente de rentrer au village, je peux voir mon cousin alors qu'au collège on ne se croise pas beaucoup »* ; *« Moi pendant les vacances, ce que je préfère c'est rester au village comme ça je peux jouer avec mon copain et on a toujours quelque chose à construire »*. A un autre niveau, l'aspect relationnel avec les adultes importe à l'attachement des enfants. Ces enfants croisent une habitante qui leur offre des mirabelles, font du poney et du cheval avec un autre voisin. Ils vont voir les animaux chez le président de l'association Chèvre-roche. Lorsqu'ils se promènent dans le village, ils saluent presque tout le monde, reconnaissent beaucoup de conducteurs de voitures qui traversent Thuillières. Une des filles le confirme : *« On est dans un village, c'est assez petit, il y a quasiment tout le monde qui se connaît. Des gens viennent te voir. »*

Les enfants dont plusieurs générations ont vécu à Thuillières sont fiers de le rappeler : *« Toute ma famille est ici. Mes parents et mes grands-parents. Dans le cimetière ce sont aussi mes ancêtres »*. Pour les trois enfants concernés, le village est lié à leur famille sur plusieurs générations. Ils connaissent l'histoire du village telle qu'elle leur a été racontée et se l'approprient. Ils racontent des événements, des changements qu'ils n'ont pas traversés : *« Ici ils ont tout enlevé. Pour avoir ces choses, je dois aller soit à Vittel, soit à Contrex pour faire ces activités ou juste pour aller dans les magasins »* ; *« Il manque des choses dans le village, parce qu'avant il y avait plein de choses »*. La facilité avec laquelle ils peuvent voir leur famille plus ou moins éloignée est vécue comme une chance : *« Mon*

papy il vient surveiller quand on fait le blé, parfois il nous donne un coup de main » ; « Mon oncle et ma tante, ils viennent nous aider à conduire les tracteurs quand on fait la récolte, et quand c'est leur tour, c'est nous qui les aidons. On est juste à côté, c'est pratique » ; « Ici c'est le papa de mon papa, ici, c'est la maison de la maman de ma maman, je les vois tout le temps et j'ai un lapin dans le jardin de mon papy ». Ils sont fortement enracinés dans le village lui-même (trois enfants).

Les enfants qui n'ont que leurs parents dans le village, dès lors que ceux-ci participent à la vie du village développent une autre forme d'attachement, souvent moins envers le village lui-même, dans lequel ils n'ont pas de racines profondes qu'envers la ruralité et l'idée qu'ils se font de la ruralité (quatre enfants).

Les enfants dont les parents habitent dans le village sans habiter le village, comme nous l'avions défini précédemment, ont un attachement indirect au village, souvent justifié par le seul fait que leurs parents et eux-mêmes y habitent (deux enfants).

Les enfants manifestent donc une forme d'attachement plus ou moins forte au village. Aucun d'entre eux ne voudrait aller habiter en ville. Ils développent à ce titre un discours très péjoratif sur l'urbain : *« Epinal ou Paris c'est très grand. Il y a plein de trucs mais ce n'est pas pour ça que j'aimerais y habiter » ; « Moi je vais seulement à Epinal pour acheter des vêtements mais je n'ai pas envie d'y rester plus » ; « Tu te rends compte à Paris tu peux vivre dans un deux pièces sans jardin », « Moi je n'aimerais pas vivre en ville parce qu'ici y a des animaux ».* Pour eux, la ville n'a pas d'odeurs, ou tout au moins pas l'odeur ou les odeurs du village. En plus, elle est essentiellement habitée *« par des gens qui se la racontent et se la pètent ».*

Les enfants accordent une très grande importance à la nature : *« Les villages sont mieux que la ville. En ville on est plus proche des magasins ou des activités mais dans les villages t'es plus en forêt, tu peux te promener, faire des choses que tu ne fais pas en ville ».* Le rapport à la nature induit une forme d'identité propre au village et à la ruralité : *« On n'est pas pareil que les jeunes de Vittel. On est plus proches de la nature, je ne sais pas comment expliquer mais eux ne savent pas ce que*

c'est la forêt ou les champs ». Pour les enfants du Thuillières, la nature commence dans leur jardin : *« J'aime être dehors, chez moi, dans la nature. C'est agréable ».*

Quand ils parlent de la nature, les enfants évoquent très souvent les animaux : *« Je ne sais pas pourquoi mais j'ai toujours aimé les animaux. La nature aussi parce que quand je dis les animaux c'est forcément relié à la nature ».* Ils en parlent comme des biens précieux : *« Pour moi, les animaux c'est important et j'adore la nature. C'est ce qui nous fait vivre, c'est hyper précieux ».* Le but de nombres de promenades des enfants est relié à leur désir de les observer. *« Quand je vais me balader, c'est parce qu'il pleut, pour aller chercher des escargots, les regarder, les prendre en photo » ; « Ma copine elle sait super bien attraper les salamandres et en plus sans leur faire peur ».* Ils peuvent parcourir de longues distances pour les observer : *« Avec mon père on fait souvent le tour de tout le village et on passe par la vallée des papillons, ça fait presque dix kilomètres de marche ».* Cette marche de 10 kilomètres dure près de trois heures, en comptabilisant l'ensemble des arrêts pour prendre d'innombrables photos.

Beaucoup de ces enfants ont des chiens ou des chats, et quand ils n'en ont pas, ils sollicitent les voisins : *« Ma voisine me prête parfois sa chienne pour que je m'occupe d'elle ».* Les voisins vivent d'ailleurs entourés d'animaux que les enfants viennent voir régulièrement.



Figure 3 : Le dindon, comme centre d'attraction

Cannelle, l'ânesse, autre centre d'attention, est le plus souvent tranquillement installée dans son enclos, avec quelques moutons.



Figure 4 : L'ânesse Cannelle

Elle est montée par les enfants lorsqu'ils sont accompagnés d'une voisine. Mais le plus souvent celle-ci sollicite ses propres animaux, Bourriquet et Nénette.



Figure 5 : les enfants chevauchant Bourriquet et Nénette

La nature ce sont aussi les activités, comme la chasse ou la pêche. Un des garçons accompagne déjà son grand-père à la chasse. Il a lui-même une carabine. L'autre garçon accompagne son père à la pêche.

Pour tous les deux, ces activités les relient au territoire, au paysage et à la nature : « *C'est incroyable, on attend des heures dans le silence que la ligne bouge* » ; « *J'adore suivre papy à la chasse, on voit plein de choses et faut se concentrer sur le paysage* ». Le pêcheur relâche les poissons attrapés sans les avoir blessés : « *On pêche le poisson sans lui faire mal avec un hameçon doux et on le remet à l'eau. Si le poisson est blessé, on le soigne* ». Le chasseur rentre avec le gibier partagé de l'association

de chasse. Certaines des filles du village s'opposent violemment à ces pratiques, surtout à la chasse d'ailleurs et plus encore au fait que le garçon en question revendique tirer à la carabine sur les oiseaux : « *Ça ne se fait pas. Il n'y a déjà presque plus d'oiseau* » ; « *J'essaye de nourrir les oiseaux mais il n'y en a plus beaucoup. J'ai mis des nichoirs mais il n'y a pas d'oiseaux qui sont venus* ». Pour ces filles, la chasse contribue à la disparition des espèces et donne à l'homme un pouvoir malvenu sur les animaux.

Pour les enfants, prendre la nature en compte passe aussi par la participation à la collecte des déchets dans le village et alentour, une fois par an : « *La journée pour ramasser les déchets c'est comme si on aidait notre village* ». Cinq des enfants du village y participent depuis plusieurs années.

A la maison, les enfants se disent attentifs aux économies d'énergie : « *J'essaye de tout faire pour ne pas polluer. J'essaye aussi de ne pas gaspiller* ». Ils y ont été sensibilisés à l'école. Ils écoutent les informations et pensent faire plus attention que les adultes, leurs parents en l'occurrence : « *A la maison je fais attention à éteindre les lumières et les ordinateurs. Je fais plus attention que mes parents, parce qu'eux n'ont pas été sensibilisés tandis que nous on travaille ça à l'école et on veut plus protéger la nature qu'eux* » ; « *Je fais attention à la nature. Je pense que la nature n'est plus en bon état. Déjà il y a beaucoup de gaz qui polluent. Faudrait arrêter d'en prendre. On prend aussi trop de réserves* ». Les sécheresses des deux derniers étés les ont marqués : « *les animaux ont souffert. On donnait des feuilles d'arbres aux moutons pour qu'ils ne meurent pas de faim* ». Ils aimeraient revenir à une situation à leur yeux plus normale : « *J'aimerais bien qu'il pleuve un peu plus. Aussi il n'y a plus de neige. J'ai des photos quand j'étais petite avec de la neige super haute* ». A quelques jours à peine de Noël, les températures à Thuillières avoisinent les 15 degrés²³. Pour les enfants, Noël n'est aujourd'hui plus associé à la neige.

²³ Au moment de terminer la rédaction de ce rapport, il fait à nouveau 15 degrés au cœur du mois de janvier. Rappeler qu'il faisait – 15 degrés à la même date en 2006 quand je me suis installé dans le village n'a rien de scientifique, mais les températures moyennes sont, chaque hiver, plus élevées.



Figure 6 : Y-aura-t-il encore de la neige à Noël ?

Les enfants nous parlent beaucoup de balades ou de promenades lorsqu'on les questionne sur leurs activités : « *Moi ce que je préfère c'est être à l'extérieur, on fait du bricolage, du vélo, on va en forêt, on est beaucoup plus libres* » ; « *J'adore aller observer les animaux, avec les copines on réussit maintenant à imiter le cri du dindon* ». Thuillières et ses alentours sont perçus comme un grand terrain de jeu limité géographiquement par les interdictions des parents. L'image du village comme espace sécurisé pour les enfants varie selon les parents. La peur varie également de famille en famille. Plus la peur des parents est prégnante, moins l'enfant peut explorer le territoire, moins il est en relation avec la nature et les autres enfants du village. Cela peut directement jouer sur son attachement à Thuillières. La peur n'est cependant pas seulement le fait des familles venant de l'extérieur. Elle est également genrée, notamment avec la peur de l'enlèvement pour les filles, même chez les parents des « enfants du village ».

Deux des petites filles ne sortent quasiment jamais dans le village sans être accompagnées, par un grand-frère, une grande sœur, leurs parents ou des amis plus âgés : « *Moi ça peut arriver d'aller avec mon grand frère dans le village, des choses comme ça. Je n'irais pas toute seule parce que c'est dangereux et ça me fait peur toute seule* ». Elles jouent le plus souvent chez elles : « *Je suis chez moi. Je reste à l'extérieur ou je joue avec mon frère* ». Elles ne manifestent pas de dépit de ne pas pouvoir sortir davantage : « *Chez moi, quand ma sœur est là on fait du vélo dans le village mais aussi des activités manuelles. Je fais du théâtre. Je regarde un petit peu la télé* ». Elles s'aventurent encore moins souvent en dehors du village si elles ne sont pas accompagnées : *Moi pendant l'été*

avec ma sœur on va dans la forêt, on arrive à la cascade et on regarde le paysage. Je n'irai pas toute seule parce que ça me fait peur ». Notons qu'il s'agit des deux filles qui sont sans doute le moins en contact avec les autres enfants. D'ailleurs, lorsqu'elles se projettent dans l'avenir, elles s'imaginent plutôt vivre en ville.

Les trois autres filles se retrouvent plus souvent dans le village, mais avec des consignes très précises sur les lieux qu'elles peuvent fréquenter et les horaires de retour. Elles ont souvent l'interdiction de se promener seules : *« Je ne peux pas aller en dehors de la maison et du terrain. Quand je suis toute seule je ne peux pas me promener dans le village »* ; *« On va se chercher les unes les autres et on se raccompagne parce que ça rassure les parents »*. Pour l'une d'entre elles, les parents exigent de savoir à tout moment où et chez qui elle est dans le village, ce qu'elle peut regretter. Être seule reviendrait pour elle à ne pas être sous la surveillance des parents : *« Il y a toujours quelqu'un avec moi parce que mes parents ne me laissent pas aller seule. Quand je suis seule, je me balade plus, je peux être libre, sans personne pour me surveiller »*. Pour une autre les consignes sont à peine moins strictes : *« Ma mère elle m'attend à l'heure pile sinon elle s'inquiète, je trouve ça dommage parce que souvent les autres restent jouer et moi je dois rentrer »*.

Toutes les filles ont l'interdiction de sortir du village, d'aller en forêt ou dans les villages voisins, même ensemble, ce que faisaient parfois les filles du village, à leurs âges, dans les générations précédentes.

Les deux garçons pour leur part sont souvent dans le village et même à l'extérieur du village, dans les champs ou la forêt proche. Ils ont, surtout sous l'impulsion du plus jeune, des activités qui ressemblent encore à celles des enfants des générations précédentes, dans la plupart des villages de la ruralité. La construction d'une charrette, puis d'un mirador sur le terrain du grand-père de l'un d'entre eux et la réfection d'une cabane en lisière de forêt ont constitué leurs activités privilégiées du printemps et de l'été. Pour réaliser leurs projets, ils peuvent solliciter les adultes, pour des achats de matériel, des conseils ou même la réalisation d'actes techniques (soudures) qu'ils essayent ensuite de reproduire seuls : Fabrication de chalumeaux artisanaux, avec un briquet et un aérosol pour es-

sayer de souder. Ils sont toujours à l'affût de nouveaux projets, sachant qu'une fois le mirador construit, la charrette réalisée et la cabane sommairement rafraîchie, ils s'en désintéressent. Pour eux, l'intérêt est davantage dans la construction que dans la jouissance de l'objet construit. Lorsqu'il est seul, « le garçon du village » passe beaucoup de temps à la ferme, à travailler chez son oncle. Il est d'ailleurs très naturellement demandeur et volontaire pour les travaux manuels. Il demande ainsi à l'une des filles : *« Tu demanderas à ton père s'il a besoin d'un coup de main pour le bois »*. Lorsqu'il y a des travaux dans le village, il observe ce qui se passe avec beaucoup d'intérêt. Il ressemble parfaitement aux enfants de la ruralité décrit par les adultes dans le chapitre précédent, des enfants qui pouvaient passer des heures à regarder manœuvrer une pelleteuse, qui se portaient volontaires pour aider aux travaux de la ferme et qui restaient beaucoup dans le village. Samedi dernier, il était puni : *« On m'a privé d'aller aider à la ferme, je suis resté dans ma chambre, c'est nul »*.

L'ennui n'est quasiment pas évoqué par les enfants, sauf comme un phénomène normal : *« Parfois je m'ennuie mais en général je fais du bricolage. A la ville je m'ennuierai plus, c'est sûr. D'ailleurs c'est normal de s'ennuyer parfois »*.

Les jeux vidéo et la télé ont une importance secondaire pour les enfants qui ont la permission de sortir et qui aiment se balader : *« Moi je joue quand je suis puni ou quand il fait trop froid »* ; *« L'hiver je regarde plus la télé mais c'est parce que je sors moins »* ; *« Si je suis tout seul je peux jouer aux jeux vidéo mais je préfère sortir bricoler »*. Pour certains de ces enfants, la punition extrême n'est à ce titre pas : *« Tu ne regarderas pas la télé ! »* mais *« Tu ne sortiras pas ! »*

Pour les filles ne sortant peu ou pas du tout, le monde digital a une plus grande importance. Le téléphone portable est utilisé par certains enfants. Il leur a, en premier lieu, été octroyé comme un élément de sécurisation par leurs parents : *« Il m'appelle lorsqu'il rentre à la maison après l'école. Ça me rassure quand je suis au travail »*. Le téléphone permet donc aux parents, par ailleurs souvent pris par leurs activités professionnelles, de garder le lien : *« Elle a comme consigne de m'appeler régulièrement quand elle est seule à la maison. Si elle ne répond pas, je m'inquiète »*.

Cependant, son utilisation dépasse de beaucoup la seule communication : « Le téléphone portable, je l'utilise pour envoyer des messages, des vidéos, pour voir ce qui se passe et surtout regarder des photos d'animaux. Je vends aussi des vêtements ». Les filles passent beaucoup de temps à photographier les animaux et à les inventorier : *« La plupart du temps je prends des photos d'animaux » ; « Mon téléphone c'est pour prendre des photos de moi et des animaux ».* Leurs téléphones portables peuvent ainsi être saturés de ces photos d'animaux, des animaux différents selon la saison et les opportunités : les chenilles, avec un focus sur les chenilles processionnaires cette année ; les gendarmes ; les papillons ou les escargots après la pluie. En ce sens, le téléphone portable est utilisé pour développer et renforcer leur attachement à la nature. Il donne accès à une forme d'autonomie, une autonomie dans leur goût pour la nature et dans l'éloignement relatif des parents qu'il permet.

A la maison également, le portable est omniprésent, notamment lorsque les jeunes s'isolent dans leur chambre : *« Ils disent souvent qu'ils ne font rien, à part être sur le portable, mais quand ils disent qu'ils ne font rien ce n'est peut-être rien qui nous regarde avec le portable ».* Jeux, images et vidéos qu'ils consultent à l'abri du contrôle des parents, avec la volonté d'avoir un peu d'indépendance : *« J'ai quand même le droit d'être un peu libre et de regarder mon portable ».* Lorsqu'ils n'ont pas leur propre portable, ils utilisent volontiers ceux des parents.

Lorsque les enfants communiquent et lancent des appels téléphoniques, c'est généralement avec leurs amis : *« J'ai une tablette. Je peux aussi communiquer avec des copines mais pas de Thuil-lières ».* Lorsqu'on les appelle, ce sont souvent leurs parents, pour contrôler leurs activités.

Quand on les questionne sur leurs activités les enfants évoquent eux aussi l'association Chèvre-roche : *« Il n'y a plus grand-chose mais il y a encore l'association et je trouve que c'est super ».* L'association organise des ateliers. Parmi les enfants, trois filles participent plus régulièrement aux activités, un des garçons également, en fonction des thèmes : *« J'ai fait un atelier théâtre, une troupe de Contrex est venue juste pour nous. Il n'y avait que trois enfants, le reste c'étaient des*

adultes. J'ai aimé le théâtre, l'atelier chapeau avec des fleurs, à la fin on a fait un défilé devant tout le monde, la poésie ».

Mais les activités culturelles ou sportives des enfants ont malgré tout essentiellement lieu en dehors du village : *« A Vittel je fais de la danse et de la musique, du piano du solfège et du chant. Je faisais de l'athlétisme mais les horaires ne correspondaient pas » ; « Je fais de la musique. Flute traversière et du théâtre ».* Ces activités peuvent dépasser le cadre de Vittel : *« Je vais à la gym, c'est ma neuvième année. Je fais aussi des compétitions mais je n'ai jamais dépassé le Grand-Est ».* Elles sont dans tous les cas chronophages, au-delà du temps passé à se déplacer : *« Je vais aussi à la danse à Vittel, à Toul et à Nancy ».* Les enfants peuvent aussi se croiser au hasard d'une rencontre, sans que cela ne soit préparé : *« Je sortais de la musique et on a croisé ma copine et son père au MacDo à Contrex, elle revenait de l'équitation ».*

Même les enfants qualifiés comme les « enfants du village » pratiquent, mais à degré moindre, des activités culturelles et sportives à l'extérieur de Thuillières : gymnastique, rugby, etc... Ils réussissent à les associer à des activités qui les mettent en position d'aider leurs parents dans leur métier (la ferme) ou leur vie quotidienne : *« Je tonds la pelouse avec le tracteur. Mon frère fait la moitié et moi l'autre ».* A 12 ans, le garçon sait conduire le tracteur, s'occuper des animaux de la ferme, couler du béton... et bien d'autres choses en relation avec les travaux manuels. La fille de 14 ans est également autonome : *« Souvent maman me dit de surveiller la traite mécanique des vaches. Dans la famille tous les enfants ont toujours aidé à la ferme, même si après ils font d'autres métiers ».*

Avec leurs parents, les enfants vont se promener à Vittel ou Contrexéville : *« Je me promène avec mes parents dans le parc, je vais faire des courses ».* En allant à Vittel, les deux filles, définies comme moins attachées au territoire, trouvent une liberté qu'elles n'ont pas à Thuillières : *« Je vais aussi avec des amis dans le parc ou la rue de Verdun » ; « Des fois aussi, on se retrouve avec mes amis on va à la piscine ou au cinéma. A la bibliothèque aussi ».* Leurs amies peuvent être plus âgées : *« Mes amies sont des filles de 15, 16 ans, pas des filles de mon âge. Ce sont des amies de la danse ».* Aux yeux des parents, elles sont davantage dignes de confiance : *« Mes parents ne me font pas for-*

cément confiance, mais comme je traine avec des grandes, 5^{ème}, 4^{ème}, alors ça va, vu qu'elles sont plus grandes et responsables ».

1.3. Les déplacements

Lorsque les enfants sortent de chez eux, ils circulent dans le village à pied et à vélo. Ces deux modalités de déplacement sont vécues de manière particulière par les enfants. Dans un mouvement inverse, elles replient et déplient l'environnement, le transformant soit en un milieu de proximité soit en milieu d'aventures et de plaisirs.

Repliement : les enfants sont pressés de se rendre d'un point du village à un autre. Ils utilisent le vélo pour raccourcir et faciliter leur trajet. Le milieu se resserre et les individus sont plus proches les uns des autres : *« Pour aller voir mon papy je prends mon vélo, comme ça j'y suis tout de suite », « Comme j'habite à l'orée du village, ça va plus vite de prendre mon vélo pour aller chez mon copain, comme ça on est presque voisins ».*

Dépliage : les enfants ne sont pas pressés d'arriver quelque part. Prendre le vélo devient une activité en tant que telle. Ils font la course, des roues arrière, prennent plaisir à pédaler. Alors l'environnement se transforme en milieu ouvrant des possibilités de jeu et de plaisir : *« Si j'attends mon copain pour aller quelque part je peux faire des tours d'Eglise à vélo en attendant » ; « Moi je sais monter debout sur la selle pendant que le vélo roule, je le fais souvent dans le village, ça fait peur aux gens » ; « on fait souvent la course, mais mon vélo c'est le plus lent ».* Les balades à vélo dans la forêt sont imprégnées de ce double mouvement : *« A vélo on arrive super vite à la cascade, et après on peut jouer à rouler dans le ruisseau et dans la boue ».*

Les deux garçons ont également fabriqué une charrette. Dans son utilisation nous retrouvons ce double mouvement : tantôt ils s'en servent pour transporter plus facilement et rapidement leur matériel de bricolage lourd d'un lieu à un autre : *« On pose le sceau de béton dessus pour que ce soit plus facile de l'emmener chez mon papy ».* Tantôt ils s'asseyent dessus pour descendre des pentes à toute allure et faire des dérapages souvent peu contrôlés.

Un des deux petits garçons porte son portable dans une pochette brassière. De cette manière il est toujours joignable par sa mère, de nature inquiète qui l'appelle beaucoup. Il est également toujours prêt à sauter sur son vélo. Notons que l'utilisation du vélo est bornée par l'inquiétude variable des parents.

Les déplacements à pied sont également très courants. On retrouve le double mouvement de la perception du milieu : les enfants courent lorsque seule l'arrivée compte dans le trajet. Ils s'arrêtent partout, inventent des activités lorsqu'ils donnent une importance au temps du trajet lui-même. C'est ce qui arrive le plus fréquemment lorsqu'ils marchent à plusieurs. On les observe ainsi faire des étirements sur le trajet pour raccompagner l'une des filles, grimper aux poteaux électriques entre la sortie du bus et l'arrivée chez l'habitante qui les accueille pour le goûter.

Leurs circulations autonomes sont, évidemment, bornées au village et ses alentours proches (forêt, cascade, antenne). Lorsqu'il faut se déplacer hors de Thuillières, les enfants s'en remettent aux adultes. La voiture et le bus scolaire font centralement et quotidiennement partis de leur expérience de la mobilité. *« On marche beaucoup c'est vrai mais on ne peut pas faire d'énormes distances sans la voiture » ; « La mobilité c'est le mouvement mais pour moi c'est plus avec les voitures, c'est aussi quand on marche mais c'est quand même surtout avec les voitures ».*

Ce qui génère ces déplacements nombreux en voiture ce sont surtout les activités extérieures. Celle-ci sont choisies (le sport, musique, danse) ou contraintes : *« Il faut bien aller faire les courses ou aller chez le docteur ou chez le coiffeur ».* Les déplacements en voiture sont également nécessaires pour les visites à la famille lorsque celle-ci n'habite pas à Thuillières : *« Je vais aussi à Darney. Voir ma mamie. Elle est dans un centre pour personnes âgées » ; « Je vais en Moselle ou à Paris pour voir ma famille » ; « Pour aller à Vittel, ce sont mes parents qui m'amènent et parfois les parents de mes amis qui me ramènent » ; « Ma mère travaille à la pharmacie de Vittel, souvent on l'accompagne si on ne peut pas rester à la maison seuls ».*

Les déplacements des enfants se font rarement en covoiturage. Même lorsque deux enfants vont à l'école en voiture, aux mêmes moments, le déplacement se fait dans deux voitures diffé-

rentes. Les enfants apprécient pourtant le covoiturage qui leur donne un temps supplémentaire à partager avec leurs amis : « Avec mes parents et la maman d'une amie qui fait de la musique avec moi, on fait souvent du covoiturage. Ça permet de ne pas prendre deux voitures, c'est mieux pour la planète, en plus je peux être avec mon amie pendant le trajet » ; « Ensemble dans la voiture, on révisé nos devoirs de musique, on fait des photos, on discute ». La présence de l'ami(e) dans la voiture parentale coupe la relation avec le père et/ou la mère. Les enfants construisent alors une bulle privilégiée de relation amicale à l'arrière de la voiture.

Chez certains enfants l'utilisation régulière de la voiture des parents n'empêche pas de porter un regard critique sur son usage : « Avoir une voiture ça ne m'intéresse pas plus que ça non plus. Pour moi le moyen de transport le moins polluant c'est le bus ».

Les enfants observent les adolescents qui circulent en deux-roues. Leurs avis sur les deux-roues sont divisés : certains rêvent déjà d'en conduire, de gagner de ce fait en autonomie ; d'autres sont rebutés par le bruit des véhicules et par l'attitude des plus grands qu'ils ne décodent pas bien encore.

Les enfants comprennent les spécificités de la ruralité et la nécessité de se déplacer avec la voiture : « Par exemple si j'habitais à Paris, j'irais presque partout à pied ou à métro. Mais ici, si tu veux aller à Vittel ou à Contrex t'es obligé d'aller en voiture ». Ils font à ce sujet un constat sans appel : « C'est tout le temps, tout le temps, tout le temps en voiture sauf en bus pour l'école ».

Les enfants ont des expériences variées et plus ou moins nombreuses d'un extérieur éloigné du village, parfois même en relation avec leurs activités culturelles ou sportives : « J'étais en Ardèche, Montpellier, Aix en Provence, Paris... souvent pour la danse ». Ils ont pour la plupart déjà vu la mer, pris le train ou même l'avion²⁴, parfois pour aller dans d'autres pays ou même d'autres continents. Ils ont pu aller dans les musées et en avoir des souvenirs précis : « J'étais voir des musées. Moi c'est le

²⁴²⁴ Les enfants des villages d'il y a trente ou quarante ans pouvaient avoir des expériences bien plus limitées de l'extérieur. La première fois où j'ai pu voir la mer, j'avais 18 ans. La première fois où j'ai pris l'avion, en dehors du service militaire, j'avais plus de trente ans. Le premier musée c'était au-delà de vingt ans... Lorsque nous parlons des expériences variées des enfants du village dans ce domaine, il ne s'agit aucunement d'un jugement de valeur, simplement d'un fait.

musée de l'océan que j'ai vu, c'était magnifique ». Ils ont également visité des parcs d'attraction, parfois relativement proches comme à Fraispertuis, parfois plus éloignés comme le Futuroscope ou Disneyland. Ils sont tous allés au cinéma, plus ou moins souvent parce qu'il faut aller jusqu'à Vittel ou encore Epinal pour cela : « *Cinéma, très souvent. J'aime les films fantastiques et les comédies musicales* » ; « *moi j'y suis aller l'année dernière une fois mais je ne sais plus ce que j'ai vu* ». Les différents statuts sociaux, les écarts de salaires des parents du village impactent la diversité et la fréquence des expériences extérieures. Si le village est dans ce domaine source de diversité, cette diversité n'empêche pas par ailleurs que les enfants se fréquentent, jouent ensemble sans que ces différences ne soient trop fortement ressenties. Il faut dire qu'ils sont si peu nombreux.

1.4. Les lieux fréquentés par les enfants

La cascade

La cascade est située au cœur d'un bois : « *J'aime Thuillières parce qu'ici il y a la cascade* ». Elle est alimentée par une petite rivière qui passe tout à côté de l'ancien ermitage de Chèvre-Roche. La cascade se situe environ à 15 minutes de marche du village. Il est possible d'y accéder à vélo mais les conditions d'accès sont parfois difficiles, surtout lorsque les sentiers sont détrempés. Les garçons peuvent y aller seuls. Les filles n'y vont jamais sans un adulte.



Figure 7 : La cascade dans le bois

Les enfants sont également attirés par tout ce qu'il y a aux alentours et par le chemin qui mène à la cascade.



Figure 8 : Les enfants en marche vers la cascade sous la supervision d'un adulte.

La cascade n'est souvent qu'une étape d'une promenade au cours de laquelle ils passent à proximité du chêne Maurice²⁵. Ils continuent jusqu'à l'ermitage de chèvre-roche en passant au bord ou par une petite rivière, sans poissons mais avec des batraciens et des salamandres.

La promenade vers la cascade représente un des aspects de l'attachement des enfants à l'environnement rural. En y allant, ils scrutent les arbres ou les champs, à la recherche d'animaux. Ils tendent également l'oreille pour identifier les bruits de la nature et hument l'air à la recherche d'odeurs familières, comme celles des vaches ou des chevaux, autant d'odeurs qui ne les gênent pas.

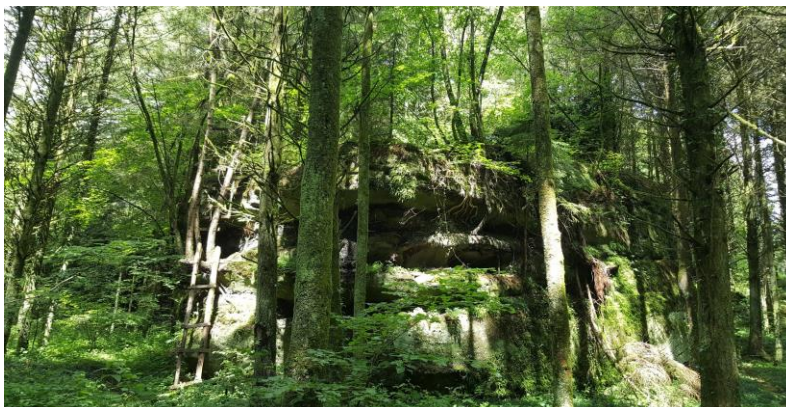


Figure 9 : l'ermitage de chèvre-roche, enfoui sous la végétation

²⁵ Les enfants l'appellent le chêne Maurice parce qu'il est majestueux. Mais il s'agit a priori davantage d'un conifère.

La fontaine

La fontaine est située au cœur du village. Elle est un lieu de rendez-vous commun pour les enfants et les adolescents, mais ils n'y sont jamais ensemble. Lorsque les adolescents y sont les enfants n'y vont pas. Lorsque les enfants y sont, ils s'éloignent dès que les adolescents approchent. Ce sont les adolescents qui dictent la présence des enfants.

Les enfants observent parfois les adolescents de loin, de l'arrêt de bus à proximité ou de la maison de l'une d'elle. Les adolescents se sont un temps servis du parapet de la fontaine pour faire des figures acrobatiques, en se projetant en avant ou arrière. Les enfants sont plus raisonnables. Ils se contentent de faire la roue ou des roulades et de passer ce qu'ils appellent du bon temps : « *A la fontaine, on discute, on prend des photos et on s'amuse* ».



Figure 10 : enfant à l'abord de la fontaine

La fontaine est par ailleurs un lieu exploité lors des manifestations du village. Elle l'a été très récemment encore, lors de la Saint-Nicolas, avec, en prélude de la préparation de soupes par les habitants du village (soupe contée), un arrêt à la fontaine lors d'une promenade à travers le village. Plusieurs enfants ont d'ailleurs participé à cette soirée et à la promenade.



Figure 11 : Enfants près de la fontaine le soir de la soupe contée

L'arrêt de bus

L'arrêt de bus est un lieu symbolique pour les jeunes du village. Tous y attendent ou y ont attendus les bus ou les taxis qui les ont emmenés à l'école à Vittel. Les bus amenant les enfants de l'école primaire ou du collège ont des horaires décalés. A la sortie du bus les enfants rentrent directement chez eux, la plupart du temps seuls. Deux des parents au moins viennent régulièrement chercher leurs enfants à l'arrêt de bus, par sécurité et précaution. Le matin, en attendant le bus, les enfants peuvent néanmoins discuter entre eux.

Le terrain de foot

Le terrain de foot est au centre du village. Une table de ping-pong et des bancs complètent l'équipement de cet emplacement réservé aux jeunes. Les garçons y jouent régulièrement au foot, surtout au printemps et en été, et plus particulièrement pendant les vacances scolaires. Les enfants y vont parfois, mais sans se mêler aux plus grands.

1.5. Les petits enfants

Dans un village qui vieillit, peu à peu abandonné par les couples en âge d'avoir des enfants, les petits enfants trouvent tout naturellement une place pendant les périodes de vacances, sachant que très souvent leurs parents travaillent et qu'ils risqueraient de se retrouver seuls, parfois en ville.

Pendant ces périodes, le nombre d'enfants dans le village, surtout ceux qui ont moins de 13 ans, peut quasiment doubler²⁶. Les grands-parents prennent leur rôle à cœur. Ils cherchent également pendant ces périodes à transmettre des valeurs, parfois sans avoir besoin de parler, simplement en partageant des gestes et des regards : *« Nous on est un peu un exemple pour eux, pour nos petits-enfants. On n'en parle pas mais ils nous voient vivre comme cela, avec nos animaux, nos jardins... et ça a quand même du sens, c'est quand même de la transmission. Je crois que ça a de la valeur »*.

Les petits-enfants se mêlent souvent aux activités du village et participent aux différentes manifestations. L'association Chèvre-Roche les prend d'ailleurs en compte, notamment pour la Saint-Nicolas, en offrant des sucreries à tous les enfants qui se trouvent dans le village à ce moment-là et pas seulement aux enfants du village : *« On a pris la décision que, quand des familles font venir des enfants pour la Saint-Nicolas, ces enfants reçoivent également le petit présent »*.

Les petits-enfants trouvent par ailleurs assez vite leurs marques. Ils peuvent alors se mêler aux enfants du village et jouer avec eux : *« Et le plus grand il est avec les enfants du village, mais pas que... Il va aussi à Monthureux, parce que les copains ce n'est pas que dans le village »*.

Ils peuvent même échanger avec les adultes, mais pas avec tous les adultes : *« Les petits enfants vont dans le village. Alors ils repèrent très, très vite les gens qui ont de l'ouverture et ceux qui ne veulent pas les voir »*. Ils peuvent également être ébahis par certains habitants ou certaines situations : *« Alors mon petit-fils va toujours voir ma tante, et il est interloqué parce qu'elle va avoir 100 ans en février 2020 »*.

1.6. La projection dans l'avenir

L'avenir des enfants ne dépend pas seulement de leurs choix Il est fortement dépendant du contexte économique et social et surtout des décisions de leurs parents : *« Ma copine de Relanges va*

²⁶ Les petits-enfants plus âgés sont rarement vus dans le village.

habiter à Vittel à partir du mois d'avril. Ils ont réussi à vendre leur maison. On n'ira plus à la musique ensemble mais on restera amies²⁷ ».

Nous nous intéressons ici à la projection dans l'avenir, liée aux désirs des enfants, en lien avec leur degré d'attachement au territoire. Les enfants nous ont livrés, lors d'entretiens, des récits les projetant vers le lycée, l'université et leur vie professionnelle.

Les enfants ont généralement intégré le fait que dès l'entrée au lycée, quasi obligatoirement en pensionnat, ils seront une première fois séparés du village et de leurs familles pendant les périodes scolaires. Ils resteront néanmoins dépendants de leurs parents pour s'y rendre : *« A quinze ans je me déplacerai pareil, surtout en voiture, en fonction des études. Mais la semaine je ne serai plus à la maison »*. Ils savent aussi que, pour ceux qui iront à l'université, il leur faudra aller plus loin encore qu'Epinal et sans doute avoir une chambre ou un studio pour y vivre seuls ou avec des colocataires.

Ils peuvent évoquer, en fonction de leurs objectifs de vie, des déplacements plus lointains, même très tôt : *« Après, au lycée je serai peut-être loin. A Nancy ou même voir à Paris. Ça me gênerait parce que je ne pourrai plus être proche de la campagne mais si je fais mes études à Paris je trouverai plus facilement un métier ailleurs, peut-être même pas en France, près de la mer, dans une campagne »*.

En majorité, les enfants se projettent dans un avenir professionnel qui leur permettrait plutôt, comme ils le désirent, de rester dans un territoire rural. Une d'entre elle envisage ainsi de vivre dans un village entre Thuillières et la Bretagne, plus près de la Bretagne quand même.

Trois filles aimeraient pratiquer le métier de vétérinaire, éventuellement de médecin : *« Je voudrais être dans la médecine. J'aime bien la médecine en fait, soigner des personnes ou des animaux »*. La fille des agriculteurs a le souhait d'être assistante sociale tout en continuant à entretenir d'une manière ou d'une autre son rapport aux animaux et à la ferme.

²⁷ Cela fera encore une enfant de moins et un jeune couple de moins dans cette ruralité de petits villages proche de Vittel.

Les deux filles plutôt à l'écart des relations avec les autres enfants ressentent un attachement moins marqué au village. Elles se projettent dans un avenir probable en ville : « *Moi j'aime bien ce département parce que j'ai grandi mais mon rêve c'est d'aller à Londres. Je voudrais être actrice dans des film fantastiques ou des pièces de théâtre* ».

Les deux garçons sont les seuls à affirmer qu'ils aimeraient rester vivre à Thuillières même. Si l'un n'a encore qu'une idée vague du métier qu'il désire exercer : « *Moi je veux faire un métier manuel. Je ne supporterai pas rester dans un bureau* », l'autre, « *l'enfant du village* », sait précisément ce qu'il fera : *il sera grumier comme son père et son grand-père* ». Il peut indiquer précisément sur la carte de Thuillières l'endroit où il construira sa maison. Le premier garçon espère garder un lien qui lui est particulièrement cher et qui participe, comme nous l'avons signalé, à son attachement au territoire : « *Ben je serai encore à Thuillières et si mon copain aussi, on sera encore amis* ».

Les enfants sont en général capables de porter un regard lucide sur leurs avenir : « *La danse, j'aimerais en faire mon métier mais c'est hyper dur. Faut rentrer dans des grandes écoles. Je ne sais pas si je pourrais* » ; « *Quand j'étais petite j'aurais voulu avoir un très bon niveau en gymnastique mais c'est trop tard à 11 ans* ».

Celles qui projettent un avenir loin de Thuillières évoquent cependant l'attachement envers leur famille et la difficulté potentielle de s'en éloigner. Elles disent qu'elles reviendront d'ailleurs les voir, régulièrement, « *tous les week-end* », ou parfois très occasionnellement : « *Si je n'habite pas en France, je reviendrai tous les ans, pour voir mes parents* ».

1.7. Le regard des enfants sur l'adolescence

Les enfants ont un regard contrasté sur l'adolescence. L'ainé des garçon, âgé de 13 ans, voudrait l'être rapidement pour être admis dans le groupe des adolescents. Il essaye de participer à leurs réunions, mais il n'est pas encore accepté par eux.

Une des filles attend également l'adolescence avec une certaine impatience, mais en prenant soin de se démarquer des adolescents qu'elle voit dans le village et plus souvent encore au collège :

« Je suis pressée d'être adolescente mais je ne serai pas comme eux. Ils font n'importe quoi, surtout les garçons ».

Les adolescents sont souvent, aux yeux des filles, des individus bizarres : « C'est des gens qui grandissent beaucoup physiquement et mentalement un petit peu ». Même dans leur propre famille, la communication avec les adolescents est difficile : « Avec mon frère, je ne fais pas d'activité. Il n'est pas actif, il est toujours sur son téléphone, vu que c'est l'adolescence il n'a pas envie de bouger ».

Une des filles est plus catégorique encore : « Rien que d'y penser ça me dégoûte, ils sont vulgaires et en plus ils puent ». Les adolescents sont aussi pour elles ceux qui ont des deux-roues, qui font du bruit et ne respectent pas les règles.

Les filles espèrent dans tous les cas qu'elles ne seront pas comme ces adolescent-là : « Moi, quand je vois mon frère, j'essayerai de faire des efforts pour ne pas être comme lui ». L'une d'entre elle confesse : « Ça me fait peur. J'espère vraiment que je ne leur ressemblerai pas ».

Cette mise à distance s'accompagne néanmoins d'un intérêt discret, souvent inavoué. Les enfants cherchent les adolescents, vont espionner leur planque, surveillent leurs mouvements et s'informent sur les histoires personnelles des uns et des autres.

Le passage de l'enfance à l'adolescence est une autre forme de mobilité, indépendante du déplacement physique, mais suscitant des questions et des interrogations fortes chez des enfants qui attendent à la fois avec envie et crainte le moment d'y entrer. En ce sens, la mobilité a également une forte composante psychogénétique qu'il faudrait prendre en compte, plus particulièrement dans le cadre d'un processus d'apprentissage et d'éducation. De la même façon, le regard sur l'adolescence est ici quelque peu biaisé. Les enfants sont très majoritairement des filles. Les adolescents qu'elle observent sont très majoritairement des garçons.

2. Les adolescents

2.1. Présentation des adolescents

Nous rappelons que nous parlons d'adolescents pour définir ce groupe parce qu'ils sont ainsi dénommés dans le village, à la fois par les enfants et par les adultes. Les adolescents sont au nombre de huit dans le village. Leur catégorie est augmentée d'un adolescent venant de Lignéville. Nous analyserons donc les attitudes et conduites de neuf adolescents, huit garçons et une fille. Parmi eux, six forment un petit groupe, même s'ils ne sont que rarement tous ensemble. Deux d'entre eux sont en garde alternée, entre deux villages. Ils ne sont qu'une semaine sur deux à Thuillières. Trois autres sont isolés, plus par volonté que par rejet et ne participent qu'épisodiquement aux activités du groupe.

Être adolescent à Thuillières et dans cette ruralité sans lycée à proximité c'est être contraint de quitter le domicile familial pour se retrouver à l'internat dès la classe de seconde. Comme pour les enfants, nous ne pouvons pas parler d'un groupe d'adolescents homogène, en interaction au sein du village.

Les adolescents ont quasiment tous été à la maternelle et à l'école primaire à Vittel. Beaucoup se sont « pré-orientés » très tôt, vers un lycée professionnel, tout au moins ceux du groupe. Pour ceux qui sont entrés au lycée et sont dans le groupe, ils sont partis dans des lycées différents, tous en internat. Le plus jeune du groupe est encore au collège à Vittel. De ce fait, ils ne se voient que le week-end et pendant les vacances scolaires : « *Les amis de Thuillières je ne les vois pas pendant la semaine parce qu'on est tous dans des lycées différents* ».

Comme les enfants, ils sont sortis très tôt du village pour aller à l'école : « *Ils sortent de Thuillières depuis tout petit puisqu'il n'y a plus d'école à Thuillières, beaucoup plus tôt que nous qui avons connu l'école à Thuillières* ». Ces adolescents-là ont donc un vécu et des expériences qu'il convient alors d'avoir à l'esprit. Un vécu qui n'est ni celui de l'adolescence de leurs parents ni celui des adolescents de la ville, avec des rapports aux parents qui font sens dans le cadre des questions de déplacement et de mobilité.

Les adolescents ne sont pas intégrés à Thuillières comme le sont les enfants. Contrairement à ces derniers, les activités du village ne sont pas pensées ni orientées pour eux, ou tout au moins ils ne s'y intègrent pas. Le groupe d'adolescent s'est approprié la table de pique-nique. Ils « traînent » souvent à côté de la fontaine. Parce qu'il les protège des intempéries, parce qu'il y a un banc et qu'il est isolé du regard des habitants, l'arrêt de bus, est un autre endroit où ils aiment passer du temps ensemble. Aucune infrastructure n'étant prévue pour eux, un voisin leur a cédé une cave dans laquelle ils se réunissent lorsque les conditions météorologiques ne leur permettent pas d'être dehors. Cette cave qu'ils appellent « planque » est un lieu au sous-sol d'une maison inhabitée du village, avec une porte qui reste ouverte et permet l'accès à une pièce à l'abri du vent et des regards extérieurs. Ils se retrouvent, surtout à la nuit tombée et « traînent » ensemble souvent pendant des heures.

Il arrive couramment que le voisinage proche de leurs points de rendez-vous se plaigne du bruit qu'ils font le soir. Ils mettent de la musique, certains arrivent à moto. Les récriminations des habitants proches des lieux de rendez-vous peuvent alors être compréhensibles. Un parent comprend parfaitement la réaction des voisins : « *Quand ils sont sur le banc. Je comprends aussi ceux qui habitent à côté, avec la musique et les motos ça fait quand même du bruit* ». D'autres habitants avancent des explications : « *Il faut admettre que rien n'est prévu pour eux dans le village* ».

Les adolescents du groupe ont, pour leur part, le sentiment d'être stigmatisés. Ils racontent par exemple qu'un des voisins leur a « *déclaré la guerre* ». Ils disent qu'il leur jette des petits cailloux pour les faire partir et ne plus entendre la musique lorsqu'ils se retrouvent à l'arrêt de bus en hiver.

Les adolescents suscitent des craintes et parfois un sentiment de rejet dans le village. Ils semblent incompréhensibles pour beaucoup d'habitants. Certains de ses habitants ne se projettent plus à rebours, dans leur propre adolescence. Ils oublient que les générations précédentes, dont ils faisaient eux-mêmes parfois partis, ont suscité le même rejet : « *Ils ont des soucis avec les voisins s'ils font du bruit à l'abribus mais à l'époque c'était pareil en fait* » ; « *Il y a quelques années, les jeunes avaient même cassé un calvaire. C'était bien pire avant* ». Les parents des adolescents les comprennent mieux mais ils ne veulent surtout pas « *se mettre le village à dos* ». Ils mettent donc beaucoup

de limites aux agissements de leurs enfants. Ils leur interdisent de sortir, leur donnent le plus souvent des horaires stricts et sont attentifs à tout ce qui peut se dire sur eux.

D'autres habitants du village ne voient quasiment jamais les adolescents. Ils ne les voient pas parce qu'ils ne sont pas nombreux, même si leur nombre peut être augmenté par des personnes extérieures, et parce que les endroits où ils se rencontrent, sont très limités.

Les adolescents ne sont plus des enfants aux yeux des adultes. Ils s'éloignent donc, au moins provisoirement, d'une forme de protection et de bienveillance qui s'attache aux enfants dans le village. Ils s'en éloignent également en ne participant quasiment plus aux événements qui rythment la vie du village. De leur côté, les adolescents sont également plus méfiants envers les adultes que les enfants ou les jeunes adultes. Ils sont ainsi plus difficiles à approcher, à questionner, à interpeller. Dans leur groupe, ils restent le plus souvent entre eux.

Trois adolescents de Thuillières ne font pas partie du groupe. Le premier est âgé de 14 ans. Il est en troisième au collège de Contrexéville, le seul jeune de Thuillières dans ce cas. Il est souvent seul et dit préférer que cela soit ainsi : « *Dans le village je suis surtout pour moi. Je peux aller voir les autres, on peut s'amuser mais sans plus. C'est du plaisir tout seul. Une tranquillité, du calme et comme moi j'aime le calme, c'est bien* ». Il est né en Indonésie et a habité à Bali où il était scolarisé dans une école française. Il est revenu à Thuillières avec ses parents, il y a quelques années.

Le deuxième, le fils des fermiers, ne participe qu'épisodiquement aux activités du groupe. Son frère et sa sœur plus âgés ne participaient pas non plus aux activités des jeunes de leurs générations. Leurs parents estiment que s'ils ne fréquentaient pas les autres adolescents c'est en partie à cause d'eux : « *Nos enfants sont dans le village mais ils n'ont pas fréquenté les petits groupes d'enfants dans le village, par notre faute* ». Ils ont ainsi fixé des limites : « *On est amené à rester dans le village donc on ne veut pas d'histoires. Et les enfants entre eux, surtout quand il y a un petit groupe, ça peut aller loin* ». Ils craignent malgré tout que leurs enfants le leur reprochent un jour ou l'autre, surtout les deux derniers : « *Des fois, tu as peur qu'ils te le reprochent, parce que si les deux*

grands sont comme moi, très casaniers, les petits ont plus tendance à rechercher la compagnie des enfants du village, même s'ils ne font pas partie des groupes ».

Le troisième adolescent a été impliqué pendant un certain temps dans le groupe. Il n'y vient plus, tout simplement parce qu'il ne s'entend plus vraiment avec ses anciens amis ou plutôt parce que leurs préoccupations sont aujourd'hui éloignées des siennes. Il est le frère d'un des filles qui ne prend pas non plus part aux activités des enfants dans le village.

2.2. Les activités des adolescents dans le village

Nous utilisons le verbe « traîner » pour qualifier un grand nombre de moments que les adolescents passent entre eux. Nous avons identifié deux acceptions de ce verbe. La première selon le point de vue des adolescents, la seconde selon celui des parents.

« Traîner » selon les adolescents, signifie être à plusieurs dans un lieu sans avoir d'occupation spécifique liée à ce lieu mais dans l'unique but d'être ensemble. On peut alors écouter de la musique, discuter, plaisanter, inventer des utilisations inconnues jusqu'alors à des objets environnants, utiliser son portable pour diverses opérations liées au groupe ou à des personnes qui n'y sont pas présentes. Quand les jeunes traînent, ils ne s'ennuient pas.

Lorsqu'on leur demande de nous raconter les activités sous-entendues par le verbe « traîner » au village, ils nous répondent : « *A Thuillières on boit des coups, on rigole, on s'amuse* » ; « *On écoute de la musique, pratiquement tout le temps parce que l'un de nous a une enceinte portable* » ; « *Dans le village on discute avec des potes. On ne fait pas grand-chose en fait. On boit des coups, les soirs* » ; « *On discute mais comme on se voit beaucoup parfois on n'a rien à se raconter de neuf, alors on est juste ensemble* » ; « *On regarde des vidéos qu'on connaît, mais on les regarde parce que c'est drôle et ça nous fait rire* » ; « *On joue à des jeux sur nos portables, parfois c'est des jeux qu'on peut faire en réseau donc on joue les uns contre les autres, parfois on joue à des trucs différents* ». Leurs activités sont très souvent accompagnées de musique : « *Moi c'est ma vie la musique. Le matin dans*

la voiture, hop. Récréation, pause clop, mes écouteurs. Pas trop fort pour parler avec les autres en même temps mais chaque fois j'ai mes écouteurs, tout le temps, tout le temps, tout le temps ».

« Traîner », dans la bouche des parents, signifie se mettre dans une situation où on ne fait rien ou pas grand-chose. Souvent perçu comme un signe de désœuvrement, « traîner » revêt alors une connotation péjorative. Cette connotation péjorative intègre également l'inquiétude des parents. Lorsque les adolescents « traînent », les parents imaginent que leur inactivité les expose à toutes sorte de dangers : « *Quand ils ne font rien c'est là où ils peuvent faire des bêtises* ». Les adolescents eux-mêmes le disent : « *Lorsqu'on traîne, on peut rigoler, regarder des vidéos, sur le téléphone, on peut déconner aussi* ». « Déconner » est une « activité » parmi d'autres dans le vocabulaire adolescent. Mais « déconner » peut vouloir dire : « *faire des paris stupides* ». Déconner peut encore vouloir dire se lancer des défis, se mettre en concurrence, certes sur un mode ludique mais avec l'expression : « *tu n'es pas capable de ...* ». L'espace et le temps où ils traînent s'ouvrent donc parfois sur des confrontations au risque. Ces « rituels » font partie de la construction de la subjectivité des adolescents : « *On invente pas mal de trucs, parce que ça nous fait rire, surtout le soir, une fois on a mis feu à nos semelles et après on courait super vite pour les éteindre* ». Même si les jeunes du village se disent plutôt raisonnables, les parents n'ont sans doute pas entièrement tort de s'inquiéter, comme tous les parents d'ailleurs, même en dehors du territoire rural.

Le vendredi soir les adolescents rentrent à Thuillières. Ils sortent du lycée en fin de journée et prennent directement le bus pour rentrer : « *J'arrive chez moi à 17h30. Je mange, je range mes affaires et je vais voir mes potes, souvent à Thuillières* ». Ils peuvent venir un peu plus tard, après le rugby ou le foot pour ceux qui ont des activités sportives : « *Quand je sors de l'internat le vendredi je suis à 18 heures chez moi et à 19 heures je dois être au foot jusqu'à 21 heures* ». Ils dînent avec leurs parents et sortent ensuite se retrouver jusqu'à des heures parfois avancées : « *Je sors jusqu'à point d'heure. Si c'est trois heures du mat, c'est trois heures* ». D'autres rentrent chez eux plus tôt, le plus souvent parce que cela leur est imposé par leurs parents : « *Je sors jusqu'à 23 heures. C'est l'heure butoir, que ce soit vendredi ou samedi soir et le dimanche soir c'est 21 ou 22 heures maximum* ».

D'autres encore rentrent tôt parce qu'ils ont des activités programmées le samedi matin : « *Il est 19 heures quand j'arrive. Je sors voir les potes. Après je rentre il est 22 heures maxi, après je dors. Souvent le lendemain je vais faire du sport. Je me lève tôt* ».

En général, le samedi soir, le diner passé, ils sortent se retrouver pour « traîner » au centre de Thuillières, comme la veille au soir : « *Un peu de musique, un peu de tabac, un peu d'alcool des fois. On trouve toujours un truc à faire de toute façon* ». Des amis à eux viennent parfois des villages alentours ou de Vittel lorsqu'ils ont des motos ou des voitures. L'un d'eux vient de Lignéville, tous les vendredis et les samedis soir de chaque semaine : « *Thuillières, il n'y a pas beaucoup de jeunes, mais il y a Lignéville qui vient. On arrive à s'ambiancer quand même* ». Les adolescents de Thuillières ne peuvent pas se déplacer facilement : « *C'est moi qui vais à Thuillières parce que tous les autres n'ont pas de motos. En plus je suis seul de Lignéville et je ne vais pas faire déplacer tout le monde vers chez moi. Moi je suis la pièce rapportée* ». Le nombre limité de jeunes est d'ailleurs récurrent dans le territoire. Quand les jeunes de Lignéville « *descendent à Thuillières* », ils sont trois ou quatre au maximum. L'un d'eux a une voiture. Mais il n'est plus tout à fait dans le groupe : « *Avec sa copine c'est déjà un couple de petits vieux alors qu'ils ont 18 piges* ».

Le dimanche matin certains dorment tard, jusqu'à 11 heures ou midi. Un autre est debout à l'aube, quelle que soit l'heure à laquelle il s'est couché la veille, pour aller à la chasse, pendant la saison, avec l'association de chasse de Thuillières ou de Lignéville : « *Le lendemain matin, le plus souvent je vais à la chasse ou à la pêche. Même si je me couche tard, rien ne peut me faire rater une matinée de chasse* ». Il est lui-même fils de chasseur. Le fils des agriculteurs commence déjà son travail dans les champs ou avec les animaux : « *Je sais que je dois être en forme pour aider mes parents le week-end, dès le matin souvent* ».

Le dimanche soir, avant de repartir le lendemain pour l'école, les adolescents restent souvent en famille : « *Dimanche soir en famille un peu, mais si on peut sortir on sort* ».

Pendant les vacances, les adolescents du groupe se voient régulièrement, pratiquement tous les jours. En fonction de la saison, leur lieu de rencontre privilégié varie : « *Quand c'est l'été c'est à la table, on préfère traîner dehors, et en hiver c'est à la cave* ».

Mis à part l'adolescent de la ferme, les deux autres adolescents qui ne fréquentent pas le groupe restent beaucoup plus souvent chez eux. Ils développent d'avantage d'activités d'intérieur. Ils utilisent leur ordinateur, iPad, téléphone pour toutes sortes d'usages. Ils regardent la télé. Ils lisent : « *je lis des mangas et parfois des romans. Je passe beaucoup de temps à regarder des séries sur internet. Je joue pas mal à des jeux vidéo* » ; « *Je suis beaucoup les réseaux, surtout snap et Instagram* ». Ils se promènent parfois dans le village. L'un d'eux a découvert un kiosque à livres dans une ancienne cabine téléphonique du village : « *J'ai trouvé la cabine il n'y a pas longtemps et j'ai regardé s'il y avait des choses qui m'intéressaient. Comme j'étais curieux je suis allé voir... Je vais en forêt, au kiosque pour me prendre un bouquin et lire pendant une heure avant de rentrer chez moi* ». Parfois, il joue également au foot avec les jeunes du village, mais rarement : « *Souvent j'y vais seul. Pour être au calme* ». Il dit passer beaucoup de temps à ne rien faire : « *Rien faire c'est, s'asseoir, attendre que quelque chose se passe, s'ennuyer un peu. Je peux attendre une heure comme ça. En fait c'est comme en cours, une heure, ça sonne et il s'est passé quoi en fait pendant ce temps. Je suis présent physiquement et absent mentalement* ».

A la ferme, l'adolescent ne traîne pas pendant qu'il participe aux innombrables tâches nécessaires à la bonne exploitation de la ferme. Les tâches qu'il accomplit sont profondément ancrées dans le lieu de vie et destinées à ce lieu, la ferme en l'occurrence. « L'être ensemble », avec ses parents mais aussi les animaux et la nature est quelque part une conséquence du travail à la ferme.

C'est la solitude qui engendre le plus souvent l'ennui chez les adolescents du village. Paradoxalement, l'ennui est plus souvent exprimé chez ceux qui sont dans le groupe que chez ceux qui sont isolés : « *Quand je suis seule chez moi j'essaye de trouver un arrangement pour voir d'autres personnes. A Vittel surtout. Parce que seule je m'ennuie. Je ne sais pas trop quoi faire. Je regarde ma série. En ce moment c'est Lucifer. Je mange tout et n'importe quoi* ».

2.3. Les activités des adolescents à l'extérieur de Thuillières et leurs déplacements

Les adolescents, comme les enfants pratiquent des activités extrascolaires durant le weekend, à partir du vendredi soir. La plupart de ces activités ont lieu à Vittel. Sans voiture et avec seulement deux motos pour le groupe, les adolescents de Thuillières sont peu mobiles au niveau instrumental. Leurs parents les véhiculent souvent : *« C'est toujours ma mère qui m'amène au foot et vient me chercher. Quand il y a des matchs elle vient tout le temps me voir mais elle doit m'emmener une deuxième fois le dimanche matin ».*

Durant la journée du samedi, ils passent du temps ensemble. Ils s'arrangent souvent pour qu'on les emmène à Vittel où ils se rassemblent en groupe avec d'autres amis de Vittel ou d'autres villages. Ils boivent un coca dans un bar, vont à l'auto-école. Parfois, mais plus rarement, ils vont au cinéma en fin d'après-midi : *« Le samedi, j'ai mon heure de conduite. Du coup je passe généralement mon après-midi sur Vittel, avec mes amis et puis après on rentre chez nous. C'est toujours la même chose en fait. Mais c'est cool »* ; *« On est sur un banc, on écoute de la musique sur nos téléphones, on discute ensemble ».* Le soir, ils rentrent dîner avec leurs parents. A nouveau, le retour doit être organisé : *« c'est plus facile de demander à la mère de mon copain de nous ramener tous les deux »* ; *« Là encore c'est en général ma mère qui me ramène. Elle fait beaucoup de trajets. Si vraiment je l'embête trop, alors j'appelle mon père. Il le fait aussi, mais des fois, il râle. Je n'ai pas que ça à faire. Il gueule mais il vient quand même me chercher ».*

Parfois, le samedi soir, après le dîner avec les parents, ils s'organisent à nouveau pour se rendre à la soirée d'un(e) de leurs ami(e)s dans un village voisin. Les négociations permanentes pour savoir comment se déplacer produisent des comportements à la fois inventifs, tactiques²⁸ et parfois dangereux : *« C'est ma cousine qui a une voiture qui vient nous chercher parfois, alors je m'arrange pour qu'elle soit aussi invitée à la soirée »* ; *« Parfois on y va à vélo alors que c'est à plusieurs kilo-*

²⁸ La stratégie serait de passer le permis. Ce que certains font mais sans vraiment se presser autant qu'ils le disent. La tactique consiste en une improvisation malgré tout structurée.

mètres mais c'est quand les parents veulent pas nous emmener » ; « Ca nous arrive parfois de devoir prendre la voiture avec quelqu'un qui est bourré pour rentrer » ; « Mon cousin il a défoncé la caisse de travail de sa belle-mère parce qu'il est parti avec sans avoir le permis parce que ses parents ne voulaient pas l'amener ».

Le dimanche après-midi, ils peuvent aller manger un Kebab à Vittel. Ils négocient encore le trajet, en relation avec les emplois du temps des parents des uns et des autres, parfois aussi avec leur bonne ou moins bonne volonté : *« Quand on va au Kebab c'est souvent ma daronne qui me ramène et parfois c'est la mère d'un copain qui nous ramène » ; « ma mère elle ne veut pas trop se mêler de tout ça parce qu'elle n'aime pas spécialement mes amis ».*

Certains parents ont pu investir dans un cyclomoteur pour leur enfant : *« Il n'y a rien à faire à Thuillières pour eux. C'est pour ça aussi qu'on lui a acheté une moto. Pour qu'il puisse bouger un peu ».* La contrepartie c'est la peur de l'accident : *« Je ne le laisse pas rouler la nuit ».*

Le cyclomoteur donne à certains de ces adolescents une liberté que les autres n'ont pas. Il permet de se déplacer seul, au-delà du périmètre proche et des alentours de Thuillières. Il permet de dépanner des amis, de les accompagner parfois à certains de leur rendez-vous. Un des adolescents qui ne fait pas parti du groupe ne va pas souvent à Contrexéville, en dehors des périodes scolaires, parce qu'il a besoin d'être véhiculé. Comme il entretient peu de liens avec les autres jeunes du village, il ne peut pas profiter de leur aide : *« Je ne vais pas souvent à Contrex en dehors de l'école parce que ce sont mes parents qui doivent m'emmener et ils sont beaucoup occupé. Je n'ai pas le BSR, pas de mobbylette, sinon je le ferais tout seul ».*

Le cyclomoteur permet de s'échapper, d'aller faire un tour, sans autre but que de parcourir le territoire, de découvrir des petites routes de campagne, d'observer le paysage différemment : *« A moto je vais dans les villes à côté. Pas loin. 20 kilomètres maximum. Bulgnéville. Pour voir des gens ou simplement pour rouler » ; « J'adore la route entre Lignéville et Thuillières, le paysage est magnifique, ça me détend et ça me fait plaisir ».*

Les adolescents de Thuillières disent pour la plupart avoir hâte d'avoir le permis de conduire. L'une d'elle a commencé à passer son code, le plus tôt possible, pour pouvoir dès ses 18 ans conduire. Un autre est déjà inscrit à l'auto-école pour passer son code avant sa majorité. L'arrivée du permis de conduire de l'un d'entre eux est attendue avec impatience par le reste du groupe : « *Tu verras tu vas devenir notre chauffeuse* » ; « *On va pouvoir aller partout avec toi* ». Presque un an après, aucun des deux n'a encore passé son permis de conduire.

Les deux adolescents de Thuillières qui circulent à cyclomoteur, et qui ont, de ce fait beaucoup plus d'autonomie dans leurs déplacements, s'intéressent moins à la voiture : « *La conduite accompagnée ne l'intéresse pas. Il a la moto, et pourvu qu'il ait la moto, le reste ne l'intéresse pas* ». Par ailleurs, la conduite n'est pas véritablement associée à un plaisir. Un des adolescents nous la présente même comme une contrainte : « *Conduire, j'y serai bien obligé* ».

Quand l'occasion se présente, certains adolescents travaillent le week-end, en été, sur des récoltes pour gagner un peu d'argent, ils sont alors payés à la journée mais doivent là encore trouver un moyen pour se rendre sur leur lieu de travail.

Les trajets avec les parents sont des moments où les liens entre adolescents et parents restent maintenus. En cela, ces moments sont précieux pour les parents tout au moins, mais sans doute aussi pour les adolescents. Les parents véhiculent souvent leurs enfants sans compter. La conduite accompagnée est un autre moyen de prolonger ces interactions, même si elle est parfois conflictuelle.

2.4. La semaine des adolescents, l'expérience de la ville

Les adolescents partent très tôt de chez eux, en début de semaine, pour rejoindre leurs lycées respectifs : « *Lundi matin, je me réveille à 5 heures, me lève à 5h30. A 6h15, j'arrive à la gare, à quatre kilomètres de chez moi. Ma mère m'amène* ». Leurs déplacements sont toujours conditionnés par la disponibilité de leurs parents ou d'amis, avec l'idée de se débrouiller. Les transports en communs pour aller au lycée ne sont pas organisés comme ils le sont pour le collège : « *Ce sont souvent*

des potes qui viennent me chercher. Ils m'amènent le lundi, je les ramène le vendredi. Papa, il travaille de nuit, il ne peut pas m'emmener. Maman pareil ». De fait, ils s'organisent en conséquence : « *C'est moi qui appelle mes grands-parents pour voir qui peut me ramener. Je prévois à l'avance sinon c'est galère* ». Pour aller au lycée, ils doivent parfois combiner quatre modalités de déplacement différentes : « *Je vais à la gare en voiture. Je fais une heure-et-demi de trajet en train pour arriver à la gare à Nancy. De la gare de Nancy, je prends un bus qui dure encore une demi-heure. Je marche ensuite jusqu'au lycée ou j'arrive presque une heure en avance, quarante minutes on va dire* ».

Les adolescents sont ensuite toute la semaine à l'internat, pour y mener une « *vie normale quoi. Les cours, les cours les cours et après de 17 à 18, on fait du foot. On décompresse. Et après, à 18 heures, on discute tranquillement avant d'aller manger* ». Ils peuvent ensuite profiter d'un petit temps de détente après le repas. Ils jouent à la console, sont sur leur portable ou sur l'ordinateur.

Ils sortent rarement en ville pendant la semaine, sauf parfois en fin de journée pendant une heure, ou alors le mercredi après-midi quand ils n'ont pas cours : « *Les après-midis quand je n'ai pas cours, je sors en ville. On va au MacDo, au Kebab, on se débrouille quoi* ».

Ils ne peuvent se rendre visite la semaine que le mercredi, s'ils n'ont pas cours l'après-midi, à condition toutefois que leurs lycées soient dans la même ville : « *Je vais voir ma copine, je peux uniquement le mercredi parce qu'on finit tôt toutes les deux mais je dois marcher longtemps pour ça* ». Plus rarement ils se déplacent d'une ville à l'autre : « *Parfois je peux en voir un à Nancy ou à Epinal. J'y vais en bus. Je paye le bus et puis voilà. Je crois que c'est 15 euros l'aller-retour* ». Ces derniers déplacements sont contraints à la fois temporellement et financièrement. Les devoirs qu'ils ont à faire le soir, ne leur laissent que rarement le loisir de faire une longue route : « *Je peux sortir à Epinal mais là, comme j'ai beaucoup de travail, je ne sors pas beaucoup en fait. J'ai un emploi du temps chargé. Donc faut s'organiser* ».

Le vendredi, leur semaine se termine et ils doivent encore affronter un retour toujours difficile à organiser : « *Et du coup le vendredi je quitte à 15h30 et j'ai plus de 2 heures de bus. C'est souvent un pote à moi qui vient me chercher à la gare mais pas toujours* ».

Deux de ces adolescents sont encore au collège, en classe de troisième. Ils rentrent chez eux en bus tous les soirs. Ils ne sortent habituellement pas la semaine.

2.5. L'importance du digital

Le monde digital et particulièrement le smartphone, ont une importance primordiale dans la vie des adolescents. Le smartphone est à la fois un outil d'organisation, un outil social, un mode de divertissement et de jeux. Il est aussi un coffre-fort de la vie intime et individuelle : on y garde ses photos et ses vidéos, ses morceaux de musique préférés.

Pour surmonter les difficultés de déplacement et accéder à leurs activités régulières, les adolescents du groupe s'organisent grâce à l'application Snapchat qu'ils téléchargent sur leurs téléphones. Ils ont créé un groupe de discussion, où ils peuvent s'envoyer, lire ou écouter les messages des uns et des autres. Snapchat a pour but, entre autres, de simplifier l'organisation de leurs déplacements : *« Snap c'est pratique, ça nous permet de nous organiser tous ensemble, on sait tous comment on fait pour venir à tel endroit »* ; *« Par exemple si je dis sur le groupe, la mère de mon copain de Thuillières m'amène, ça veut dire que le copain de Lignéville ne doit pas passer par Thuillières pour venir me chercher »* ; *« C'est plus simple avec snap parce qu'on envoie un message sur le groupe quand on part et tout le monde est au courant au même moment »*. Ils règlent ainsi plus facilement des questions très pratiques : *« Comment on se retrouve ? Où ça ? A quelle heure ? Qui t'amène ? Ta mère peut me déposer ? Tu m'emmènes à moto ? »*.

Au-delà de l'organisation de leurs déplacements, le groupe de conversation Snapchat revêt une importance particulière au cours de la semaine à l'internat. Il garantit leur socialité même à distance : *« Notre groupe c'est la famille, c'est important de pouvoir discuter ensemble tout le temps »*. L'application permet d'envoyer des messages vocaux au groupe. Ils entendent ainsi leurs voix. L'effet de présence est plus fort : *« Moi je fais souvent des imitations sur le groupe pour les faire rire »*. Les adolescents regardent et surveillent beaucoup les réseaux sociaux. Ils communiquent grâce à eux avec leurs amis du lycée et de Vittel, plus particulièrement quand ils sont à Thuillières. Les réseaux

sociaux les inscrivent dans une toile de socialités plus large. S'ils sont loins géographiquement de certains de leurs amis, ils ne sont pour autant pas laissés à la marge. Bien sûr, ils communiquent aussi avec leurs parents grâce au portable. La semaine ils donnent des nouvelles. Le week-end c'est surtout pour dire où ils sont, les rassurer et aussi observer les consignes qui leur sont données.

Le smartphone participe fortement au lien social lorsque les jeunes se retrouvent en coprésence. Ils jouent ensemble en réseau, dans n'importe quel lieu, à des courses de voiture, des matchs de football, etc... Parfois ils jouent aussi les uns à côté des autres à des jeux différents. Tout en jouant, ils commentent leurs actions, le type de jeu de l'autre. Ils se poussent, se gênent, plaisantent ensemble à partir du jeu. Le jeu les suit aussi chez eux alors qu'ils ne sont plus en groupe. Ils peuvent encore entrer en contact avec leurs amis du groupe par ce biais. Ils choisissent aussi de jouer seuls. Dans les moments solitaires, le smartphone est également le support de visionnage de séries et de films, autant dans leur chambre, chez les parents que dans les dortoirs en internat : *« Ça me divertit le soir quand je m'ennuie et que je suis toute seule, je regarde beaucoup de séries sur mon portable parce que je l'ai toujours avec moi »* ; *« dans le dortoir quand je suis trop cassé pour faire autre chose, ça arrive pas mal, que je mate une série, surtout des séries d'horreur »*.

Le smartphone les accompagne dans tous les moments de leur vie. Ils prennent des photos et des vidéos d'eux et de leurs amis qu'ils vont revoir et visionner à de nombreuses reprises ensemble. Ils écoutent de la musique seuls ou en groupe qu'ils stockent et partagent à partir de leur smartphone : *« Heureusement que j'ai ma musique parce que sinon je m'ennuierai pendant les trajets »* ; *« J'écoute de la musique le matin pour me réveiller et parfois pour m'endormir, hop je sors les écouteurs et je suis ailleurs »*.

D'autres appareils digitaux ponctuent la vie des adolescents, mais leurs utilisations sont secondaires et ne traversent pas autant de strates de leur quotidien. On peut recenser la console de jeu, l'ordinateur portable, la télé, l'iPad : *« Après on se fait parfois des soirées de FIFA. Avant on s'arrangeait avec les parents pour ramener notre PlayStation, maintenant ils nous l'ont mise à disposition au bahut. Après ça dépend de l'humeur du pion. Parfois c'est court parfois un peu plus long-*

temps. Ils éteignent les lumières à 22 heures » ; « Je sors mon téléphone ou mon PC, je regarde ma série. Je me couche il est 23 heures, 23 heures 30 même si normalement c'est 22h30 » ; « quand je m'ennuie je regarde la télé avec mes parents » ; « je regarde les photos que je prends sur mon iPad, parce qu'on voit bien ».

2.6. La persistance de l'attachement au territoire et la projection dans l'avenir

Les adolescents ne vivent pas la nature comme les enfants. Cela dit, on observe malgré tout, une persistance de l'attachement au territoire. S'ils passent moins de temps que les plus jeunes à se passionner pour les animaux, pour les balades d'observation de la nature et pour les promenades à pied ou à vélo, tous reconnaissent aimer l'environnement végétal, le calme, l'espace, la proximité de la nature de Thuillières.

Alors même qu'ils admettent qu'il n'y a pas grand-chose pour eux à Thuillières, la majorité des adolescents du groupe ne voudrait pas vivre ailleurs : *« Moi je veux rester ici, travailler à Vittel, rentrer le soir à Thuillières c'est parfait, comme ça on pourra toujours se voir entre nous » ; « Moi je veux être pompier dans la région, comme ça je me bats pour le territoire et je reste près de mes amis ».* Nous retrouvons ici l'importance, déjà observée chez les enfants, des liens d'amitié dans l'attachement au territoire.

Le jeune chasseur est déjà engagé dans des études professionnalisantes pour devenir garde-chasse ou travailler du moins sur les questions de la faune et de la forêt. Pour lui, l'attachement au village s'ancre aussi profondément dans la question de la nature environnante de Thuillières : *« Moi je veux faire ma vie ici, dans la forêt. Depuis que je suis petit c'est le plus important. Je suis toujours dehors, même quand il pleut, même quand il fait mauvais ».* Il évoque souvent, au cours de l'entretien, la campagne, le ciel étoilé, le brame du cerf. Il se dit gêné par le bruit des motos et des voitures la nuit, alors que lui-même circule à moto et qu'on lui reproche explicitement de faire du bruit. Il aime la chasse et la pêche et passe son temps dehors. Les autres expriment cet attachement de manière plus indirecte, beaucoup par comparaison à l'idée de la mauvaise qualité de vie de la

ville : « *Woua, mais en ville tu vis dans des apparts tout petits, y a du bruit tout le temps, y a trop de monde, les gens sont stressés, et t'as pas de belles vues comme ici* » ; « *Ici on est plus détendus parce qu'on respire, on n'est pas les uns sur les autres* ». La ville est souvent un repoussoir, Paris plus que les autres villes encore.

La question de la filiation dans l'attachement au territoire est importante. Le fils des agriculteurs associe le territoire et l'histoire de sa famille sur plusieurs générations au travail de la ferme : « *Moi je veux reprendre la ferme, je vivrai là plus tard, je ne peux pas partir quand on voit tout ce qu'ont fait mes parents* ». Comme l'un des enfants du village, il pourrait profiter de la reprise de la ferme à Thuillières pour rester sur place. Ses parents le confirment : « *Reprendre la ferme se discute au sein de la famille. Il n'a pas non plus envie que la ferme parte ailleurs* ». L'importance de la filiation se retrouve aussi chez le jeune chasseur, fils de chasseurs sur plusieurs générations. La pratique et l'attachement à la forêt sont partagée en famille depuis plusieurs générations. L'amour du territoire est perçu par le jeune comme un lègue. « *Mon père il travaille dans la forêt, on est passionnés de père en fils, mes grands frères, c'est pareil* ». Pour les autres jeunes, la filiation importe moins dans leur attachement, d'autant moins d'ailleurs si cette filiation est hors territoire.

La jeune fille du groupe, se dit, elle désireuse de vivre ailleurs : « *Moi je veux que ça bouge autour de moi, ici il n'y a pas grand-chose* ». Elle veut être infirmière ou hôtesse de l'air, sortir du village et déployer ses ailes. Un des jeunes qui ne fréquente pas le groupe a hâte d'aller faire ses études dans une grande ville, comme sa sœur aînée. Il affirme ne plus vouloir vivre au village : « *Moi je veux faire du cinéma donc je ne peux pas rester ici, de toute façon je m'ennuie ici, ça sera mieux comme ça* ». Remarquons qu'il s'agit d'un garçon qui ne partage pas de liens d'amitié particulier avec les autres. Le lien social n'a donc que très peu d'impact dans son attachement au territoire.

Les lycéens du groupe sont pour la plupart engagés dans des filières de bac pro. Ils ont une idée assez précise du secteur dans lequel ils veulent travailler (hôtesse de l'air, infirmière, garde-chasse, pompier, poseur de cuisines, monteur de cinéma). Même s'ils ne sont pas à l'abri de changer d'avis, ils réfléchissent beaucoup à leur avenir, et de manière très concrète.

Les plus jeunes, les collégiens, ne savent pas précisément vers quoi et vers où s'orienter l'année prochaine pour leur entrée en seconde.

3. Les jeunes adultes

Les jeunes adultes du village que nous avons interrogés sont au nombre de trois. Dans cette catégorie, même s'ils ne sont pas présents dans la description, les absents sont signifiants (ils sont au moins quatre dans ce cas). A 24 ans, la plupart des jeunes adultes de Thuillières ont déjà quitté le village et souvent construit une vie de couple à l'extérieur. Ils ne sont pas forcément loin de Thuillières d'ailleurs, mais dans tous les cas pas dans le village lui-même. Ils reviennent régulièrement dans leurs familles, quand elle est restée à Thuillières, en général les week-ends ou pendant les congés. Ils participent encore aux manifestations, plus particulièrement à la fête du village. A cette occasion, ils peuvent également se retrouver entre eux et se mêler aux adolescents ou à d'autres jeunes adultes pour une partie de foot improvisée sur le terrain de jeu communal.

Deux des jeunes adultes dans le village sont des enfants de la ferme. Ils sont âgés de 24 et 18 ans. L'aîné termine ses études à Dijon. Il se destine à être ingénieur agronome. Il est parti de chez lui dès le lycée, comme tous les enfants du village d'ailleurs. Avec l'université, il s'est bien sûr encore éloigné. Il aurait pu ou pourrait reprendre l'exploitation familiale mais le choix est compliqué, notamment par rapport aux horaires de travail, à la rémunération et peut-être aux projets de son amie, originaire d'Aix, qui voudrait faire du paysagisme urbain. Ses parents estiment qu'il s'est longtemps posé la question et qu'il a tranché, au moins provisoirement : « *Il pourrait bosser dix, quinze ans ailleurs et revenir. Les métiers liés à la ferme sont différents, il pourrait rester dans le métier sans reprendre la ferme* ».

Quand il est chez lui il participe bien entendu aux travaux à la ferme. Il conseille également ses parents par rapport à des choix stratégiques, pour améliorer la fertilité des sols, ou pour orienter l'agriculture vers des techniques de non-travail du sol.

Il est par ailleurs passionné de rugby. Il s'entraîne deux fois par semaine à Dijon et fait des matchs le dimanche. Il a hésité à arrêter le rugby pour rentrer plus souvent à Thuillières, mais il a finalement repris une licence en octobre. Il va incessamment partir plusieurs mois à l'étranger, sans doute en Australie, pour son stage de fin d'études, sans que cela ne l'angoisse particulièrement.

Quand il était plus jeune, il ne fréquentait pas forcément les enfants et les adolescents du village. Ils étaient déjà peu nombreux et surtout, ses parents ne le souhaitaient pas.

Sa sœur fait des études en comptabilité à Nancy. Elle projette de s'installer dans un village proche de Thuillières. Elle n'a pas d'ambition particulière pour continuer ses études au-delà de son diplôme. Elle ne rêve ni de ville ni d'études supérieures. Son ambition est de rester proche de sa famille. Elle n'a pas non plus fait partie des groupes d'adolescents du village.

Le dernier de ces jeunes adultes est âgé de 22 ans. Son frère et sa sœur sont dans le groupe des adolescents. Il travaille pour l'Office Nationale des Forêts. Il chasse lors de la saison, tous les samedis et dimanches. Il vient d'investir dans une nouvelle carabine. Durant la saison de chasse, il est prêt à sacrifier les sorties du soir pour être en forme le matin. Il ne pourrait pas vivre et respirer hors du territoire. Il vit encore chez ses parents, en garde alternée une semaine sur deux, entre Esley et Thuillières. Les deux villages sont séparés de moins de 5 kilomètres. Il est proche de sa mère et prend très souvent de ses nouvelles, au minimum une fois par jour, et tout au moins par téléphone.

Il s'imagine vivre dans le territoire ou plutôt il ne s'imagine pas un seul instant vivre ailleurs. Thuillières lui plairait bien ou à défaut Darney où il travaille. Vittel lui plairait moins. Il a un discours très critique sur les « *gens des villes* », même lorsqu'ils sont gardes-forestiers diplômés, estimant qu'ils ne connaissent pas le territoire et n'ont qu'une connaissance théorique de la forêt. Il est très méfiant envers « *ceux des villes* » qui méprisent les traditions de la campagne et ignorent les spécificités du territoire.

Durant la semaine, il ne se couche jamais tard pour être toujours concentré quand il travaille. Il est attentif à la nature et a peur des changements induits par l'homme. La disparition de la rosée l'inquiète. S'il n'a pas de discours écologique théorique, il relève les changements concrets dans

l'espace naturel. Même s'il est chasseur, il admet qu'il faudrait sans doute raccourcir la saison de chasse, où au moins la décaler d'un mois.

Son contrat de travail à l'ONF a pris fin en décembre 2019. Malgré l'attachement qu'il disait indéfectible pour le territoire, la nature, la chasse..., il vient de quitter Thuillières pour s'installer dans le nord de la Moselle, dans une ville proche de la frontière luxembourgeoise, avec l'espoir d'un travail et surtout la perspective d'une vie de couple.

4. Être handicapé à Thuillières

Il est aujourd'hui âgé de 30 ans. Il est un enfant de Thuillières et y a vécu tout en étant handicapé, depuis sa naissance. Il se déplace en chaise : *« J'ai les muscles qui deviennent raides »*. Il habite en face de la ferme, exploitée naguère par son oncle et aujourd'hui par son cousin. Il a quatre frères et sœur. Il est l'un des enfants d'une naissance de triplés.

Il est allé à l'école à Vittel, à la maternelle en l'occurrence : *« J'étais à l'école avec ma sœur à Vittel, mais comme je dérangeais la classe parce que j'avais besoin qu'on s'occupe beaucoup de moi je suis allé ailleurs »*. Ses parents, et plus particulièrement sa maman l'ont beaucoup soutenu et véhiculé. Il est entré dans une école spécialisée, d'abord à Vittel. Il a ensuite été jusqu'à Flavigny. Il y allait tous les jours : *« Je faisais en taxi presque 150 kilomètres par jour. Donc j'étais beaucoup sur la route »*.

Cela pouvait être plus difficile pour lui quand il s'éloignait de ses parents et de sa sœur avec laquelle il a des liens privilégiés. Lorsqu'il était à l'école, il n'avait pas beaucoup de temps pour, selon son expression, *« traîner à Thuillières »*. Pendant les vacances, il se trouvait bien au village, entouré des siens mais aussi de quelques copains : *« Plus petit je me baladais souvent dans Thuillières. Je jouais, je discutais avec mes copains »*. Il allait souvent en face, à la ferme : *« J'allais voir mon oncle. Je regardais ce qu'il faisait. Je posais plein de questions. Et souvent il m'emmenait faire des tours de tracteur »*. Il dit que son oncle, à l'époque le maire du village, avait fait aménager les trottoirs à Thuillières pour lui permettre de circuler avec son fauteuil et d'être autonome. S'il était bien au village, il

n'a jamais pensé y faire sa vie : « *Thuillières pour moi ça ne serait pas possible. Ça fait plus de 28 ans que je fais du Kiné. Ici, à Epinal, j'ai le kiné sur place. Je me muscle* ». Le village devenait aussi trop petit et surtout trop vide pour lui : « *J'avais des copains à Thuillières et ils sont tous partis. Maintenant c'est des personnes d'un certain âge que je ne connais plus du tout, surtout les nouveaux. Si j'étais resté à Thuillières, je n'aurais personne à voir, j'aurais rétréci* ».

Il est aujourd'hui dans un appartement à Epinal, dans un centre spécialisé. Il se déplace dans toute la ville, une mobilité qui peut inquiéter sa mère : « *Je fais 1500 kilomètres par an avec mon fauteuil électrique. Je connais Epinal par cœur. J'ai maintenant mes copains* ». Il a de nombreuses interactions et il apprécie sa nouvelle vie : « *Aller à Epinal m'a fait grandir. Je vois du monde* ». Il gère également ses temps libres : « *J'ai ma tablette, je vais sur Internet. Je m'intéresse énormément au sport. Je regarde tous les sports sauf le catch* ». Il dit ne jamais s'ennuyer

Thuillières est à ces yeux un petit village auquel il est attaché mais dans lequel il ne pourrait vivre : « *J'aime bien les petits village* ». Epinal convient beaucoup mieux à sa situation, même si : « *A la campagne ça sent les vaches et tout. Ici c'est surtout les pots d'échappement* ».

Il revient à Thuillières quand il le décide, souvent au moment des fêtes : « *Chez ma maman je reviens. Il y a souvent pleins d'enfants. On est très famille. On aime bien. On aime bien les grands repas. Tous regroupés* ». Il n'y reste pas parce qu'il peut s'y ennuyer très vite, en l'absence de copains de son âge. Même ceux qui pensaient y rester sont aujourd'hui partis.

IV. INTERPRETATION DES RESULTATS ET DISCUSSION

1. Interprétation des résultats

Le déroulement de la recherche a renforcé l'idée selon laquelle la mobilité des jeunes dans un territoire rural ne pouvait se comprendre indépendamment de l'ensemble des dimensions qui structurent leurs formes de vies. En cela, il nous a semblé évident qu'il nous fallait situer et ancrer les questions de la mobilité dans le village, tel qu'il est habité et décrit par ses habitants, avec le souci de recueillir et d'analyser les subjectivités exprimées par ceux qui ont accepté de participer à la recherche.

Vue de l'extérieur, qui plus est en surplomb, la ruralité peut encore paraître homogène. Vue de l'intérieur, du village et à l'aune de chacun de ses habitants, elle peut paraître hétéroclite sinon éclatée. Investiguer dans la ruralité impose donc de déterminer la distance pour la décrire, l'écrire et chercher à la comprendre. Plus nous nous éloignons d'elle et nous élevons, plus « les choses de la vie du village » et de la ruralité alentour semblent se ressembler. Plus nous nous rapprochons et nous immergeons, plus elles se diversifient et se complexifient.

Pour comprendre la ruralité, nous avons donc choisi de nous immerger dans un territoire et un village particulier, à savoir Thuillières, dans les Vosges, et plus particulièrement la plaine des Vosges. Le travail de distanciation a ensuite été nécessaire à l'interprétation des résultats afin de permettre des formes de généralisation qui concernent bien d'autres villages et territoires, à défaut de toute la ruralité.

1.1. Les villages et les villageois

A l'instar de Thuillières, les villages de cette ruralité dont tout s'éloigne ont souvent évolué et muté²⁹. Lorsqu'ils se rétrécissent, ils peuvent se réduire à leur base paysanne, très petite aujourd'hui,

²⁹ Les villages ne s'éloignent pas de tout, mais tout s'éloigne d'eux. Ce qui n'est pas pareil.

sachant que l'agriculture est davantage productiviste que vivrière, ce qui implique aussi que le nombre d'agriculteur continue à baisser. Naguère, lorsqu'ils se déployaient, ces villages pouvaient avoir du souffle et de l'importance, concurrencer les petites villes et commercer directement avec les villes plus importantes.

Ces villages ont progressivement perdu leurs débouchés et leurs métiers, leurs écoles, leurs églises, leurs commerces, leurs bistrotts ou leurs bars, la figure de l'instituteur et celle du curé. Ils ont également perdu leur attractivité pour les habitants de villages plus petits encore ou des hameaux à proximité, qui pouvaient être leurs satellites. Ils ont pu un temps bénéficier de l'attractivité et du développement de petites villes proches d'elles, en devenant à leur tour des satellites et en changeant de statut. Ce faisant, même en devenant des village dortoirs, ils restaient des villages quand même. Les nouveaux habitants changeaient l'identité des villages, mais ils leurs donnaient également une deuxième vie et l'espoir d'une forme de renaissance, mais sans doute n'était-ce simplement qu'un sursis puisque les villages se vident à nouveau aujourd'hui. Les usines dont dépendaient les nouveaux habitants n'en finissent plus de contracter leurs personnels. Parfois même elles ferment ou alors se délocalisent. Les perspectives pour redémarrer, attirer de l'activité et des habitants, alors qu'il n'y a plus d'école, plus de commerce ni de transports publics et que les villes alentours souffrent elles-mêmes, sont aujourd'hui limitées.

Ces villages continuent par ailleurs de subir les effets de l'éloignement progressif de tous les services, avec la nécessité d'aller plus loin pour travailler, se soigner, avoir accès à la culture, faire des rencontres. Dans cette ruralité, la question de la mobilité spatiale et quotidienne est presque déjà dépassée. Même avec une voiture, les distances deviennent parfois trop grandes pour être accomplies dans la journée. Et lorsque la voiture reste un moyen pour accéder aux services, la hausse du prix des carburants, les limitations de vitesse, les radars, les leçons données sur le civisme,

mais aussi parfois l'âge des habitants³⁰, achèvent de couper les liens entre la ruralité et la ville et de confirmer, aux yeux des habitants, l'abandon des campagnes.

Les clichés sur la ruralité et villages sont sans aucun doute éculés. Les villages fonctionnent déjà très largement comme des sociétés, composées en grande partie de ce que les habitants de souche appellent des citadins à la campagne, devenus les nouveaux ruraux. Le village communautaire, fermé sur lui-même, protecteur pour ses propres enfants, parfois hostile envers ceux qui viennent de l'extérieur, a disparu depuis plus de 30 ans, en même temps sans doute que l'agriculture vivrière. Les villages se montrent d'ailleurs plutôt urbains et accueillants aujourd'hui avec ceux qui viennent y habiter. De surcroît, il est parfaitement possible et légitime d'y habiter sans participer à sa vie, d'habiter dans le village sans habiter le village. Même dans les villages de moins de 150 habitants, tous les habitants ne se connaissent plus entre eux aujourd'hui.

Ceux qui ne considéraient le village que comme un dortoir sont pour la plupart repartis ou en partance. Ceux en partance, lorsqu'ils ont encore un emploi à proximité, n'attendent souvent que la retraite pour le faire tandis que d'autres n'attendent que la retraite pour revenir dans le village ou un village d'une ruralité dont ils ont la nostalgie. Cette ruralité a cependant bougé depuis leur jeunesse. Elle s'est urbanisée dans les comportements mais aussi dans l'habitat, avec des maisons le plus souvent fermées, des clôtures, des caméras et surtout beaucoup moins de mouvements. Mais en gardant quand même un esprit du village différent de celui des villes. Ceux, parmi les citadins à la campagne, qui restent et resteront y ont ainsi construit une vie. Ils habitent souvent le village et plus uniquement dans le village, leurs enfants se sont également « ruraux » même s'il reste des exceptions.

³⁰ Avoir un rendez-vous médical à 40 kilomètres, à 19 heures, en hiver, alors que la nuit tombe à 16 heures, qu'il y a des risques de brouillard et parfois de verglas, et qu'avec l'âge, la conduite de nuit est de plus en plus difficile, impose une organisation très complexe. Lorsque les villageois âgés utilisent la voiture, cela engendre une vraie prise de risque. Mais ont-ils le choix ?

Le village est déjà une société, avec une forme prononcée d'individualisme. Pourtant, il n'en est pas moins une société particulière, avec des attachements forts, si ce n'est aux autres habitants tout au moins à l'espace, aux paysages ou à la qualité de vie ressentie. Pour les habitants, la vie est plutôt agréable au sein des villages. Il s'y passe souvent beaucoup de choses, même au niveau culturel. Le village reste donc encore, de ce point de vue, un construit positif, avec le rapport de ses habitants à la nature et aux animaux, à l'espace comme élément de liberté, aux paysages, au calme et avec surtout le sentiment diffus d'y être bien, bien mieux qu'en ville. Pour qualifier ce bien-être ou bien-vivre dans le village, certains habitants louent par exemple les relations aux autres, l'entraide ou la solidarité. D'autres avancent la possibilité d'être seuls et isolés, sans la contrainte de voisins immédiat. Autant de raisons diverses d'être attachés au village pour ceux qui y restent encore, ceux qui y resteront ou ceux qui y reviennent.

Les demandes de mobilité, lorsqu'elles sont reliées aux transports publics, mais aussi au covoiturage ou à de nouveaux modes de déplacements, sont souvent rares chez les habitants de ces villages, même chez les jeunes. Comment pourrait-il en être autrement ? Même le vélo, avec la ville la plus proche à 9 kilomètres mais surtout avec des routes étroites et dangereuses, ne peut et ne pourra pas être une solution. La voiture reste indispensable à l'autonomie des habitants. Elle l'est plus particulièrement pour les femmes pour lesquelles elle symbolise une liberté et une émancipation qu'elles ont conquises et qu'elles ne veulent pas abandonner. Elle est un moyen d'aller travailler et de véhiculer les enfants, mais aussi un instrument créateur de lien social, pour aller voir des amis habitants d'autres villages ou même pour aller simplement faire les courses à la ville. Faire ses courses c'est de surcroît rencontrer du monde, hors village, s'ouvrir et, pour reprendre une expression employée par un habitant, ne pas rétrécir. Se passer de la voiture ou même la partager semblerait ainsi être une régression, au moins pour ces femmes mais plus généralement pour beaucoup d'habitants. Faire moins de kilomètres pourrait être envisageable, mais comment faire lorsque tout s'est déjà éloigné et continue à s'éloigner. Pour choisir leurs lieux d'habitation dans la ruralité, les habitants qui se sont implantés dans les villages ces trente dernières années, ont souvent

fait des calculs intégrant les distances, les temps de trajets, l'équipement automobile, les projets personnels et professionnel, la garde des enfants, l'école. Un médecin qui prend sa retraite, une école qui ferme, un emploi perdu, avec en plus une hausse du prix carburant où une limitation de vitesse suffisent à leurs yeux à perturber l'équilibre et à les plonger dans le désarroi, face à des situations concrètement inextricables. Ceux qui le veulent et surtout le peuvent déménagent, mais habiter en ville coûte à court terme plus cher. D'autres peuvent subir la situation et, malgré l'attachement à leur milieu de vie, accumuler de l'amertume et de la rancœur.

La voiture est également un espace privé qui permet un temps d'interaction entre les enfants et leurs parents. A travers les multiples situations de déplacement, se créent des moments importants de communication et d'échanges, même à l'adolescence et jusqu'au moment où les jeunes ont eux-mêmes le permis de conduire. En cela également, le covoiturage n'est pas forcément une solution pour les familles, parce qu'en voiture on y parle de l'école, des devoirs, des loisirs et des problèmes personnels. Même quand on y parle peu ou pas, les enfants et les parents y sont ensemble, alors que la semaine les enfants sont le plus souvent à l'internat, dans tous les cas séparés des parents.

Les villages sont les lieux de vie de personnes informées, curieuses, connectées, au courant de ce qui se passe en ville, dans le pays, dans le monde, ou tout au moins informées par ce qu'on leur montre et par ce qu'ils regardent. Les habitants ont accès aux médias, à cette société de l'information continue, à travers le câble, avec des images des villes et de la société qui les inquiètent parfois beaucoup, tant elles peuvent être décalées par rapport à ce qu'ils vivent. Les villageois n'attendent donc plus seulement l'édition locale du journal papier pour être au courant de tout. Ils l'attendent pour ce qu'elle apporte, à savoir une information de proximité, qui reste importante à leurs yeux parce qu'elle parle d'eux et de ceux qu'ils connaissent. Ils comprennent l'extérieur par le prisme de ce qu'ils voient et entendent mais aussi parce qu'ils sont eux-mêmes souvent sortis de leurs territoires. Ils ont pour la plupart pu voyager, travailler à l'extérieur, analyser les modes de vies, vivre et réfléchir des expériences multiples et variées. Ce sont souvent leurs revenus et les

possibilités de consacrer de l'argent à leurs loisirs et aux vacances qui guident leurs destinations, moins leur fermeture d'esprit.

Vivre la ruralité de l'intérieur, ce n'est pas la vivre par intermittence, le temps d'un week-end ou des vacances, en profitant des temps où l'on n'y est pas pour régler les affaires courantes, se soigner, avoir accès à la culture tout en profitant du village pour se dépayser. Vivre la ruralité de l'intérieur, c'est en partager la douceur mais aussi les contraintes.

Au-delà du village, ce sont aussi les petites villes de cette ruralité éloignée des grandes métropoles qui perdent des habitants et s'éloignent des centres de décision et de production. La fracture territoriale se joue aujourd'hui entre ces villes de la ruralité et les métropoles. Pour la ruralité des petits villages, c'est bien plus profond. Si, dans les villes du territoire, les élus et les habitants se battent encore pour conserver les lignes de bus ou des trains, dans les petits villages, l'espoir même de voir revenir des transports publics, des services publics ou des services de soins a disparu depuis longtemps.

Le village devient alors un lieu où les personnes ont un autre commun à partager, mais un commun qui se construit souvent en opposition « au regard en surplomb » et au mépris de la campagne et « des petzouilles ». Le villageois se reconnaît finalement comme ayant une identité commune avec tous ceux qui, sur le même territoire mais aussi dans nombre de territoires ruraux, partagent le même sentiment d'abandon et parfois la même humiliation. C'est en cela que l'expression « fracture territoriale » est sans doute aujourd'hui trop faible pour décrire un phénomène bien plus profond et préoccupant. Ce phénomène de défiance, hormis le maire, touche assez largement les élus. Même l'intercommunalité, dès lors qu'elle combine des intérêts disparates (villes et campagnes) ne trouve pas forcément grâce aux yeux des villageois. Dans ce contexte, nous pouvons plus sûrement parler d'une cassure territoriale, une cassure qui ne pourra pas être réduite pas des mesures « cosmétiques ».

Dans les débats sur la ruralité qu'ils entendent dans les médias, les villageois retrouvent des experts, des intellectuels, des politiques qui parlent de plus en plus souvent d'eux mais rarement

avec eux. Ils entendent des propositions qui émanent des gens de la ville et plus péjorativement encore de Paris, des propositions qui ne les aident pas à vivre eux-mêmes dans les territoires mais qui continuent à inciter leurs enfants à en sortir. Des propositions qui surtout ne les impliquent pas comme acteurs et auteurs de leur vie à la campagne. Le mouvement des gilets jaunes qui émane de la campagne, avec comme détonateur des questions de « bagnoles », d'essence trop chère ou de limitations de vitesse, a comme conséquence que le politique semble chercher à se rapprocher des ruraux pour renouer le dialogue. Mais pour dialoguer, il faut être deux et avoir confiance en la parole de l'autre. Or, à force de s'être sentis abandonnés et méprisés par des personnes qui parlaient entre elles, ce sont les villageois qui pour certains refusent maintenant l'idée même du dialogue. Cette ruralité n'est donc plus seulement une société à aspirations communes, mais aussi une société à amertumes et colères communes.

1.2. Les jeunes dans les villages éloignés des métropoles

Dans ces villages, le rapport des parents et des adultes aux jeunes est marqué par le fait que « les enfants du village », comme nous les avons définis dans le rapport, n'existent quasiment plus. La bienveillance ou l'indifférence pour les enfants les plus jeunes reste généralement de mise. Face aux adolescents, les adultes sont souvent méfiants, parfois même hostiles. Pour autant, ces adolescents, pour ceux qui ont du recul et qui se rappellent encore leurs propres adolescences, ne sont pas pires que ceux des générations précédentes.

Les jeunes dans ces villages sont de moins en moins nombreux, parfois dramatiquement moins nombreux, au point même de disparaître de certains villages, comme cela pourrait quasiment être le cas à Thuillères dans une dizaine d'année. Les villages ne sont plus aujourd'hui seulement en manque d'enfants parce que les familles ont moins d'enfants. Ils sont également en manque d'enfants parce qu'ils sont en manque de parents potentiels, de familles pouvant avoir comme projet d'avoir des enfants. L'enfant qui était une richesse dans la ruralité est aujourd'hui souvent un frein. Il impose aux parents qui veulent lui donner accès au sport ou à la culture des déplacements

incessants et toute une ingéniosité d'organisation. Beaucoup d'entre eux ne veulent pas ou ne peuvent pas assumer ces déplacements et partent vers des villes où restent a minima un collège et mieux encore un lycée.

La ville continuera d'attirer et de prendre les enfants des villages, souvent ceux qui sont les mieux armés pour des études supérieures et des postes à responsabilité, ceux qui sont les plus informés également, les plus suivis par leurs parents et qui peuvent avoir les moyens de partir faire des études à l'université. Les autres resteront plutôt sur place. Heureusement, ils le feront parfois par choix, lorsqu'ils auront l'occasion de reprendre la ferme des parents, l'entreprise familiale ou de travailler à l'ONF parce qu'ils sont attachés à la nature. D'autres fois, ils y resteront par défaut, avec une image de soi écornée, et avec une image de la ruralité certes agréable mais étriquée, ne laissant que peu de possibilités d'avoir un avenir. La mobilité, érigée en « bouger pour en sortir », est l'instrument de cet appauvrissement de la ruralité. Elle n'en est pas la cause première. La cause première est politique, économique et sociale, dans le cadre d'un choix de société délibéré qui rétrécit singulièrement les perspectives de vie des jeunes dans cette ruralité, aussi bien dans les faits que dans leurs esprits.

Les jeunes que nous avons observés et suivis dans la ruralité ne sont plus les jeunes ruraux d'il y a trente ans. Qu'ils soient enracinés dans la campagne, par filiations, avec leurs parents et leurs grands-parents, ou qu'ils viennent des villes, ils sont différents des jeunes ruraux de naguère. Ils sont également très différents entre eux. Certains ont des racines et les revendiquent, d'autres plutôt des ailes et sont prêts à partir.

Alors que l'image du jeune rural reste parfois l'activité permanente, le travail à la ferme, dans les bois ou le jardin, les jeunes que nous avons observés, surtout les adolescents, peuvent se retrouver inactifs, sur un banc, avec leurs téléphones, à écouter de la musique, pas si différents dans ce domaine des adolescents des villes. Les jeunes sont également moins souvent dehors que ne l'étaient ceux des générations précédentes à la campagne. Lorsqu'ils sortent et bougent, ils bougent

plutôt pour jouer, observer les animaux, se promener, faire des photos que pour travailler, à l'exception notable des enfants de la ferme qui continuent à travailler avec leurs parents.

S'ils ne sont plus les mêmes c'est avant tout parce que leurs parents sont différents, plus craintifs, avec un rapport aux enfants et au village somme toute différent de celui de leurs propres parents. Dans ce domaine, même les parents de la ferme sont différents. Ils ont eux aussi intégré une forme de peur pour leurs enfants : la peur des enlèvements, la peur qu'ils n'aient pas le goût du travail et de l'effort, la peur de l'avenir. Ils sont également différents parce que la société est différentes, parce qu'ils sortent plus tôt du village, sont plus informés, plus connectés.

Pour autant, le fait d'habiter la ruralité donne encore aux jeunes des villages des aspirations différentes de celles des jeunes des villes, c'est tout au moins ce qu'ils déclarent. Si certains imaginent habiter les villes, le désir de la ville, de la vie imaginée en ville est faible chez la plupart d'entre eux. Ils disent que la ville sent les gaz d'échappement, qu'il n'y a pas d'animaux et que les gens vivent les uns sur les autres. Ils aimeraient alors pour la plupart rester « dans le coin » ou partir pour une autre ruralité, plus proche des métropoles, une ruralité où ils pourraient aller au travail la journée mais rentrer le soir dans un village ou une petite ville, une ruralité malgré tout à nouveau différente de celle qu'ils habitent aujourd'hui.

Les jeunes des villages ont dès l'enfance été convaincus du fait qu'il n'y aura pas de possibilité de s'en sortir dans le village et même dans le territoire. Quel avenir pourraient-ils avoir sans débouchés dans le village et aujourd'hui dans les petites villes alentours ? Quel avenir lorsque tout continue de s'éloigner d'eux, lorsque les distances sont telles que même la voiture ne suffit plus ? Ils ont intériorisé l'idée qu'il leur faudra sans doute partir. Les grands-parents ne voulaient pas que leurs enfants finissent derrière le cul des vaches. Les parents des jeunes que nous avons suivis veulent qu'ils fassent des études, en espérant que la mobilité restera sociale et qu'ils aient des bagages intellectuels pour les emmener ailleurs, vers des métiers plus prestigieux. Mais tous les jeunes n'en ont pas l'ambition, les capacités ou même le désir.

Il y a 50 ans, sortir de la ferme pour aller à l'usine ou être caissière dans un supermarché était déjà une forme de mobilité sociale positive pour celui qui vivait dans la ruralité³¹. Aujourd'hui il faut devenir expert-comptable, ingénieur, vétérinaire, médecin, sportif de haut niveau, danseuse ou actrice. Ces ambitions laissent forcément des jeunes de côtés, créent des frustrations, éloignent les jeunes de métiers qui n'ont plus d'attrait pour la société, pour leurs parents et ne sont pas valorisés socialement.

Les jeunes ont encore des rêves de ruralité mais ils savent que le principe de réalité les emmènera sans doute ailleurs. Ils pourraient rester en occupant les postes vacants dans le territoire, des postes qui ne trouvent pas preneurs alors même qu'il y a du chômage. Mais dans les discours que nous avons recueillis rien ne montre qu'ils ont le désir de ces postes-là, dans des usines ou sur la route, à faire de la manutention, à conduire des camions et à faire des livraisons. Les anciens disent qu'ils sont fainéants et qu'ils ne veulent pas travailler. Mais pour occuper ces postes, il faut s'y projeter, et rien ni personne ne rend ces postes un tant soit peu désirables³².

Les jeunes de cette ruralité, sans école ni services dans le village, ont construit très tôt, à partir de leurs déplacements réels ou imaginés, les chemins des déplacements présents et futurs. Dès la maternelle ils sont hors de chez eux, avec l'obligation de sortir du village, de se lever plus tôt que leurs copains, de rentrer plus tard. Au lycée, ils s'éloignent, se retrouvent à l'internat pour la semaine. A l'Université, ils s'éloignent encore. Ils n'ont pas non plus connu le choc d'une entrée au collège ou au lycée avec un écart sensible entre eux et les jeunes de la ville. Là où la prise de conscience des différences pouvait être brutale, à l'entrée du collège ou du lycée, elle se construit aujourd'hui à l'envers, progressivement. Après s'être trouvés semblables aux autres, à ceux des villes

³¹ La mère d'une enfant voulait être caissière, cela l'aurait satisfaite et ses parents aussi. Aujourd'hui aucun des jeunes que nous avons vus ne fait quasiment plus ce type de rêve. Aucun des parents non plus, tant certains métiers ont été dévalorisés socialement.

³² Dans une autre ruralité dont je suis issu, les jeunes n'ont plus voulu travailler à la mine à partir des années 80. Ces jeunes étaient-ils fainéants ou refusaient-ils tout simplement de faire des métiers qui n'avaient plus rien de valorisants ? L'image du mineur comme constructeur du futur de la France était morte, ne restaient que les contraintes, la saleté, les dangers et les maladies professionnelles.

qu'ils côtoient dès la maternelle, les jeunes villageois constatent petit à petit leurs différences et voient leurs points communs avec les enfants des villages, même des autres villages.

Les déplacements les relient fortement à leurs parents. Il leur est quasiment impossible de sortir du village sans eux, et ils doivent en sortir souvent, dès lors qu'ils veulent faire du sport ou avoir accès à la culture. Même après 18 ans, pour aller au cinéma ou sortir en soirée, ils se font le plus souvent emmener et récupérer par l'un de leurs parents, par commodité le plus souvent mais aussi parfois pour des questions de sécurité. Ils savent, quand il le faut, s'organiser entre eux, notamment à partir de leurs téléphones portables. Pour les sorties de nuit, la question de la sécurité des déplacements est posée, notamment vis-à-vis de la consommation d'alcool, pas plus forte qu'ailleurs sans doute, moins prégnante que dans les générations précédentes, mais problématique lorsque pour sortir, il faut faire des dizaines de kilomètres sur des routes parfois dangereuses et qu'il n'y a souvent qu'une seule personne avec le permis de conduire et la voiture.

Même lorsqu'ils sont autonomes vis-à-vis de leurs parents, les jeunes restent souvent très encadrés, notamment dans les structures scolaires. Dans le village, ils sortent et bougent, à pied, à vélo, pour certains à cyclomoteurs, mais beaucoup moins que les générations précédentes. Ils sont également beaucoup chez eux, assez rarement devant la télévision mais souvent avec leurs portables. Dans tous les cas, la construction de l'autonomie des jeunes se concrétise par un éloignement progressif de la famille, notamment du fait des impératifs scolaires. Cette construction se fait également en relation avec les exigences dégressives des parents, notamment par rapport aux peurs qui les habitent et à la confiance qui s'installe petit à petit chez eux. Seuls certains jeunes, mais plutôt rares aujourd'hui, gardent encore les caractéristiques des jeunes des villages d'antan, avec une liberté quasi-totale d'aller et venir dans le village et même en dehors. Ce faisant, la construction de l'autonomie est très différente chez eux.

Les jeunes apprennent la mobilité sans même le savoir, comme c'est souvent le cas d'ailleurs, quand cela se passe bien. Ils ont également de fortes capacités d'adaptation et ne sont pas gênés quand ils vont en ville, à Epinal, Nancy ou même Paris. Ils sont sans aucun doute beaucoup moins

surpris et gênés que leurs parents ou leurs grands-parents quand ils découvraient la ville. Ils aiment certes encore rester entre eux dans le village. Mais ont-ils le choix sans moyens de locomotion pour en sortir ? Ont-ils le choix dans leurs relations sociales lorsqu'ils sont si peu nombreux ?

Ils ont des amis en dehors du village, rencontrés et croisés le plus souvent à l'école. Des amis avec lesquels ils peuvent communiquer même en dehors du fait de les rencontrer. L'isolement dans le village est donc relatif. Il est physique mais autorise toutes les formes de mobilités connectées, des formes d'autant plus riches que les imaginaires de ces jeunes intègrent potentiellement les mêmes images que tous les jeunes, du moins de tous ceux qui sont présents sur les réseaux sociaux.

Les chemins de la mobilité qu'ils construisent dans leurs têtes sont cependant davantage imposés ou contraints que libres. Ils sont aussi les chemins que les parents rêvent pour eux et que la société valorise. Même lorsqu'ils déclarent vouloir rester sur le territoire, même lorsqu'ils en auraient parfois la possibilité, ils finissent souvent par partir. L'attachement fort qu'ils déclarent pour le village n'empêche pas ce phénomène. Cet attachement est sans doute aujourd'hui beaucoup moins fort que tout ce qui les éloigne du village. Ces jeunes sont portés par l'ensemble des forces centrifuges qui les font sortir du cercle restreint de cette ruralité éloignée des villes. Il est ainsi très difficile pour eux d'affirmer qu'ils y resteront et surtout d'y rester réellement par la suite. Ils iraient ainsi à l'encontre des aspirations de leurs parents, de la société et se priveraient de l'ensemble des opportunités réelles ou supposées auxquelles ils ont accès sur les réseaux sociaux et dans les médias. En restant dans le village, ils savent qu'ils se condamnent quelque part à avoir un champ de connaissances et de rencontres restreints, avec des amis qui pour la plupart vont partir, des compagnons ou des campagnes potentiels qui ne souhaiteront peut-être pas rester avec eux dans la ruralité³³. Lorsque dans un village, les groupes de jeunes se limitent à quelques individus, les possibilités d'interactions sont limitées, tout comme les probabilités que ces jeunes puissent imaginer, à deux, un avenir commun. Il peut suffire qu'un de ces jeunes, même attaché à la vie dans

³³ L'amour est dans le pré donne certes une image pittoresque de la ruralité, mais très peu engageante pour la jeunesse de cette ruralité.

la ruralité, rencontre un compagnon ou une campagne de la ville pour que ses projets changent³⁴. Les jeunes adultes sont d'ailleurs pour la plupart d'entre eux déjà sortis du village avant l'âge de 24 ans. Ils ne sont pas forcément sortis de la ruralité encore, mais se sont rapprochés de leurs conjoints ou de leur travail.

Les jeunes ont souvent perdu les compétences de leurs parents dans le domaine de la culture d'un potager ou de l'élevage d'animaux domestiques. Ce sont sans doute leurs parents eux-mêmes qui n'ont pas assuré la transmission. Dans les jardins, on ne voit quasiment aucun enfant ou adolescent jardiner avec ses parents. Quand ils rentrent du collège ou du lycée, ils sortent, vont voir des amis mais ne cultivent que rarement les jardins. Ceux qui le font ont plus souvent 60 ans que 30 ans ou 15 ans. Dans ce cadre, hormis les enfants des fermes, un pan du rapport à une terre nourricière se perd également ou s'est déjà perdu dans la ruralité. Dans leur attachement au village, les jeunes nous ont parlé de l'espace, des odeurs, des animaux mais quasiment aucun n'a parlé des légumes du potager, des fruits cueillis sur les arbres, des œufs frais, des poules, des lapins ou des canards. Ils ont beaucoup parlé de la nature, de l'environnement mais pas d'écologie au sens politique. Ils ont évoqué la chasse, les uns pour rappeler qu'il s'agit d'une tradition, les autres pour la fustiger. Ils sont moins attachés que leurs parents à la voiture mais savent qu'ils l'utiliseront s'ils restent dans un territoire rural.

Ils ne souffrent pas autant du regard en surplomb porté sur eux par les habitants de la ville que leurs parents, sauf quand on les traite de paysans. Ils ressentent malgré tout assez fortement le sentiment d'être dans des territoires abandonnés. Mais contrairement à leurs parents ou grands-parents, ils ont la sensation de pouvoir en sortir au besoin. La rancœur ou la colère peuvent donc sans doute encore attendre un peu pour eux. Elles ne concerneront peut-être que ceux qui resteront.

³⁴ C'est le cas d'un des jeunes du village qui n'imaginait pas vivre ailleurs que dans le territoire et dans un métier en rapport avec la forêt et qui vient de partir parce qu'il a rencontré quelqu'un en dehors du territoire. Quelle perspective aurait-elle dans le territoire ? Alors que lui pourra trouver du travail ailleurs.

2. Discussion

Nous rappelons que même en choisissant de nous immerger dans le village et d'y vivre de surcroît, nous n'avons pas eu accès à tous ceux qui y habitent. Nous ne parlons pas ici d'invisibles puisque nous n'avons pas cherché à rencontrer tous les habitants.

Nous parlons en premier lieu de personnes qui n'entraient pas dans le champ de l'étude, à commencer par exemple par les aînés ou par les actifs sans enfants.

Nous parlons en second lieu des jeunes qui n'étaient pas ou étaient très peu visibles dans le village. Des jeunes que nous avons pu rencontrer pour des entretiens formels mais que nous n'avons pas suivi avec la même assiduité que d'autres et que nous n'avons pas observés et filmés dans leur vie de tous les jours.

Le fait d'avoir choisi comme méthode complémentaire d'investigation de filmer des scènes de vie ordinaires a encore pu accentuer ce phénomène, en rendant plus visibles ceux qui sont sur les images, ceux qui participent à la vie du village au détriment de ceux qui y participent moins. Ce tournage a également davantage mis le focus sur une association tournée vers l'extérieur (Chèvre-Roche), l'ouverture à d'autres cultures et à d'autres adhérents que sur une association tournée vers le terroir, sans volonté exprimée de trouver de nouveaux membres (les chasseurs). Nous avons bien entendu, dans la recherche, pris soin de pondérer les résultats et d'attirer l'attention sur ces autres habitants et ces autres interactions. De même, nous avons eu la volonté de ne pas généraliser au-delà de ce qui nous paraissait possible.

Les équilibres dans le village, entre « enfants des villages » et « enfants habitant dans le village », ayant des comportements plutôt attribués aux enfants des villes, peuvent bien entendu être différents dans d'autres villages et d'autres ruralités, des ruralités plus marquées par la paysannerie ou au contraire par l'industrie ou le tourisme, plus proches des villes ou plus éloignées encore.

Nous pouvons également évoquer, dans ce paragraphe, la rapidité avec laquelle les analyses et leur interprétation peuvent se trouver questionnées. Le recueil de données a coïncidé avec l'entrée en sixième de quatre enfants. Leurs comportements, mais aussi leurs rapports aux autres

jeunes du village, aux adultes et même à leurs parents ont évolué en un temps très court. Nous avons également le cas d'un jeune qui n'envisageait même pas l'idée de sortir du territoire et qui, moins d'un mois après l'entretien, a quitté le village pour une petite ville à plus de 200 kilomètres. Nous avons également dû prendre en compte la saisonnalité dans nos analyses, avec des comportements très différents en été ou en hiver, très différents également en relation avec les rythmes imposés par l'école ou les vacances.

Même les équilibres qui pourraient paraître encore forts peuvent se révéler très fragiles. Le départ hypothétique de l'usine d'embouteillage des eaux à Vittel changerait entièrement la situation du village. Le ralentissement annoncé de l'activité du Club Méditerranée, toujours à Vittel, à partir de cette saison (2020) pourrait également avoir un impact, même si on l'espère plus faible.

De la même manière, nous pouvons penser que dans dix ans, cette recherche ne pourra sans doute plus être menée à Thuillères, dans ces conditions. La plupart des jeunes observés en 2019 ne seront alors plus dans la cible. Ceux qui naîtront d'ici là n'y seront pas encore. Ceux qui pourraient y entrer sont aujourd'hui en nombre très insuffisant, laissant même craindre qu'à très court terme il pourrait ne plus y avoir d'enfants dans le village.

Nous pouvons souligner le fait que les oppositions entre enfants et adolescents peuvent également avoir été impactées par les effets de genre, sachant que les enfants sont essentiellement des filles et que les adolescents sont essentiellement des garçons.

Enfin, nous n'avons pas voulu questionner l'échelon politique dans cette recherche. Nous n'avons pas pris le point de vue des élus dans le village mais aussi dans la communauté de commune. Nous avons également fait abstraction des opinions politiques et des votes des habitants aux élections nationale et des 30% des voix en faveur du Rassemblement National. A n'en pas douter, ces éléments auraient pu contribuer à apporter un éclairage complémentaire. Ils auraient a contrario également changé le positionnement de la recherche et lui auraient peut-être retiré une partie de son originalité.

LES PRECONISATIONS

1. Raisonnement pour des préconisations

Notre raisonnement sur la mobilité des jeunes dans les territoires ruraux, s'est inscrit dans le cadre des grandes questions qui animent la société :

- Respect de l'environnement
- Relocalisation de la production
- Lutte contre les inégalités de chances
- Dialogue urbain/rural
- Education à la mobilité

Pour aborder ces questions, nous sommes partis des contextes de vie et des formes de vies des jeunes, de leurs manières de d'inscrire dans l'environnement dans lequel ils vivent. Nous avons également investi le village, ses paysages, son histoire, ses équipements. Nous nous sommes penchés sur la vie de ses habitants, leurs questionnements, leurs certitudes et leurs doutes avant d'élargir la cadre d'analyse et de préconisations à une ruralité plus étendue. Nous ne pouvons pas évoquer la mobilité des jeunes indépendamment du milieu de vie, un milieu qui n'est pas entièrement objectif, ni entièrement subjectif ; Un milieu qui intègre le paysage, l'environnement et les habitants, et qui, si nous reprenons la définition du milieu donnée par Augustin Berque, serait « trajectif » (Berque 2000), entre subjectivité et objectivité. C'est en cela que nous envisageons la mobilité comme une ressource ou un mouvement situé qui prend sens lorsqu'elle est rattachée au milieu dans lequel elle se déploie.

Thuillères est représentative de la ruralité des villages éloignés des grandes métropoles. Ce village est le passé de certains villages déjà quasiment abandonnés et vidés d'espoir. Il est le présent de villages dans lesquels l'espoir perdure encore, mais à peine. Il est le futur de villages qui peuvent se croire provisoirement à l'abri.

Il ressort de l'analyse des résultats qu'il est urgent d'apprendre à travailler avec les habitants des territoires ruraux, d'apprendre à les écouter et surtout à les entendre. Etablir un dialogue avec la ruralité suppose que l'on rétablisse la confiance envers la ruralité mais aussi la confiance de la ruralité en elle-même. Etablir un dialogue ce n'est pas seulement porter la parole des ruraux mais aussi leur donner une place dans les décisions et prendre le temps d'adapter les dispositifs aux territoires. Il serait dangereux que le village devienne un lieu où le sentiment en partage le plus commun serait construit en opposition « au regard en surplomb » des citadins et au mépris de la campagne et « des petzouilles », alors même qu'il y aurait tant de valeurs positives à mettre en avant.

Le rapport à l'automobile, en tant qu'objet de désir mais aussi de première nécessité n'est pas généralement pas abordé de manière spécifique par rapport aux territoires ruraux et aux difficultés de déplacement. Pour les femmes que nous avons interrogées, la voiture est aussi le symbole de la liberté et de l'émancipation qu'elles ont acquises et qu'elles veulent conserver. Pour les jeunes elle est un objet utilitaire, sans désir particulier, au-delà du fait qu'elle sera l'outil contraint de leur autonomie et de leurs déplacements. Pour les plus anciens elle est souvent le dernier lien à la vie sociale. Penser la voiture de la même manière, sans prendre en compte les spécificités des territoires et des habitants, est une impasse.

Le problème des jeunes dans les territoires ruraux est avant tout celui de leur raréfaction, en premier lieu du fait des départs des personnes en âge d'avoir des enfants. Avant de perdre ses enfants, ses écoles, ses services, la ruralité a donc perdu ses parents. Avant de retrouver des enfants, elle devra tout naturellement retrouver des parents et aider ceux qui restent à trouver des conditions de vies acceptables. Des parents qui acceptent le sacrifice de véhiculer leurs enfants pour leur donner les mêmes chances que les autres et qui le font aujourd'hui sans contreparties.

Il apparaît également nécessaire de penser la ruralité autrement qu'à partir des clichés, d'une approche misérabiliste et stigmatisante. Une ruralité dont il faudrait continuer à exfiltrer en urgence les jeunes qui réussissent à l'école pour les orienter de plus en plus tôt vers les métiers des

villes. Ce faisant, lorsque les seules solutions de vie que l'on ouvre à ces jeunes sont en ville, on aggrave encore la situation de la ruralité, en la privant de ses forces vives. A ce titre, il est important de voir les jeunes dans la ruralité par rapport à leurs atouts, à leurs expériences de la mobilité et de l'autonomie plutôt qu'à partir du statut d'empêchés ou d'assignés à résidence qu'on leur attribue. Il n'est à ce titre pas certain qu'il soit indispensable de calquer les modèles d'orientation des ruraux sur ceux des villes. Il n'est pas certain que la temporalité des campagnes n'autorise pas un mouvement différent, sans qu'il puisse être mis en relation avec un handicap social. L'orientation devrait enfin avoir une valeur prospective, par rapport à la concrétisation de choix sociétaux. Elle peut ainsi anticiper des besoins qui apparaîtraient dans la ruralité et pourraient aussi être comblés par des jeunes des villes.

L'ambition que peuvent avoir les jeunes de rester dans la ruralité est souvent éteinte par l'absence de perspectives dans le territoire, alors même que le manque de main d'œuvre est parfois criant et que des emplois ne sont pas pourvus. Il serait important de considérer que vouloir rester vivre dans la ruralité est une preuve d'ambition évidente et que certains métiers devraient être revalorisés. La mobilité, en tant que chemin dans la tête des jeunes, a visiblement refermé chez beaucoup d'entre eux les perspectives d'exercer des métiers manuels dans le territoire, même lorsqu'ils ont fait des études professionnelles. Il serait tout aussi important de considérer que venir exercer des métiers dans la ruralité aurait également du sens. Cette approche concerne tous les métiers, sachant que l'on manque également de médecins, d'architectes et même de vétérinaires parfois. L'attachement des jeunes au territoire et à la ruralité est sans conteste un atout dans ce domaine mais il ne suffit pas, surtout si ceux qui partent faire des études ne reviennent jamais exercer sur place.

Le droit à la mobilité est souvent devenu le pendant d'un devoir de mobilité. Si l'on instaure ce droit sans précautions et accompagnement et surtout sans le souci d'une forme de justice territoriale, il ne restera qu'un devoir de mobilité omniprésent et mortifère pour ceux qui espèrent rester en place et sur place, pour ceux qui revendiqueraient le droit de ne pas bouger, de ne pas sortir

du territoire et de la ruralité. De fait, ce droit à la mobilité condamne la ruralité éloignée des métropoles à devenir, dans ce domaine, des zones de non-droit pour les jeunes, des zones dont il faudrait sortir pour user de son droit à être digne d'intérêt.

Si les jeunes sont attachés au territoire, ils aimeraient pourtant avoir l'occasion d'y mieux vivre, de bénéficier des conditions pour que leur jeunesse n'ait pas à pâtir des manques de la ruralité. Avec leur rapport à l'espace, à la nature et au territoire, ils pourraient par ailleurs être de formidables accompagnateurs de mobilité pour nombre de jeunes citadins, même parmi ceux qui sont à priori les plus adaptés à la société d'aujourd'hui mais peut-être moins à celle de demain. Au lieu de ne penser l'expérience de mobilité que comme celle qui consiste à sortir les jeunes du territoire, à leur donner des tuteurs pour les guider et les conseiller, il faudrait penser la mobilité comme l'expérience qu'ils partageraient en accueillant les jeunes des villes. La mobilité en termes d'injonction qui ferme aujourd'hui les chemins potentiels de mobilité des ruraux, pourrait alors devenir celle qui ouvrirait des chemins potentiels dans les têtes des citadins, changerait leur regard, leur posture et même leurs projets. Et si les ruraux devenaient les tuteurs de certains citadins, même et surtout parmi les plus favorisés.

Il y a enfin lieu de réfléchir à une approche politique de la mobilité attentive au concept d'inclusion. Le territoire est-il inclusif à partir des seuls modes de déplacement qui permettent d'en sortir ou doit-il être pensé à partir des relocalisations et des possibilités qu'il offre de rester sur le territoire ? Penser la mobilité inclusive comme moyen de pallier les manques de la ruralité pour faire sortir les jeunes du territoire est une impasse. Cela voudrait dire que l'on ratifie l'idée de l'exclusion territoriale. Cela relève en outre d'une vision de la modernité dont les impacts négatifs sur l'environnement sont évidents et objets de vives critiques au sein de la ruralité elle-même.

Pour autant réimplanter des services, des entreprises, des transports dans la ruralité demande de réserver à tous les niveaux des places pour les ruraux. Il ne s'agit pas seulement d'aller chercher dans la ruralité une main d'œuvre qui n'existe plus sans doute, mais d'y recréer de l'activité pour garder ceux qui veulent y rester et accueillir les nouveaux habitants.

Derrière les trajectoires des jeunes ruraux que nous avons suivis, se cachent les mécanismes de construction de leurs potentialités de mobilité. Ces mécanismes prennent en compte l'espace mais aussi les temporalités qui jalonnent leurs vies, celles qui sont inhérentes à leur développement psychogénétique et celles qui rythment les vies à la campagne. Le passage de l'enfance à l'adolescence, comme nous l'avons vu, est ainsi à nos yeux une forme essentielle de mobilité. La sortie de l'adolescence en est une autre, avec une refiguration de la manière de voir le monde et d'envisager le futur. Ces mécanismes de construction des mobilités potentielles s'appuient également sur l'ensemble des mouvements qui rythment aujourd'hui la vie dans la ruralité, dans un rapport entre mobilité et milieu, avec des distanciations concrètes (l'école hors du village dès la maternelle) et d'autres plus symboliques (l'adolescence). Ces mécanismes sont également reliés aux imaginaires de ces jeunes, à leur propension à imaginer très tôt leurs avenir en dehors du village et souvent même de la ruralité, parce qu'ils y sont poussés par l'injonction de mobilité et parce qu'ils ont intégré l'idée que rester dans le village ou exercer un métier manuel est considéré par la société qui les regarde en surplomb comme un manque d'ambition. C'est aussi en cela que trouver du travail en sortant de la ruralité est souvent plus facile à imaginer, à faire et même à organiser que travailler dans une petite ville moyenne, à proximité, mais dans un lieu dévalorisé socialement et pour un métier qui l'est parfois tout autant. Les chemins potentiels que construisent les jeunes pour imaginer leurs avenir sont sans aucun doute fortement contraints par l'ensemble des représentations collectives et sociales.

Pour un jeune, le fait de vivre dans un territoire rural, ne devrait pas être un frein à la construction des mobilités potentielles. Cela pourrait même être un atout au regard du parcours éducatif qu'il suit et des apprentissages implicites qu'il fait tout au long de son enfance et de son adolescence. Un atout à condition qu'il s'autorise à avoir un avenir dans le territoire quand il en a le désir et que le territoire lui en offre l'opportunité, à condition également qu'il ne soit pas dénigré à cause de son choix et que la société valorise enfin les projets personnels de ce type.

2. Axes de préconisations

Les axes de préconisation que nous proposons intègrent l'idée première que la mobilité et les territoires doivent être envisagés comme des ressources et des lieux favorisant l'inclusion.

Axe de préconisation 1 : rétablir la confiance dans le territoire et du territoire

1. Penser le territoire rural, son animation et son développement en mobilisant ses habitants, dont les plus jeunes, autour de projets locaux précis, choisis et pilotés par eux-mêmes
2. Sortir de la verticalité, de l'effet d'annonce, de l'idée que l'on apporte la solution toute faite sur place
3. Adapter les outils existants aux territoires et ne pas les imposer.
4. Créer des gammes d'outils privilégiant l'autodiagnostic plutôt que le diagnostic ou l'audit, l'autoévaluation à la seule évaluation.
5. Faire émerger des personnes relais dans les territoires capables d'impulser des mouvements et de servir d'interlocuteurs et d'intermédiaires entre les habitants et les pouvoirs publics.
6. S'appuyer sur le tissu associatif, sans court-circuiter le politique mais avec l'idée de le compléter.
7. Tenir compte de la défiance de la population rurale envers les experts, les élites, les médias et les politiques, accepter d'être remis en question par des personnes qui n'attendent parfois plus rien.

Axe de préconisation 2 : avoir le souci des parents dans la ruralité

1. Penser la ruralité par rapport aux besoins des parents et à la volonté de donner à leurs enfants les mêmes chances qu'ailleurs.
2. Mettre en place une aide spécifique aux parents, par rapport aux déplacements contraints pour donner à leurs enfants l'accès au sport, à la culture, aux loisirs...

Axe de préconisation 3 : penser l'orientation et l'accès aux métiers utiles à la ruralité

1. Donner à l'orientation une place spécifique dans le cadre de la ruralité, tenant compte du désir d'y rester et de l'indécision potentielle quant à l'avenir.
2. Explorer avec les jeunes citadins, les pistes d'orientation vers la ruralité, dans l'ensemble des métiers.
3. Anticiper la revitalisation des territoires ruraux à travers l'exploration des métiers en tension mais aussi des métiers en devenir.

Axe de préconisation 4 : Repenser le rôle spécifique de l'automobile dans la ruralité

1. Réfléchir le rapport à l'automobile en tenant compte des spécificités du territoire rural, des représentations et des besoins de ses habitants.
2. Prévoir des solutions de remplacement tenant compte des attentes et des besoins réels dans les territoires.
3. Accompagner les changements de pratiques de déplacement sans les imposer.
4. Réfléchir à la direction des aides en faveur du permis de conduire et inverser le processus, passer de « financer un permis pour un emploi » à « un emploi pour financer un permis », avec l'engagement de véhiculer le jeune à son travail en attendant qu'il ait son permis de conduire.
5. Relier la dimension écologique des déplacements au terrain et aux effets visibles sur les environnements immédiats

Axe de préconisation 5 : valoriser les parcours professionnels dans la ruralité

1. Rapprocher les lieux de formation professionnels des besoins de la ruralité
2. Valoriser les avantages de la vie professionnelle dans la ruralité
3. Communiquer sur les besoins de la ruralité en termes d'emplois et de compétences

Axe de préconisation 6 : faciliter la vie des jeunes dans les villages et soutenir leurs projets

1. Développer des activités dédiées aux jeunes et proposer des lieux de rassemblement et de projets
2. Faire participer les jeunes aux projets des communes
3. Mettre en place un crédit covoiturage pour les jeunes ruraux, sous leur responsabilité propre
4. Mettre en place une plateforme d'échange entre jeunes du village et des villages alentours pour favoriser le covoiturage intergénérationnel

Axe de préconisation 7 : valoriser les territoires à partir d'une mobilité inversée

1. Mettre en place une mobilité inversée. Faire venir des citadins à la campagne, leur montrer la vie dans la ruralité, changer leurs représentations et peut-être construire leur appétence future pour la ruralité.
2. Valoriser les territoires, à partir de leurs atouts, en relation avec les problématiques environnementales dans les campagnes de communication et les programmes scolaires.

Axe de préconisation 8 : éducation et accompagnement à la mobilité

1. Réfléchir à une définition de la mobilité incluant les changements psychogénétiques mais aussi anticipant les éléments de rupture.
2. Construire une approche de la mobilité s'intégrant dans un continuum éducatif de mobilité écoresponsable, tenant compte de la diversité des territoires
3. Relier le continuum éducatif de mobilité responsable à l'orientation, aux choix des métiers, plus particulièrement dans les territoires
4. Construire une approche de la mobilité prenant en compte les changements liés aux évolutions climatiques observées sur le terrain

5. Proposer un modèle d'éducation reposant sur les principes d'éducabilité et sur une approche socio-constructiviste de l'apprentissage.
6. Proposer un modèle d'analyse de la mobilité adapté aux objectifs d'apprentissage et d'éducation.
7. Former des professionnels de l'accompagnement pédagogique vers la mobilité, notamment en lien avec l'Education Nationale
8. Renforcer les formations des professionnels, à l'exemple de celle des Conseillers Mobilité Insertion, notamment sur le modèle du DIU « Diagnostiquer et accompagner la mobilité des personnes en insertion sociale et professionnelle » préparé à l'école d'Urbanisme de Paris.

CONCLUSION

Le droit à la mobilité est devenu le pendant d'un devoir de mobilité. Dans les territoires ruraux, les droits et les devoirs se retrouvent néanmoins du même côté de la balance et rompent l'équilibre. Ils ne prennent pas en compte celui qui revendiquerait le droit de ne pas bouger, de ne pas sortir du territoire et de la ruralité.

Au-delà du village qui a servi de lieu d'étude, nous avons constaté que les villes alentours perdent également leurs habitants et s'éloignent à leur tour des centres de décision et de production. La fracture territoriale se joue ainsi entre ces villes et les métropoles, avec des élus et des habitants qui se battent encore pour conserver les lignes de bus ou des trains.

Pour la ruralité des petits villages éloignés des métropoles, cette fracture s'est transformée en cassure. L'espoir même de voir revenir des transports publics, des services publics ou des services de soins a disparu depuis longtemps. La disparition programmée à très court terme des enfants dans le village, donne le sentiment que tout pourrait s'arrêter très vite, malgré la douceur de vivre, malgré l'espace, la nature et l'enracinement de ceux qui restent.

Dans ce contexte, la recherche nous a permis de mieux comprendre les mécanismes de construction des ressources mobilité des jeunes qui habitent ces villages, avec des atouts manifestes pour bouger mais avec aussi le désir de pouvoir continuer à habiter la ruralité et parfois même le village qui les a accueillis à leur naissance. L'attachement des jeunes au village mais plus largement à la ruralité pourrait à ce titre être un moteur pour reconquérir les territoires. Mais lorsque ces jeunes s'installent dans une autre ruralité, ils vont invariablement plus près des grandes villes et ne restent pas dans une ruralité excentrée. Pour redonner du sens à la vie dans les petits villages et inverser le mouvement de cette mobilité, il convient de le mettre en parallèle avec les questions de relocalisation et de revalorisation des espaces de vie et donc de la ruralité. Il convient également de travailler en urgence sur la construction d'un continuum éducatif de mobilité responsable, afin de faire évoluer les représentations de la jeunesse sur la mobilité et ses liens avec l'environnement, en

valorisant les atouts indéniables des territoires ruraux dans ce domaine et en sortant du regard citadin sur la question.

Nous observons alors que si la mobilité, telle qu'elle est prescrite aux jeunes ruraux, peut à la marge résoudre certains de leurs problèmes personnels, en les rapprochant physiquement et intellectuellement des emplois et des lieux de production, elle ne résout en rien les problèmes de fond d'une ruralité dont tout s'éloigne.

Au-delà des orientations et des discussions qui peuvent résulter de la lecture de ce rapport de recherche, il appartient ainsi au Laboratoire de la Mobilité Inclusive de prolonger les débats, en interpellant le politique et la société civile et en construisant de nouveaux outils pour une mobilité inclusive.

BIBLIOGRAPHIE

- Anadon, M., Guillemette, F. (2007), La recherche qualitative est-elle nécessairement inductive ? Recherches qualitatives - hors séries – n°5 -pp 26-37. Actes du colloque Recherche qualitative : Les questions de l'heure, issn 1715-8702 – <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revuee.html>
Association pour la recherche qualitative
- Assailly, J-P. (2013), « Quelles innovations pédagogiques dans le cadre de la réforme du permis de conduire ? », *Questions Vives* [En ligne], Vol.9 n°19 | 2013
- Aunis, E., Benet, J., Mège, A., Prat, I. (dir.). (2016) Les territoires de l'autochtonie », ISBN 978-2-7535-4888-6 Presses universitaires de Rennes, www.pur-editions.fr
- Barbier, R. (2004), « Implication noétique, flash existentiel et éducation », *Séminaire sur l'implication IFORIS*, en ligne <http://www.barbier-rd.nom.fr/implicationnoetique2.html>
- Berque, A. (2000), *Ecoumène et médiance*, éditions Belin.
- Boltanski, L. Thevenot, L. (1991), *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.
- Bourdieu, P. (1979), *La Distinction : critique sociale du jugement*, Les Editions de Minuit.
- Bourdin, A. (2005), « Les mobilités et le programme de la sociologie », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 118, no. 1, pp. 5-21.
- Bouron J-B. Georges P-M, (2015) Les territoires ruraux en France. Une géographie des ruralités contemporaines, *Ellipses*.
- Charlot, B. (1997), *Du rapport au savoir. Éléments pour une théorie*. Paris, Anthropos, Poche éducation.
- Confavreux J., Renahy N. (2008), GARS DU COIN Quand l'appartenance villageoise ne garantit plus l'insertion sociale, in Stéphane Beaud et al., *La France invisible*, La Découverte | « Poche / Essais », pages 178 à 186 ,

Coquard, B. (2019), *Ceux qui restent, Faire sa vie dans les campagnes en déclin*, La découverte, Paris, 211 pages.

Courty, G. (2007) *L'automobilisme et l'État : restauration, dévalorisation et mobilisation de l'automobile*, in Lannoy, P et Ramadier, T (dir.), *La mobilité généralisée. Formes et valeurs de la mobilité quotidienne*, Bruxelles, Bruylant-Academia : 89–99

Durkheim, E. (1898) *Représentations individuelles et collectives*. Sociologie et Philosophie, Paris, P.U.F. 1974.

Faberon, F. (2015). Le droit à la mobilité : entre leviers et effectivité, in : *La mobilité des publics en insertion*, Pages 65 à 86.

Favret-Saada, J. (2009), *Désorceler*, Paris, L'Olivier.

Foucart, J. (2012). La recherche sociale entre immersion et distanciation. *Pensée plurielle*, 30-31(2), 271-282. doi:10.3917/pp.030.0269.

Gallez, C., Kaufmann, V. (2009), *Aux racines de la mobilité en sciences sociales : Contribution au cadre d'analyse socio-historique de la mobilité urbaine*. Mathieu Flonneau et Vincent Guigueno. De l'histoire des transports à l'histoire de la mobilité?, Presses Universitaires de Rennes, pp.41-55.

Guha, R. (2014). Les idéologies de l'écologisme. *Mouvements*, 77(1), 34-47.

Hatakka, M., Keskinen, E., Gregersen, N.-P. & Glad, A. (1999). Théories et objectifs des mesures d'éducation et de formation. In S. Siegrist (Ed.), *Formation et évaluation du conducteur, obtention du permis de conduire. Vers une gestion théoriquement fondée du risque routier des jeunes conducteurs* (pp. 18-50). Résultats du projet européen GADGET, Groupe de travail n° 3. Berne.

Hernja G. (2018), Comment évaluer un dispositif mobilité, *TEC, Mobilité intelligente*, N°239.

Hervieu, B., Viard, J. (1996), *Au bonheur des campagnes (et des provinces)*, Marseille, L'Aube, 160 p.

Gallez, C., Kaufmann, V. (2009) *Aux racines de la mobilité en sciences sociales : Contribution au cadre d'analyse socio-historique de la mobilité urbaine*. Mathieu Flonneau et Vincent Guigueno. De l'histoire des transports à l'histoire de la mobilité?, Presses Universitaires de Rennes, pp.41-55.

Jouffre, Y. (2015), *Se mouvoir, une exigence sociale. Droit à la mobilité, droit d'ancrage et pouvoir de démobilitation*, in : La mobilité des publics en insertion, droit et pratiques, sous la direction de Florence Faberon, Presses universitaires d'Aix-Marseille, Pages 31-44.

Kaufmann, V. (2016), « Mobilité, motilité : qu'est-ce qui conditionne notre capacité à nous déplacer ? », Forum Vies Mobiles - Préparer la transition mobilière. URL: <http://fr.forumviesmobiles.org/video/2016/06/07/mobilite-motilite-quest-ce-quiconditionne-notre-capacite-nous-deplacer-3259>

Khon, R-K. (1984), L'observation chez le chercheur. In : Revue française de pédagogie, volume 68.

Le Breton, E., (2015), Apprendre la mobilité. In : La mobilité des publics en insertion, sous la direction de F. Faberon, Presses Universitaires d'Aix-Marseilles, pp. 89-99.

Kemmis

Martineau, S. Recherche qualitative -Hors série -numéro 5 -pp. 70-81. *Actes du colloque Recherche qualitative : Les questions de l'heure*, ISSN 1715-8702. <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revuee.html>

Martinez-Alier, J. (1990). *Ecological economics: energy, environment and society*, Oxford, Blackwell, 1990.

Meirieu, P. (2009). Le pari de l'éducabilité : Les soirées de l'enpjj. *Les Cahiers Dynamiques*, 43(1), 4-9. doi:10.3917/lcd.043.0004.

Moscovici, S. (1976). *La psychanalyse, son image, son public*. Paris : Presses Universitaires de France

Moscovici, S. (2003). 2. Des représentations collectives aux représentations sociales : éléments pour une histoire. Dans : Denise Jodelet éd., *Les représentations sociales* (pp. 79-103). Paris cedex 14, France : Presses Universitaires de France. doi:10.3917/puf.jodel.2003.01.0079.

Perruchet, P., & Pacton, S. (2004). Qu'apportent à la pédagogie les travaux de laboratoire sur l'apprentissage implicite? *L'Année Psychologique*, 104, 121-146.

Proulhac, L. (2008), Figures de la mobilité., EspacesTemps.net, Livres, <https://www.espacestemp.net/articles/figures-de-la-mobilite>

Roy. M, Prévost, P. (2013), La recherche-action : origines, caractéristiques et implications de son utilisation dans les sciences de la gestion, *Recherches qualitatives* – Vol. 32 (2), pp. 129-151.

Tönnies F, (1887), *Communauté et société*, PUF, nouvelle édition (2015).

Viard, J. (2019), *Nouveau portrait de la France. La société des modes de vie*. Éditions de l'aube, 176 p.

Vincent-Geslin, S., Authier, J.-Y. (2015). Les mobilités quotidiennes comme objets sociologiques. *Cahiers de recherche sociologique*, (59-60), 79–97. <https://doi.org/10.7202/1036787a>